

**Faculté des sciences économiques,  
sociales, politiques et de communication**

# **L'expérience du vieillissement**

**Entre ressources et fragilités**

Auteur : Alexis d'Huart et Philippe Bozard  
Promotrices : Donatienne Desmette – Nathalie Burnay (Co-promotrice)  
Lectrice : Brigitte Pierard  
Année académique 2018-2019  
Master en politique économique et sociale (FOPES)



# **L'expérience du vieillissement**

Entre ressources et fragilités

Auteur : Alexis d'Huart et Philippe Bozard

Promotrices : Donatienne Desmette – Nathalie Burnay (Co-promotrice)

Lectrice : Brigitte Pierard

Année académique 2018-2019

Master en politique économique et sociale (FOPES)



## **Remerciements - Philippe :**

S'il ne fallait remercier qu'une personne, tu serais la première à qui je penserais. Merci de ta tolérance, de ton soutien et de ta capacité – hors du commun – à me supporter depuis trois ans (ou est-ce depuis huit ans 😊 ?).

Si je pouvais en remercier deux de plus ce serait vous, mes deux fils. Cela fait trois ans que vous vivez à mon rythme, que vous acceptez les week-ends à la maison et la petite phrase : « je n'ai pas le temps, j'ai du travail pour la FOPES ». Votre présence à mes côtés est la plus belle des choses qui soient.

Si le nombre de remerciements m'était compté cela serait très contrariant... Mais il ne l'est pas, alors autant me faire plaisir :

Merci tout d'abord à vous qui avez m'avez donné la possibilité de me consacrer à mon mémoire... Travailler auprès de vous pendant ces douze années était une aventure humaine incroyable. Vous avoir comme amis et famille, c'est simplement extraordinaire. Merci à vous les Arc-en-ciel.

Merci à tous mes autres amis et à mes proches, pour leurs messages de soutien et pour avoir accepté ma distance et mon absence (des fois, je me demande si ça ne vous arrangeait pas ?). Merci spécial pour Cristo et Brigitte pour l'accueil, le gîte, le couvert et les moments de partage extraordinaires.

Merci également à vous que j'ai rencontrés à la FOPES... Merci d'avoir refait le monde avec moi pendant ces trois ans... Vous êtes des « acteurs de changement » de ma vie et au terme de cette année difficile, mes compagnons de galère ! Un merci spécial à vous trois Magali, Ludo et Alex. C'est un immense bonheur de voir grandir le cercle de ma famille choisie avec des personnes aussi belles que vous. Merci à Claudine Drion qui m'a cruellement manquée cette année, mais qui m'a tant donné au cours des deux premières en tant que conseillère à la formation.

Merci à tous ceux que j'aie oublié et qui je l'espère, me pardonneront.

### **Remerciements - Alexis :**

Je tiens à remercier tout particulièrement Olivia, Sira et Eno de leur bienveillance, de leur patience et de leur amour. Je remercie également sans modération, Phil et sa famille. Merci à ma maman et à Crosto pour m'avoir accueilli et permis de me consacrer sereinement à ce travail. Merci à tous ceux qui de près ou de loin m'ont soutenu dans cette tâche.

### **Remerciements communs :**

Merci à notre commission. Merci à Donatienne pour son exigence qui a fait progresser notre démarche scientifique et qui nous a conduit à toujours plus de précision et de systématisme. Merci à Nathalie pour son soutien, pour le suivi de notre processus de recherche et pour la reconnaissance qu'elle a accordé à notre travail et à notre investissement. Merci enfin à Brigitte pour l'énergie consacrée à la lecture du mémoire et pour son soutien précieux afin de constituer notre échantillon.

Merci également à Sylvie Carbonnelle, à Mickael Salme et à Ludovic Grodent. Merci aux membres des groupes Eneo de Saint-Gilles et Waremme... Nous n'oublierons jamais votre accueil et les moments en votre présence.

Merci aux 23 témoins qui ont accepté de nous ouvrir leur porte. Sans leur précieuse aide, notre mémoire n'aurait pas existé. Et, au-delà de cela, merci pour leur sincérité et pour ces instants extraordinaires que nous avons partagés.

## Table des matières

|          |                                                                                            |           |
|----------|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>1</b> | <b>Introduction générale .....</b>                                                         | <b>13</b> |
| 1.1      | PRESENTATION SYNTHETIQUE DE L'OSSATURE DU MEMOIRE .....                                    | 14        |
| <b>2</b> | <b>Cadre théorique .....</b>                                                               | <b>17</b> |
| 2.1      | APPROCHE SOCIOLOGIQUE DU VIEILLISSEMENT .....                                              | 17        |
| 2.1.1    | <i>Quelques modalités de définition de la vieillesse et du vieillissement .....</i>        | <i>17</i> |
| 2.1.2    | <i>La vieillesse et ses fragilités.....</i>                                                | <i>18</i> |
| 2.1.3    | <i>La dépendance : un concept fragile ou une représentation qui fragilise ? .....</i>      | <i>19</i> |
| 2.1.4    | <i>Une vie sociale fragilisée .....</i>                                                    | <i>22</i> |
| 2.1.5    | <i>La rationalisation de l'expérience du vieillissement .....</i>                          | <i>23</i> |
| 2.1.6    | <i>Les ressources au sein de l'expérience du vieillissement .....</i>                      | <i>23</i> |
| 2.2      | LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE .....                                                          | 25        |
| 2.2.1    | <i>La socialisation .....</i>                                                              | <i>25</i> |
| 2.2.2    | <i>La reconnaissance .....</i>                                                             | <i>26</i> |
| 2.2.3    | <i>Les représentations sociales du vieillissement .....</i>                                | <i>27</i> |
| 2.2.3.1  | <i>Quelles sont les conséquences des représentations sociales de la vieillesse ? .....</i> | <i>28</i> |
| 2.2.4    | <i>L'identité narrative.....</i>                                                           | <i>29</i> |
| 2.2.5    | <i>En conclusion.....</i>                                                                  | <i>30</i> |
| 2.3      | LES EVENEMENTS COMME MOMENT DE (RE)CONSTRUCTION IDENTITAIRE .....                          | 31        |
| 2.3.1    | <i>Les bifurcations .....</i>                                                              | <i>31</i> |
| 2.3.2    | <i>Les transitions de l'épreuve du vieillissement .....</i>                                | <i>32</i> |
| 2.3.3    | <i>En conclusion.....</i>                                                                  | <i>33</i> |
| 2.4      | LA NEGOCIATION IDENTITAIRE.....                                                            | 33        |
| 2.4.1    | <i>La présentation de soi .....</i>                                                        | <i>34</i> |
| 2.4.2    | <i>Stigmate .....</i>                                                                      | <i>34</i> |
| 2.4.3    | <i>La déprise .....</i>                                                                    | <i>36</i> |
| 2.5      | PROBLEMATISATION .....                                                                     | 38        |
| <b>3</b> | <b>Méthodologie.....</b>                                                                   | <b>39</b> |
| 3.1      | METHODE DE RECHERCHE .....                                                                 | 39        |
| 1.1      | SATURATION ET COMPOSITION DE L'ECHANTILLON .....                                           | 40        |
| 3.2      | METHODE D'ACCES AU TERRAIN .....                                                           | 42        |
| 3.3      | METHODE D'ANALYSE DES RECITS .....                                                         | 43        |
| <b>4</b> | <b>Présentation des témoins rencontrés .....</b>                                           | <b>45</b> |
| <b>5</b> | <b>Analyse.....</b>                                                                        | <b>53</b> |
| 5.1      | PREAMBULE.....                                                                             | 53        |
| 5.2      | L'EXPERIENCE DU VIEILLISSEMENT.....                                                        | 53        |

|         |                                                                                                                  |            |
|---------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| 5.2.1   | <i>Le réinvestissement symbolique</i> .....                                                                      | 53         |
| 5.2.2   | <i>L'expérience de la vie quotidienne</i> .....                                                                  | 54         |
| 5.2.3   | <i>L'expérience de la dépendance</i> .....                                                                       | 55         |
| 5.2.3.1 | La maison de repos : un état de dépendance ultime ? .....                                                        | 58         |
| 5.2.4   | <i>Le sentiment d'étrangeté au monde</i> .....                                                                   | 58         |
| 5.2.5   | <i>Les représentations peuvent-elles contribuer à la préservation de l'identité ?</i> .....                      | 61         |
| 5.2.6   | <i>La fin de vie</i> .....                                                                                       | 63         |
| 5.3     | LA NEGOCIATION DE L'EXPERIENCE DU VIEILLISSEMENT .....                                                           | 65         |
| 5.3.1   | <i>Représentation graphique de la typologie</i> .....                                                            | 66         |
| 5.3.2   | <i>Le lutteur</i> .....                                                                                          | 69         |
| 5.3.3   | <i>Carte identitaire d'un lutteur : Roger « Faut jamais lâcher le combat »</i> .....                             | 72         |
| 5.3.3.1 | Éléments sociodémographiques.....                                                                                | 72         |
| 5.3.3.2 | Quels sont les éléments biographiques qui émergent dans le récit comme moment de transition ? .....              | 73         |
| 5.3.3.3 | Identité narrative.....                                                                                          | 74         |
| 5.3.3.4 | Itinéraire de dépendance.....                                                                                    | 76         |
| 1.1.1.1 | L'expérience du vieillissement au quotidien.....                                                                 | 76         |
| 5.3.4   | <i>Le raisonnable</i> .....                                                                                      | 79         |
| 5.3.5   | <i>Carte identitaire d'un raisonnable : Pauline « L'habitude est une seconde nature »</i> .....                  | 82         |
| 5.3.5.1 | Éléments sociodémographiques.....                                                                                | 82         |
| 5.3.5.2 | Quels sont les éléments biographiques qui émergent dans le récit comme moment de transition ? .....              | 82         |
| 5.3.5.3 | Identité narrative.....                                                                                          | 84         |
| 5.3.5.4 | Itinéraire de dépendance.....                                                                                    | 86         |
| 5.3.5.5 | L'expérience du vieillissement au quotidien.....                                                                 | 87         |
| 5.3.6   | <i>Le funambule</i> .....                                                                                        | 89         |
| 5.3.7   | <i>Carte identitaire d'une funambule – Janis « Là où on ne peut pas dire tant mieux, on dit tant pis »</i> ..... | 93         |
| 5.3.7.1 | Éléments sociodémographiques.....                                                                                | 93         |
| 5.3.7.2 | Quels sont les éléments biographiques qui émergent dans le récit comme moment de transition ? .....              | 93         |
| 5.3.7.3 | Identité narrative.....                                                                                          | 94         |
| 5.3.7.4 | Itinéraire de dépendance.....                                                                                    | 96         |
| 5.3.7.5 | L'expérience du vieillissement au quotidien.....                                                                 | 97         |
| 5.3.8   | <i>Le naufragé</i> .....                                                                                         | 101        |
| 5.3.9   | <i>Carte identitaire d'un naufragé : Jules « Disons que j'attends la fin... pas avec impatience hein »</i> ..... | 104        |
| 5.3.9.1 | Éléments sociodémographiques.....                                                                                | 104        |
| 5.3.9.2 | Quels sont les éléments biographiques qui émergent dans le récit comme moment de transition ? .....              | 104        |
| 5.3.9.3 | L'identité narrative. ....                                                                                       | 105        |
| 5.3.9.4 | L'itinéraire de dépendance .....                                                                                 | 106        |
| 5.3.9.5 | L'expérience du vieillissement au quotidien.....                                                                 | 107        |
| 5.3.10  | <i>Tableau récapitulatif des typologies</i> .....                                                                | 111        |
| 5.3.11  | <i>Quelques éléments de discussion autour de notre typologie</i> .....                                           | 111        |
| 5.3.12  | <i>Quelques éléments de discussion autour des déterminants</i> .....                                             | 115        |
| 6       | <b>En guise de conclusion</b> .....                                                                              | <b>117</b> |

|          |                               |            |
|----------|-------------------------------|------------|
| 6.1      | CONTRIBUTION PERSONNELLE..... | 121        |
| <b>7</b> | <b>Bibliographie .....</b>    | <b>125</b> |
| 7.1      | ARTICLES :.....               | 125        |
| 7.2      | THESE :.....                  | 127        |
| 7.3      | SYLLABUS : .....              | 127        |
| 7.4      | LIVRES : .....                | 127        |
| 7.5      | EN LIGNE :.....               | 129        |
| <b>8</b> | <b>Annexes .....</b>          | <b>131</b> |



*« Vieillir est encore le seul moyen qu'on ait trouvé de vivre longtemps »*

**Charles-Augustin Sainte-Beuve**



# 1 Introduction générale

Nous ne sommes pas vieux ! Mais, ne sommes-nous pas toujours plus vieux qu'un autre ? En effet, le temps s'écoule et opère sur chacun des transformations que le social ne manque pas d'exacerber : de l'enfant à l'adolescent, du jeune adulte au parent, du parent au grand-parent, du travailleur au pensionné, du jeune au vieux, etc. Nombreuses sont les identités qui traduisent le temps qui passe en société.

Nous vieillissons tous ! Toutefois, ce point commun ne porte-t-il pas en son sein une de nos grandes différences ? Nous ne sommes pas nés au sein d'un même espace-temps et donc, chacun de nous a sa manière de vieillir, d'être vieux ou encore, de rester jeune. Quoi qu'il en soit, pour chacun, la vie a un début et une fin. Tour à tour enfants, adultes, jeunes, vieux endossent ces étiquettes et en *homo socius*<sup>1</sup>, les inventent, les collent, les décollent, les renouvellent... en permanence. Elles s'invitent au quotidien dans les médias, les politiques, les familles et dans la vie sociale en général.

Ainsi, la vieillesse et le vieillissement - ou ceux des autres - nous concernent tous ou nous concerneront un jour. D'autant que l'allongement de la vie semble avoir fait de la vieillesse une certitude plutôt que le *fruit du hasard*<sup>2</sup>. Et avec lui est né : le problème du vieillissement de la population.

Que pensent les personnes [plus] directement concernées de voir leur situation associée à un problème sociétal ? S'approprient-elles l'identité de personnes vieillissantes, de personnes âgées, de vieux ou de vieilles ? Si oui, comment ? Si non, que se passe-t-il quand le monde autour, les désigne comme vieilles alors qu'elles ne se reconnaissent pas dans cette identité ? Basculent-elles du jour au lendemain dans le monde des vieux et des vieilles ? Si non, quels événements contribuent à cette transformation identitaire ? Comment passe-t-on de la vieillesse représentation à la vieillesse au quotidien ?

Pour tenter de répondre à ces questions et à celles qui émergeront de notre processus de recherche, nous avons fait le choix de donner la parole aux personnes qui les vivent au quotidien. En effet, qui mieux qu'elles pour exprimer l'expérience vécue de la vieillesse et du vieillissement ?

---

1 Homme social

2 Librement adapté d'Imhof qui lui parlait de l'âge adulte (Imhof, 1986 in Lalive d'Epinay, Bickel, Cavalli, Spini, 2005)

Mais ne devrait-on pas parler des vieillesse et des vieillissements, car rappelons-le, chacun vieillit à sa façon. Comment délimiter notre terrain ? Plusieurs choix s'offraient à nous et chacun d'eux avait son intérêt : l'âge, la maison de repos, le passage à la retraite, les services de gériatrie ... Nous avons finalement choisi les personnes âgées vivant à domicile et vivant l'expérience du vieillissement. Nous avons décidé d'appliquer l'âge statistique de 65 ans comme porte d'entrée de notre échantillon. Nous verrons par la suite que cette approche par l'âge et l'utilisation de ce seuil étaient peu opérantes.

**Comme fil conducteur, nous avons choisi la question de recherche suivante :**

Dans quelle mesure les personnes négocient-elles les transformations identitaires lorsqu'elles font l'expérience du vieillissement ?

### **1.1 Présentation synthétique de l'ossature du mémoire**

Nous commencerons par la présentation du cadre théorique contenant une approche sociologique du vieillissement et permettant de mieux définir notre terrain de recherche. Nous développerons ensuite les concepts que nous mobiliserons tout au long du mémoire. Il s'agira de théories de l'identité et de la construction identitaire, de concepts liés aux événements du parcours de vie et enfin, de trois concepts liés à la négociation identitaire : la présentation de soi, le stigmatisme et la déprise (plus spécifique au vieillissement). Nous conclurons ce cadre théorique par un processus de problématisation.

Nous poursuivrons par le développement de notre méthodologie au sein duquel nous aborderons : la méthodologie de recherche, la saturation et la composition de notre échantillon, la méthode d'accès au terrain et la méthode d'analyse des récits.

Avant d'en venir à l'analyse, nous procéderons à une brève présentation des témoins que nous avons rencontrés. Nous avons tenu à réaliser ces descriptions pour deux raisons. D'une part, il nous semble que les données sociodémographiques stricto sensu ne permettent que très partiellement d'accéder à la compréhension des situations personnelles. Sans être exhaustifs, ces descriptifs nous semblent donner au lecteur un regard sur la réalité quotidienne de nos témoins. D'autre part, nous souhaitons prendre un temps pour chacun d'eux afin de rendre hommage au temps qu'ils nous avaient consacré.

Au sein de l'analyse, nous verrons que le vieillissement est un processus dynamique qui s'opère entre fragilités et ressources. Nous verrons dans quelle mesure ce processus se retrouve au sein des récits que nous avons recueillis. Pour se faire, nous développerons trois sections.

1. La première fait état des fragilités qui composent le vieillissement et de l'importance des ressources pour y faire face. Nous explorerons pour cela le processus de réinvestissement symbolique, la vie quotidienne, la dépendance, les représentations mobilisées par les personnes à propos de leur vieillissement et enfin, la fin de vie.
2. Au sein de la seconde partie, nous verrons que la négociation de du vieillissement consiste en la recherche d'équilibre entre fragilités et ressources. Au cours de notre recherche, nous avons décelé diverses modalités de négociation. Nous les présenterons au travers d'une typologie qui le résultat de notre recherche.
3. Dans la troisième section, nous proposons une discussion autour des éléments qui composent l'analyse.

En guise de conclusion, nous tenterons de répondre aux interrogations soulevées lors du processus de problématisation et d'apporter des éléments de réponse à notre question de recherche. Et enfin, nous donnerons un commentaire plus personnel et proposerons quelques recommandations à l'égard du monde politique et du terrain.

Suite à la rencontre de notre terrain, nous avons constaté que les fragilités étaient particulièrement présentes au sein des entretiens. Elles feraient partie intégrante de la réalité quotidienne de nos témoins et bien qu'elles soient un terrain sensible, il nous a semblé important de les analyser pour mieux comprendre les processus identitaires qu'elles engendrent. Pour les besoins de l'analyse, nous avons mobilisé des théories nous permettant de mieux les comprendre et adopté une posture de distanciation quant à nos propres émotions. Cela dit, à la relecture de notre mémoire et suite aux échanges en commission, nous constatons la grande place consacrée aux difficultés qui accompagnent le vieillissement et les émotions qui émanent des extraits choisis. Toutefois, notre objectif n'est pas de noircir le portrait de la vieillesse ou de postuler que celle-ci est uniquement constituée de fragilités. Bien au contraire. En revanche, les fragilités sont bien présentes et sont l'objet d'étude sur lequel nous avons choisi de focaliser notre réflexion.



## **2 Cadre théorique**

### **2.1 Approche sociologique du vieillissement**

#### **2.1.1 Quelques modalités de définition de la vieillesse et du vieillissement**

Le vieillissement est un processus biologique, naturel, universel dans les sociétés humaines, caractérisé par des changements irréversibles liés à l'âge et qui aboutissent à la mort (Caradec, 2004). Toutefois, il n'évolue pas de la même manière chez tous. Par exemple, les manifestations médicales du vieillissement sont légion, ne se déclenchent pas toutes nécessairement et, quand elles surviennent, elles n'apparaissent pas pour chacun au même âge.

Aussi, « vieillesse » et « vieillissement » sont souvent utilisés pour exprimer la même chose et pourtant il est nécessaire de les distinguer. En effet, le vieillissement est un processus prenant cours à l'âge adulte dès que la croissance s'arrête et donc très loin de la vieillesse qui se rapporte, quant à elle, à un état. Différents indicateurs sont utilisés comme seuil d'entrée dans la catégorie statistique de la vieillesse tels que l'âge de 60 ans ou le départ en retraite (Caradec, 2012). Ils sont toutefois contestés par le monde professionnel et par les personnes plus directement concernées. En effet, rares sont les sexagénaires qui s'identifient à cette catégorie. Pourtant, malgré les ambiguïtés qu'il soulève, l'âge reste un des principaux critères de catégorisation sociale (Moliner, Ivan-Rey & Vidal, 2008). De plus, il demeure un indicateur pertinent des stades de développement biologique et psychologique qui renvoie à l'appartenance générationnelle et permet une certaine approche du statut dans l'organisation sociale (Riley, 1988 in Lalive d'Epinay, Bickel, Cavalli, Spini, 2005).

Les différentes catégories de personnes âgées sont établies sur des construits sociaux et plusieurs terminologies coexistent. Tout d'abord, la mise en place de la retraite a créé une rupture entre le monde des travailleurs et le monde des retraités (Caradec, 2012). Caradec ajoute qu'ensuite une distinction est apparue entre les personnes capables d'effectuer toutes les tâches qu'elles accomplissaient avant d'être retraitées et les grabataires nécessitant des soins particuliers. Cet état de fait a donné naissance à la séparation entre les jeunes-vieux, cibles des publicitaires et dotés d'un capital socio-économique (qu'on nomme désormais les seniors) et les vieux-vieux, spécifiquement décrits par le déclin de leurs capacités. Cette scission entre 3<sup>e</sup> âge (jeunes-vieux/seniors) et 4<sup>e</sup> âge (vieux-vieux/dépendance) serait d'une part due au processus institutionnel qui a donné naissance à la vieillesse dépendante (Ennuyer, 2003). D'autre part, elle découlerait de la volonté de distinction des retraités désireux d'entretenir une image positive de leur situation (Caradec, 2012).

Toutefois, ces processus de catégorisation – par l'âge, le statut social ou la dépendance – donnent une représentation assez homogène de ces différents groupes (Ennuyer, 2003) et ne tiennent pas compte des situations individuelles et des subjectivités. Une catégorisation univoque de la vieillesse ne permet pas une approche des dynamiques complexes du processus de vieillissement.

Dès lors, guidés entre autres par les recherches de Caradec (2018), nous avons fait le choix du concept d'*épreuve du vieillissement* pour délimiter notre terrain et décrire le processus que nous souhaitons approcher. Ce concept combine d'une part les dimensions sociétales du vieillissement et d'autre part, les aspects plus individuels de ce dernier. Il part du principe que les sociétés occidentales permettent de vivre de plus en plus vieux - et surtout - de plus en plus vieux en bonne santé (Meire & Neiryck, 1997). Parallèlement, cette réalité sociale engendre un ensemble de difficultés tant pour la société que pour les personnes elles-mêmes (Caradec, 2018).

Toutefois, suite aux échanges avec notre commission, il nous est apparu que ce concept se voulant illustrer le vieillissement en tant que processus, pouvait mettre en avant le côté éprouvant de ce dernier. Il est vrai que l'individu peut être éprouvé par le vieillissement, mais celui-ci ne se constitue pas uniquement de pertes, mais bien d'un équilibre dynamique entre prise et déprise<sup>3</sup>. Ainsi, nous avons choisi, pour notre titre, notre question de recherche et également au sein du texte l'utilisation des termes : « l'expérience du vieillissement ». Cette appellation nous semble exprimer ce processus, sans insister sur l'aspect éprouvant de celui-ci et, surtout, nous paraissent refléter la réalité que nous avons rencontrée. En effet, un jour après l'autre, les personnes font l'expérience de leur vieillissement et celle-ci se constitue d'incertitudes, de questionnements, de déceptions, de réussites, d'échecs et de victoires. Dès lors, nous utiliserons alternativement : « expérience du vieillissement » et « épreuve du vieillissement » pour illustrer ce processus.

### **2.1.2 La vieillesse et ses fragilités**

Même s'il convient de ne pas aborder la vieillesse qu'en termes de déclin (Caradec, 2012), on ne peut occulter qu'elle s'accompagne d'une diminution des ressources, dans des domaines variés tels que la santé, la vie sociale et parfois, la sphère économique lors du passage du salariat à la retraite ou, lorsqu'il faut compenser une perte d'autonomie par une aide extérieure. Cet état de fait conduit à fragiliser différents pans de la vie.

---

3 Ces notions sont définies plus avant dans le texte

Cherchant à livrer une définition opérationnelle de la fragilité, des chercheurs suisses ont réalisé une étude auprès de 340 octogénaires. Au sein de leurs récits, ces derniers ont évoqué cinq dimensions : la mobilité, les capacités sensorielles, l'énergie, la mémoire et les troubles physiques (Guilley, Armi, Ghisletta, Lalive d'Épinay & Michel, 2003).

Toutefois, la définition des fragilités de la vieillesse ne peut se limiter aux aspects physiologiques et nécessite la prise en compte des questions sociales qui en découlent. L'apparition de ces troubles engendrerait comme conséquence un rétrécissement de l'univers des personnes vieillissantes au niveau des capacités de leur corps, mais aussi au niveau de l'espace (Billaud & Brossart, 2014) et en termes d'affaiblissement des liens sociaux. Par exemple, la diminution de la vue ou de l'ouïe complique la communication avec l'environnement et peut conduire à une mise à l'écart progressive tant de la personne vis-à-vis des autres qu'inversement. De même, l'apparition de troubles physiques (douleurs, handicap, etc.) conduit à réduire les possibilités d'action dans la sphère publique et privée. Ainsi, alors que l'impact de la retraite est peu évoqué comme événement marquant<sup>4</sup> (Lalive d'Épinay & Cavalli, 2007 ; Caradec, 2014), l'arrêt de la conduite automobile (Drulhe et Pervanchon, 2002 in Caradec, 2014) ou de la marche (Balard, 2010 ; Campéon, 2010 in Caradec, 2014), conséquences directes des fragilités physiques, sont identifiés comme moment de rupture (Caradec, 2014). Dans le cadre du mémoire, nous avons choisi de développer la dépendance. Elle est une des nombreuses conséquences des fragilités, est au cœur des enjeux du vieillissement et permet d'affiner la compréhension de notre terrain.

### **2.1.3 La dépendance : un concept fragile ou une représentation qui fragilise ?**

L'expression « vieillesse dépendante » est socialement admise et fait désormais partie du sens commun. Elle est donc une composante incontournable de l'expérience du vieillissement. Cependant, elle ne définit que partiellement la réalité de celle-ci.

La définition de la dépendance en tant qu'attribut de la vieillesse apparaît en ces termes, dans les textes officiels français, en 1979, au sein du rapport Arreckx :

---

<sup>4</sup> Elle reste bien sûr une étape institutionnelle incontournable. De plus, il est intéressant de noter que dans les années 70, elle était qualifiée de mort sociale par divers auteurs, dont Guillemard (1972). À ce jour, seules 8% des personnes ayant passé le cap en parlent comme un tournant (Lalive d'Épinay, 2007). On pourrait voir ici une confirmation de la sécularisation aboutie présentée par Willaime (2008). Selon lui, en conséquence à l'ultra-modernité, les individus remettraient en cause, les valeurs « idéales » et transcendantes imposées par la société dont fait partie celle du travail.

*« L'on entend ici par 'personne âgée dépendante' tout vieillard qui, victime d'atteintes à l'intégralité de ses données physiques et psychiques, se trouve dans l'impossibilité de s'assumer pleinement, et, par là même, doit avoir recours à une tierce personne, pour accomplir les actes ordinaires de la vie » (Meire & Neiryck, 1997, p. 59)*

Elle intègre ensuite l'*encyclopedia Universalis*, en 1995 : *« La nécessité dans laquelle se trouvent les personnes âgées d'avoir recours à une aide extérieure constitue la dépendance gérontologique »* (Ennuyer, 2003, p. 19).

Ces deux définitions pourraient paraître tout à fait anodines et pertinentes, qualifiant précisément un phénomène global et s'attellant à mettre en exergue un état qui survient, un jour ou l'autre, avec l'avancée en âge. Néanmoins, si on s'arrête un instant pour déconstruire les termes qui les composent, on soulève aisément quelques ambiguïtés.

En effet, qui au sein de la société peut vivre sans le recours à une aide extérieure ? Qu'est-ce qu'une aide extérieure ? Est-on dépendant dès que l'on reçoit de l'aide ? Dans ce cas, peut-on ne pas être dépendant ? Et, pourquoi une personne âgée bénéficiant d'une aide est-elle qualifiée de dépendante alors que ce n'est pas le cas des plus jeunes dans une même situation ? La dépendance n'est-elle réellement que l'attribut de la vieillesse ? En définitive, en quoi la dépendance gérontologique est-elle différente des autres dépendances, comme par exemple, celle des personnes en situation de handicap qui, elles aussi, ont recours *« à une tierce personne, pour accomplir les actes ordinaires de la vie »* ?

Certes, les personnes bénéficiant d'une aide, qu'elle soit matérielle ou humaine, sont dépendantes de celles-ci et il est certainement nécessaire de pouvoir nommer leur situation. Toutefois, l'utilisation de ce terme pose question car la dépendance serait ainsi vue comme la porte d'entrée dans la vieillesse (Moliner & al., 2008) et deviendrait dès lors indissociable de cette dernière. Pourtant, la dépendance est un des fondements de la vie sociale qui s'exprime dans chaque aspect de cette dernière. Albert Memmi la définit en ces termes : *« La dépendance est une relation contraignante, plus ou moins acceptée, avec un être, un objet, un groupe ou une institution, réels ou idéels, et qui relève de la satisfaction d'un besoin »* (Memmi, 1979, p. 32). Dès lors, la dépendance est avant tout une relation, une composante de la vie sociale et des interactions d'un individu avec son environnement.

Ennuyer (2003) reproche à l'association « vieillesse/dépendance » de généraliser une réalité sociale complexe en l'abordant par l'unique composante médicale et en la transformant en un problème de

société. Certes, la vieillesse peut engendrer des difficultés médicales et ces dernières peuvent conduire au recours à l'aide humaine ou matérielle. Cela dit, la séquence « *vieillesse* → *déficience* → *incapacité* → *dépendance* » soulève plusieurs interrogations. Par exemple, la vieillesse ne survient pas d'un jour à l'autre comme une maladie, mais est un processus dans lequel la personne entre pas à pas en s'adaptant progressivement (Meire & Neiryneck, 1997). Aussi, la dépendance n'est pas systématiquement, la dernière étape de la vieillesse. En revanche, une longue vie s'accompagne nécessairement de la fragilisation (Lalive d'Epinay, 2009) dont la dépendance peut-être une conséquence.

Selon Frinault, « *la définition de la dépendance a trop emprunté au registre des seules incapacités physiques, délaissant les dimensions sociales d'isolement et de pauvreté* » (2005, p. 27). Donc, au lieu d'approcher cette réalité par un regard interdisciplinaire prenant, par exemple en compte l'environnement social ou géographique, ce processus met le focus sur les aspects médicaux, pour voir la dépendance comme le résultat d'un état pathologique. Selon Leroy (*in* Meire & Neiryneck, 1997), il conviendrait de clarifier le concept de dépendance ou à défaut, de le contourner, car il désigne tour à tour, une charge de travail, des incapacités, des performances, etc.

De plus, la dépendance est souvent considérée - à tort<sup>5</sup> - comme le contraire de l'autonomie. Or, dans une société où cette dernière est la norme (Ehrenberg, 1995), le recours à l'assistance est souvent associé à une expérience négative ou même humiliante (Paugam, 1991). Dès lors, l'association vieillesse et dépendance, par l'imaginaire négatif qu'elle véhicule, contribueraient à dégrader les représentations sociales des personnes désignées. D'autant que « *la force de cet adjectif dépendant est devenue telle que, bien souvent aujourd'hui, il sera utilisé comme substantif, les « dépendants », tellement il est évident qu'il ne peut s'agir que des « personnes âgées* » [...] » (Ennuyer, 2003, p. 52). Ainsi, ce concept aurait une telle force d'institutionnalisation qu'il définirait à lui seul une catégorie et suffirait à faire émerger les représentations sociales des sujets qu'il qualifie.

En définitive, la dépendance ne serait-elle pas devenue une des représentations sociales – et négative – de la vieillesse ?

Nous serions tentés de répondre par l'affirmative à cette dernière question et prendrions un temps plus loin, pour aborder les représentations sociales. Cela dit, malgré les associations et connotations qu'elle implique, la dépendance paraît indissociable des questions du vieillissement et est donc

---

5 Cette dernière se définit comme étant la capacité de se gouverner par ses propres lois ce que le recours à un tiers dans les actes de la vie quotidienne n'empêche pas

abordée au sein de ce mémoire. Pour éviter les confusions entre incapacité « à faire » et incapacité « à être », nous ne n'utiliserons pas les termes « personnes âgées dépendantes », « personnes dépendantes » ou « dépendants ». Nous leur préférons les mots « personnes âgées en situation de dépendance » ou « la dépendance » que nous utiliserons avec précaution pour désigner le recours à une aide matérielle ou humaine.

#### **2.1.4 Une vie sociale fragilisée**

Les fragilités qui accompagnent l'épreuve du vieillissement ne se limitent pas aux problèmes physiques. Certes, le risque qu'apparaissent des problèmes de santé et des douleurs s'accroît avec l'avancée en âge, mais les fragilités qui en découlent dépendent d'un ensemble d'éléments. En effet, en situation de fragilité physique, l'environnement social est souvent déterminant (Meire & Neiryck, 1997 ; Ennuyer, 2003) et une personne isolée se trouve plus fragilisée qu'une autre, selon qu'elle est ou non entourée et soutenue par son tissu social. Pourtant, même si tous les âgés ne sont pas confrontés à l'isolement ou au sentiment de solitude (Campéon, 2014), ils se trouvent confronté à la dissolution des liens interhumains (Memmi, 1979).

Tout d'abord, il y a l'éloignement de la sphère professionnelle, le départ des enfants et plus tard, au grand âge, le vieillissement de ces derniers. Ensuite, il y a la diminution des possibilités d'engagement dans des activités sociales qui s'illustre par exemple quand les petits-enfants grandissent et sollicitent moins leurs grands-parents. Mais également, avec la fin de la motorisation (Campéon, 2014) ou encore quand les interactions avec un public jeune se font difficiles, en raison du choc des générations. Ces éléments contribuent au sentiment d'*étrangeté du monde* : les âgés peuvent ne plus se sentir à leur place et ne plus s'identifier à un monde qui change vite et qu'ils ne comprennent pas (Caradec, 2014). D'autres mécanismes interviennent dans ce sentiment et renforcent la fragilité lors de l'épreuve du vieillissement. En effet, l'avancée en âge s'accompagne de la disparition des contemporains (Ribes, 2006 ; Lalive d'Epinay, 2009 ; Caradec, 2014). Les décès sont, à ce titre, cités une fois sur trois comme des tournants de leur vie par les sexagénaires. Cette proportion passe à une fois sur deux à partir de quatre-vingts ans (Lalive d'Epinay & Cavalli, 2007). Deux cas ressortent : la perte de ceux avec qui on partageait une histoire commune ainsi que la mémoire d'une époque (Lalive d'Epinay & Cavalli, 2009) et le veuvage qui peut engendrer un sentiment de vide, et faire perdre son sens à l'existence (Caradec, 2012). Enfin, cette succession de deuils et de pertes vient rappeler la fragilisation du lien vital (Lalive d'Epinay, 2009) et l'approche inéluctable de sa propre mort.

### **2.1.5 La rationalisation de l'expérience du vieillissement**

Si évoquer les fragilités permet d'affiner la compréhension des processus qui se jouent lors de l'expérience du vieillissement, il convient de les nuancer. En effet, le vieillissement ne se définit pas qu'au travers des pertes et des difficultés, mais aussi par les enjeux qu'elles engendrent car les personnes vieillissantes ne subissent pas purement et simplement les effets du temps. Elles négocient ces derniers pour maintenir des espaces de familiarité, pour conserver aussi longtemps que possible des activités et des relations qui font sens à leurs yeux, mais encore pour rester aussi autonome que possible (Caradec, 2014). En outre, elles rationalisent leur situation afin de préserver leur identité.

De la sorte, le rétrécissement de l'espace et le repli domestique seraient en partie compensés par le maintien du lien avec l'extérieur au travers des médias, la visite des enfants, mais aussi par la « vie depuis la fenêtre » (Membrano, 2003) qui confère un regard sur le monde. D'autant que le domicile, au sein duquel est investie une part de vie, est chargé de souvenirs et de symboles, dans lesquels les âgés peuvent trouver des repères positifs et se reconnecter aux éléments qui ont contribué à leur construction identitaire (Caradec, 2012).

Caradec (2012) nuance également les effets négatifs du care et y voient un soutien à l'identité, car les actes que posent un aidant comportent une part technique, mais également relationnelle. Ils donnent donc une occasion de s'investir positivement dans le lien social même si des discordances peuvent subvenir entre les attentes de l'aidant et celles de l'aidé (Ibid.). Ces négociations identitaires se trouveront au cœur de notre recherche.

### **2.1.6 Les ressources au sein de l'expérience du vieillissement**

Un ensemble de ressources hétérogènes et inégalement réparties au sein la société influent sur l'expérience du vieillissement. Elles recouvrent diverses formes et découlent des évènements de la vie, mais aussi parfois du hasard. Elles peuvent être des potentialités (Guillemard, 1972 in Caradec, 2012) et dépendre d'éléments divers tels que la culture, la carrière professionnelle, les activités extra-professionnelles ou le niveau d'instruction. Elles se présentent également sous forme de biens tels que le capital santé, les capacités cognitives ou encore les capitaux sociaux et économiques (Guillemard, 1972 in Caradec, 2012).

Le capital économique reflète les ressources financières accumulées au cours de l'existence. Il constitue un élément essentiel pour faire face aux aléas du vieillissement. Par exemple, le fait d'être

propriétaire d'une maison permet l'allègement du budget mensuel. À contrario, le paiement d'un loyer peut s'avérer une contrainte financière sur un revenu déjà affaibli par le passage à la retraite. De plus, le recours aux aides matérielles ou humaines représente un coût et des ressources financières limitées peuvent contraindre à choisir entre telle ou telle aide ou encore à y renoncer. Enfin, la possession de ressources économiques peut soutenir l'engagement au sein d'activités diverses et atténuer le désengagement social abordé précédemment.

Le capital social influence également l'expérience du vieillissement et peut être déterminant. En effet, avoir des enfants ou un tissu familial proche représente souvent une ressource majeure pour faire face aux fragilités. De même, un tissu social étoffé multiplie les opportunités d'engagement. De plus, l'entourage familial peut être une opportunité de se réinvestir symboliquement dans un rôle social positif (ex : grand-parenté) ou, indirectement, de revaloriser son identité grâce à la réussite de ses enfants ou petits-enfants (Caradec, 2012).

Par ailleurs, les ressources peuvent aussi être liées à la nature de l'environnement de vie. En effet, ce dernier peut favoriser le maintien d'une vie plus active et autonome (adaptation du lieu de vie, proximité des commerces, des transports, des services, des activités socio-culturelles, etc.) ou, au contraire, contribuer à l'isolement social comme lors du renoncement à la conduite automobile.

La définition des ressources pouvant soutenir le vieillissement reste néanmoins un exercice complexe. Parfois, elles sont factuelles et donc évidemment identifiables. Dans d'autres cas, elles recouvrent une dimension plus symbolique propre à la personne et à la valeur qu'elle leur accorde. Ainsi, un évènement de la vie, une relation d'amitié ou familiale, un rêve, un projet... peuvent devenir une ressource où puiser l'énergie nécessaire pour faire face à la fragilité.

Il est évident que les inégalités sociales risquent de se perpétuer lors de l'avancée en âge (Caradec, 2014). Toutefois ce serait la capacité de préserver ou de rétablir l'équilibre entre ressources et fragilités (Lalive d'Epinay, 2009) qui permettrait de négocier l'expérience du vieillissement et de préserver l'identité. Par exemple, un capital économique faible peut-être une fragilité, mais être compensé par un tissu social de qualité et de proximité. De même, d'importantes ressources culturelles et économiques sont une force, mais peuvent ne pas suffire pour faire face à un accident de la vie tel que le choc du veuvage.

Il peut y avoir des déterminants plus ou moins évidents comme les liens entre les capitaux économiques et la carrière professionnelle. Cependant, il existe aussi un nombre infini d'interrelations

et de corrélations qui ne permettent pas d'établir des liens de causalité linéaires entre la détention de telle ou telle ressource et telle ou telle façon d'aborder vieillissement. Et ces relations se compliquent d'autant plus du fait de leur multiplicité et de leur nature diverse. En effet, ces liens de causalités deviennent d'autant moins faciles à définir lorsqu'il s'agit de les relier à des facteurs tels que le genre, la personnalité, les capacités de résiliences, les ressources cognitives, la santé, etc.

## **2.2 La construction identitaire**

Dans un premier temps, nous développerons des théories identitaires assez globales afin de délimiter les aspects que nous allons questionner au cours de notre recherche. En effet, l'identité est un concept flou, presque impalpable, au cœur du questionnement philosophique et des recherches en sciences sociales, mais en définitive assez rarement défini (Kauffman, 2004). Nous n'avons bien évidemment pas l'intention ni la prétention d'y parvenir, mais il nous semble important de pouvoir nous situer au sein d'un concept « barbe à papa » (Kauffman, 2004), à la frontière entre l'individu, la société humaine et les représentations (Moliner & al., 2008). Le concept d'identité englobe tant des dimensions sociales que subjectives et c'est en grande partie ces dernières que nous souhaitons interroger en posant cette question fondamentale : « Comment se construit l'identité ? ».

### **2.2.1 La socialisation**

Au cours de sa vie sociale, l'individu va traverser plusieurs espaces de socialisation – familiaux, professionnels, institutionnels, etc. - et chacun d'eux va façonner son identité au travers d'attentes normatives (normes, valeurs, culture, etc.) ainsi que de contraintes sociales et matérielles (ressources sociales, économiques, sanctions, etc.)<sup>6</sup>. En conséquence, la société est fondée sur des principes moraux et établit les cadres sociaux de chaque catégorie sociale et les « routines » de ces dernières (Goffman, 1973). Dès lors, une grande part de l'identité se constitue de valeurs, de normes et d'idéaux auxquels s'identifier (Ricoeur, 1990).

Toutefois, l'individu n'est pas le reflet exact de ce que la société fait de lui. Même si une part de son identité est déterminée, il dispose de capacités de résistance et met en place un ensemble de stratégies pour exister socialement et individuellement<sup>7</sup>. Il dispose d'une marge d'autonomie et cherche à négocier son identité.

---

6 Syllabus du professeur Abraham Franssen : Sociologie du travail social – 2017-2018  
7 Ibid.

*« Dès lors qu'on se refuse de réduire les acteurs sociaux à une catégorie préétablie [...], la question centrale pour le sociologue abordant un terrain, devient celle de la manière dont ces acteurs s'identifient les uns les autres » (Dubar, 2010, p.11)*

S'intéresser à l'identité ne consiste donc pas à mettre le focus sur la société ou sur l'individu, mais bien sur les interactions de la vie sociale. L'identité se construit dans une combinaison de socialisation et d'individualisation qui conduit progressivement à la reconnaissance de la particularité.

### **2.2.2 La reconnaissance**

Premièrement, la reconnaissance recouvre une visée temporelle par laquelle les personnes connues sont à même d'être reconnues à nouveau. De ce fait, l'identité se construit sur une vie entière, par ce que Ricœur nomme « ipséité » (1990). Elle se compose d'une part d'attributs immuables (nom de famille, empreintes digitales, etc.) qu'il nomme « mêmeté » (Ricœur, 1990), à laquelle viennent s'ajouter avec le temps, une « *combinaison unique de faits biographiques qui finit par s'attacher à l'individu à l'aide précisément des supports de son identité* » (Goffman, 1963, p. 74)<sup>8</sup>. Ainsi, mêmeté et ipséité ne sont pas distinctes l'une de l'autre, mais se confondent. Au fil du temps, les actions et réactions, les traits de caractère, la démarche, le style, la voix, etc., s'impriment dans l'image qu'on se construit et deviennent à leur tour immuables (Ricœur, 1990). Cette perspective de la reconnaissance nous semble primordiale dans la question du vieillissement qui est éminemment temporelle. En effet, les personnes vieillissantes voient leur corps changer et peuvent finir par ne plus se reconnaître elles-mêmes ou, en tout cas, se trouver en tension entre ce qu'elles voient dans la glace et ce qu'elles souhaiteraient être encore (Campéon, 2014).

En second, on entend par reconnaissance la nécessité d'être considéré. Selon Honneth (1992), la lutte pour la reconnaissance permet de se construire en tant que sujet, au sein d'un ensemble normatif déterminant. Honneth (1992) expose trois espaces de reconnaissance :

- La famille dans lequel le sujet reçoit une reconnaissance affective
- La reconnaissance juridique du sujet de droit

---

<sup>8</sup> On retrouve ici chez Goffman, l'imagerie de la « [...] « barbe à papa » comme une substance poisseuse à laquelle se collent sans cesse de nouveaux détails biographiques » (Goffman, 1963, p.74). Kauffman, que nous avons cité précédemment, l'utilise, quant à lui, pour montrer à quel point le concept d'identité est « *ce type de substance poisseuse, qui colle et entortille autour d'elle tout et n'importe quoi [...]* » (Kauffman, 2004, p.9). Ces deux visions de la « barbe à papa » nous paraissent illustrer avec justesse la construction identitaire et les difficultés de définition de cette dernière.

- Le modèle culturel au sein duquel lutter pour faire reconnaître sa particularité.

Ce serait donc au travers de la reconnaissance par ses pairs (et donc, la société) qu'un sujet construit son identité. Et, quand il n'est pas reconnu, c'est son identité tout entière qui est menacée (principe d'unité ; Honneth, 1992). Selon Goffman, être reconnu pour des marqueurs identitaires positifs est en soi, une satisfaction (Goffman, 1963). Inversement, accéder à la reconnaissance en raison d'un trait identitaire négatif (stigmaté) enclenche un processus de disqualification.

Dans le cadre du vieillissement, cette lutte nous intéresse particulièrement, car le rétrécissement de l'univers évoqué précédemment pourrait conduire à la diminution des moyens de reconnaissance tant affectifs que juridiques ou personnels. Ainsi, l'expérience du vieillissement pourrait être un obstacle à la reconnaissance et donc, à la préservation de l'identité, d'autant qu'elle est généralement associée à un imaginaire négatif.

### **2.2.3 Les représentations sociales du vieillissement**

Les représentations sociales relèvent d'une forme de pensée collective. Elles sont partagées par un ensemble humain, sont véhiculées sous diverses formes (tradition orale, art, média, etc.) et transmises par le milieu de socialisation. Elles proposent une représentation du monde social ainsi qu'une organisation et orientation normative de celui-ci (Mannoni, 2016). Elles ne sont pas, à ce titre, descriptives et ne constituent pas un relevé factuel de la réalité. En revanche, elles sont prescriptives et orientent la manière de penser les objets sociaux et les pratiques. Elles sont ancrées dans un contexte historico-social et varient dans l'espace et le temps. De plus, au sein d'un même ensemble, des représentations variées d'un même objet peuvent coexister.

Caradec dévoile deux pôles imaginaires de représentations sociales contemporaines de la vieillesse (Caradec, 2015). D'un côté, le senior dynamique qui voyage, se rend disponible pour sa famille, s'engage dans des projets de société et/ou pour son développement personnel. De l'autre le vieux qui passe du lit au fauteuil et du fauteuil au lit, pour lequel chaque jour se ressemble, en attendant la mort. On parle alors de « grande vieillesse », de « 4<sup>e</sup> âge », de « vieillesse dépendante », des « vieux-vieux », etc.

Moliner & al. (2008) montrent que la vieillesse renverrait à des représentations négatives. Dans nos sociétés modernes, la jeunesse répondrait à l'esthétique, la rapidité, le travail, ... et représenterait ainsi des valeurs sociales gratifiantes. L'avancée en âge, par opposition, serait assimilée à la maladie, au

déclin et à la croyance que quand on est vieux, le meilleur est derrière soi (Baltes, 1997 in Caradec, 2009). De nombreux « jeunes » partageraient une vision des âgés impotents, passifs et incapables de s'occuper d'eux (Macia, E. Lucciani-Chapuis N. & Boëtsch G., 2007). On associerait également la vieillesse aux pertes de mémoire ou aux douleurs (Nelson, 2015). Dès lors, le rejet des âgés et le manque d'attention à leur égard pourraient entrer dans la définition des fragilités de la vieillesse (Caradec, 2018).

Cet imaginaire négatif est généralement relativisé par l'affection positive portée aux personnes investies émotionnellement, par exemple les grands-parents (Moliner & al., 2008).

Cela dit, le rapport à l'avancée en âge – intrinsèquement liées à la question du vieillissement - reste sensible dans notre société occidentale où pour bien vieillir, il faudrait rester jeune. Le succès des cosmétiques anti-âge et de la chirurgie esthétique en dit long sur la symbolique générée par les représentations dominantes du vieillissement (Trincaz, 1998). Dans une société où la performance (santé, précision, rapidité) et le sculptural (traits lisses, dentition parfaite, chevelure...) dominent « *vieillir n'apparaît plus ainsi comme le destin humain inéluctable, mais comme une faute de goût, un manque de respect à l'égard d'autrui* » (Trincaz, 1998, p.167).

#### 2.2.3.1 Quelles sont les conséquences des représentations sociales de la vieillesse ?

Nelson (2015) relève un impact des représentations de la vieillesse sur l'espérance de vie. Tout d'abord, rapporter à l'âge la survenance des problèmes de santé diminuerait, au cours de la vie, les comportements préventifs. C'est ainsi que la croyance aux douleurs de la « vieillesse déclin » hâterait ce dernier et que les personnes attribuant leur problème à l'âge vivraient moins longtemps (Nelson, 2015). Toujours selon Nelson (2015), cet imaginaire négatif tendrait à faire augmenter le stress et l'anxiété quant au vieillissement, ce qui contribuerait à la détérioration de la santé. Enfin, lorsque les personnes pensent qu'elles seront déprimées et dépendantes, elles seraient moins attentives à leur santé et leur envie de vivre s'en trouverait impactée (Ibid.).

Cet imaginaire négatif influe également sur le regard du corps médical à l'égard des patients âgés. De nombreux auteurs relèvent que la proximité entre mort et vieillesse ou, encore, la normalisation de l'équation « vieillesse = douleurs et/ou problème de santé » conduit à un sous-investissement dans les soins curatifs à l'égard des personnes de grand âge et donc, à une vision plus palliative, minimisant la croyance dans les chances de guérison (Meire & Neirynek, 1997 ; Macia, Lucciani-Chapuis & Boëtsch, 2007 ; Nelson, 2016).

De plus, l'imaginaire négatif du grand âge et de la dépendance se trouverait à la source de l'âgisme. Ce dernier décrit « *les discriminations et préjudices dont sont victimes les personnes âgées* » (Butler, 1969 in Macia & al., 2007, p. 80). Il est reconnu, après le racisme et le sexisme, comme le troisième grand -isme dans les sociétés occidentales (Palmore, 1999 in Macia & al., 2007) et serait même le plus répandu. Toutefois, les réponses apportées par plusieurs études se contredisent et ne permettent pas de dire si l'âgisme porte effectivement atteinte à l'estime de soi des âgés (Macia & al., 2007). De même, il est difficile de définir la perception qu'en ont les personnes visées qui reconnaissent l'existence des représentations négatives, mais ne se retrouvent pas dans le terme « âgisme » (Minichiello, 2000 in Macia & al., 2007). Les personnes âgées auraient donc plusieurs représentations – positives et négatives – de leur propre vieillesse et ces dernières se trouveraient parfois antagonistes (Lalive d'Epinay, 1995).

Le processus de vieillissement a pour particularité de survenir chez des individus d'ores et déjà socialisés avec des représentations de la vieillesse. Ils doivent ainsi intégrer une catégorie dont ils ont un ensemble de prénotions. Bien que certaines d'entre elles sont positives, les personnes vieillissantes peuvent également partager ou percevoir l'imaginaire négatif de la vieillesse dépendante. Elles subissent dès lors un processus d'acculturation (Paugam, 1991) et se trouvent dans la nécessité de rompre avec certaines normes incorporées (e.g. l'indépendance). Ce qui était auparavant de l'ordre des représentations doit désormais s'intégrer à leur identité (Paugam, 1991). Une étude sur les représentations des personnes âgées à leur égard réalisée auprès de 298 témoins montre un impact négatif sur l'estime de soi pour les personnes qui se sont socialisées avec des représentations négatives de la vieillesse (Macia & al., 2007). Toutefois, il convient d'apporter quelques nuances à ce niveau. En effet, si 40% des personnes interrogées ont des représentations négatives, 40 % d'entre elles ont des représentations neutres et 20 % des représentations positives (Ibid.).

#### **2.2.4 L'identité narrative**

Nous avons fait le choix de questionner l'identité dans une démarche compréhensive. C'est donc au travers du récit que nous cherchons les éléments constitutifs de cette dernière, les événements qui l'ont marqué et les formes de négociation qui ont contribué la construction identitaire.

Selon Ricœur, vivre, c'est tenir un rôle dans une pièce qu'on n'a pas écrite (Ricœur, 1990). De ce fait, l'individu se créerait un personnage et acquerrait sa singularité, son identité, entre son image de soi et ce que son environnement perçoit de lui. Cet entre-deux, il le nomme *identité narrative* (Ricœur,

1990). Par son récit, il reconstruirait sa vie et relierait les événements, les souvenirs, les regrets, les attentes sociales, les contraintes qui ont pu altérer ses multiples identités (Ancet, 2018).

*« [...] selon la ligne de concordance, le personnage tire sa singularité de l'unité de sa vie considérée comme une totalité temporelle elle-même singulière, qui le distingue de tout autre. Selon la ligne de discordance, cette totalité est menacée par l'effet de rupture des événements imprévisibles qui la ponctuent (rencontres, accidents, etc.) ; la synthèse concordante-discordante fait la contingence de l'événement et contribue à la nécessité en quelque sorte rétroactive de l'histoire d'une vie, à quoi s'égale l'identité du personnage » (Ricoeur, 1990, p. 175)*

Certes, l'identité narrative peut comporter une part fictive en vue de rendre acceptable le récit d'une vie (Ancet, 2018). Toutefois, même un récit falsifié dit quelque chose du « soi » (Ibid.). L'accueillir sans jugement et à distance des préconstruits sociaux permet de rendre autorité au sujet, en le rendant auteur de sa vie (Ibid.). De plus, il s'agit de considérer la construction identitaire comme une totalité (Lalivie d'Epinay & al., 2005) dont le récit donne un sentiment d'unité (Ricoeur, 1990). Cette unité narrative permet d'articuler rétrospection et prospection (Ibid.) car les faits racontés donnent sens à la vie de leur auteur et font également la place à des projets, des attentes ou des anticipations. En racontant les événements de son passé et ses actions, l'individu laisse entrevoir sa projection dans l'avenir.

Prenant en compte qu'un récit biographique ne se trouve pas être une suite logique, mais plutôt le fruit de contraintes structurelles et de déterminations sociales qui dessinent le parcours de vie (Bidart, 2006), nous avons cherché les concordances et discordances au sein des récits qui nous ont été confiés. Sans relativiser l'importance des éléments qui les composent, nous avons tenté d'en comprendre le sens et envisagé la manière dont est vécue l'expérience du vieillissement.

### **2.2.5 En conclusion**

Avant d'explorer les moments clés de la construction identitaire, nous souhaitons clôturer ce chapitre en synthétisant les éléments primordiaux pour ce travail.

Sachant que la construction identitaire se fait par socialisation, au travers d'un ensemble de normes (sociétale et historique) et de représentations, nous avons questionné les normes, les valeurs et les représentations qui sont mobilisées dans les récits récoltés.

L'individu intériorise ces choses extérieures (Ricoeur, 1990), s'y identifie ou s'en distingue et donc, lutte pour sa reconnaissance. Nous avons donc questionné la manière dont s'est construite l'estime de soi, la confiance en soi et la singularité de chacun et vu comment, dans leur quotidien, les personnes luttent pour leur reconnaissance.

Nous avons également mis en abîme la négociation identitaire. Prend-elle fin avec l'avancée en âge comme l'avancent certains :

*« [...] la construction permanente de soi requiert ce qui échappe aux âgés : la jeunesse. La vieillesse et ses conséquences, la maladie et la mort, renvoient à l'achèvement alors que ce qui compte est précisément ce qui reste à accomplir »* (de Singly, 2005, in Macia & Lucciani-Chapuis, 2008, p. 102)

Ou, au contraire, les personnes peuvent-elles œuvrer jusqu'à leurs derniers instants, à la construction de leur identité ?

*« Dans un récit subjectif qui se développe à partir du présent de la présence à l'autre, au sein d'une relation par elle-même génératrice d'un sentiment de durée et d'espoir en l'avenir »* (Ancet, 2018, p. 56)

Ou encore l'expérience du vieillissement se négocie-t-elle tout au long de la vie, non pas dans un renouveau identitaire spectaculaire, mais sous une forme limitée à certains aspects de l'existence (Caradec, 2014) ?

## **2.3 Les évènements comme moment de (re)construction identitaire**

### **2.3.1 Les bifurcations**

Selon Claire Bidart (2006), les évènements marquants d'une biographie sont des analyseurs de l'itinéraire moral du sujet ainsi que des enjeux de positionnement et de recomposition identitaire (Bidart, 2006). Nous y avons, dès lors, été très attentifs et avons cherché à les isoler au sein de chaque récit. Le vocable pour les évoquer est relativement étendu : transitions, ruptures, basculements, changements, ou encore moments de vide, propices à la création identitaire (Kauffman, 2004). Il est donc difficile de faire un choix unique au sein de la terminologie à disposition.

Certains des événements ayant eu une incidence marquante sur la construction identitaire sont prévisibles (Grossetti, 2003 ; Bidart, 2006 ; Lalive d'Epinay & Cavalli, 2007) comme le choix professionnel après des études, le départ des enfants à l'âge adulte, le départ à la retraite, etc. Pour les nommer, nous avons utilisé variablement l'un ou l'autre des termes déjà cités.

D'autres événements, par contre, sont le fruit de périodes d'incertitude où un ensemble de choix se posent (Bidart, 2006). C'est ce que Claire Bidart (2006) nomme les bifurcations. Ces dernières ne sont pas nécessairement des moments précis, mais plutôt des processus plus ou moins longs, où des événements soudains et imprévisibles conduisent à changer les plans de vie. Le concept de bifurcations se caractérise par l'imprévisibilité et l'irréversibilité des changements déclenchés.

### **2.3.2 Les transitions de l'épreuve du vieillissement**

Si nous avons souhaité distinguer ces deux types d'événements, c'est parce que l'expérience du vieillissement semble combiner prévisibilité, incertitude et irréversibilité. En effet, chacun s'attend à vieillir, mais cela reste une surprise (Ancet, 2018). Par exemple, le lien entre grand-âge et veuvage est assez évident, mais qui, dans un couple, peut prédire celui qui partira en premier. De même, la survenance avec l'âge de problèmes de santé est une réalité presque statistique. En revanche, leur nature, leur ampleur et leurs conséquences restent de l'ordre de la prospective. Ou encore, on se doute qu'un jour on ne pourra plus faire seul, qu'on ne pourra plus conduire, qu'on devra changer de lieu de vie, qu'on perdra la vue, l'ouïe, la marche, etc.

Pour les personnes vieillissantes et en particulier, pour les octogénaires, le nombre de domaines où se produisent des tournants majeurs tendrait à diminuer (Lalive d'Epinay & Cavalli, 2007). Ceci corroborerait le postulat du rétrécissement de leur univers (Ibid.). Les transitions de l'épreuve du vieillissement restent néanmoins très diverses. Elles peuvent être des étapes institutionnelles du parcours de vie, des transformations de l'environnement domestique, ou encore être d'ordre physiologique (Caradec, 2014). En effet, après quatre-vingts ans, la santé deviendrait le domaine événementiel le plus mentionné (Lalive d'Epinay & Cavalli, 2007). D'autre part, les décès (de parents, du conjoint, de la fratrie, d'enfants, etc.) sont identifiés comme des moments clés, et ce même quand ils surviennent à un âge où il est « normal » de mourir (Ibid.). Notons enfin qu'on observe un décalage entre les représentations souvent négatives de ces transitions et le ressenti effectif de l'expérience vécue souvent plus positif (Ibid.) ou du moins rationalisé.

En définitive, l'ampleur de l'évènement resterait fortement corrélée au contexte dans lequel il se déroule (Grossetti, 2003) et à ses conséquences. Par exemple, les limites fonctionnelles peuvent conduire à la mise en place des accompagnements et posent donc la question de l'autonomie. Certaines tensions peuvent également émerger des changements identitaires entre : « être » et « avoir été » ou « devenir vieux » et « être vieux » (Caradec, 2014). De même, le sentiment d'étrangeté avec le monde ou la fin des engagements que nous avons précédemment développé. Ces diverses formes de transitions caractériseraient l'expérience du vieillissement et contribueraient à en faire un processus de fragilité, de par le risque (d'une chute, d'un deuil, d'une perte quelconque) et l'incertitude des lendemains.

### **2.3.3 En conclusion**

L'expérience du vieillissement est jalonnée de transitions propices à la négociation identitaire. Nous avons donc travaillé sur trois échelles temporelles :

- Les évènements de la vie qui ont marqué la construction identitaire et l'ont influencé
- Les évènements qui ont eu lieu au cours des dernières années et qui seraient directement liés au vieillissement
- La manière dont les personnes appréhendent les évènements à venir

Pour ces trois échelles temporelles, nous avons cherché à comprendre la manière dont les moments de transitions ont été négociés. La négociation des évènements de leur vie dit-elle quelque chose de la négociation de l'expérience du vieillissement ? Influe-t-elle sur les représentations des épreuves à venir ? Ou au contraire, l'expérience du vieillissement engendre-t-elle des transformations identitaires et donc, des modalités spécifiques de négociation ?

## **2.4 La négociation identitaire**

Quelles sont les modalités de négociation identitaire que nous allons mobiliser ?

Avec l'avancée en âge, les personnes endossent l'identité sociale de la vieillesse et les représentations qu'elle fait émerger. L'identité sociale est :

*« [...] cette partie du concept de soi qui provient de la conscience qu'a l'individu d'appartenir à un groupe social (ou à des groupes sociaux), ainsi que la valeur et la*

*signification émotionnelle qu'il attache à cette appartenance »* (Tajfel, 1981, in Licata, 2007, p. 25)

Selon Goffman, elle est une construction collective (Goffman, 1973) qui émerge de l'interaction et est fonction du contexte dans lequel elle se déroule (Licata, 2007). Elle se construit donc du point de vue sociétal et est constituée d'un répertoire de rôles ainsi que d'une combinaison d'attributs sociaux (Goffman, 1963). Toutefois, les individus ne disposent pas d'une identité sociale unique et évoluent au sein de différents *plans de vie* (Ricoeur, 1990). Il y a dès lors une « séparation des publics » (Goffman, 1973) et l'identité sociale se construirait à partir d'une mise en scène et de l'interprétation de celle-ci par le public (Ibid.).

#### **2.4.1 La présentation de soi**

Goffman (1973) aborde l'individu comme un acteur en représentation face à un public. Selon lui, cet acteur donne une *expression* - explicite ou implicite - de lui-même et le public en retire une certaine *impression*. Cette analyse se ferait sur des conjonctures : « *nous vivons sur des hypothèses* » (Thomas, 1951, in Goffman, 1973, p. 13). Aussi, l'individu utiliserait plus d'énergie pour crédibiliser cette impression, que pour réellement respecter la norme à laquelle elle se rapporte. La manière de se présenter ne se ferait pas au travers de ses valeurs personnelles, mais au sein un socle de valeurs communes qui font « consensus ».

Selon cette vision, l'identité se modèlerait en permanence pour façonner un personnage fidèle à son image de soi. La négociation de l'expérience du vieillissement ne devrait dès lors pas échapper à ces mécanismes, car il vient un temps où elle ne peut plus se dissimuler. Même si les personnes n'appartiennent pas à un groupe unique, la saillance du grand âge devient le premier facteur d'identification avec les réactions de condescendance qui l'accompagnent (Macia & al., 2007). Toutefois, l'individu lutterait contre cette identité sociale qui le détermine et d'autant plus quand celle-ci est peu valorisée. S'estimant porteur d'un stigmat, il serait d'autant plus en représentation pour contrôler l'impression qu'il donne (Goffman, 1963).

#### **2.4.2 Stigmat**

La stigmatisation est définie comme « *la situation de l'individu que quelque chose disqualifie et empêche d'être pleinement accepté par la société* » (Goffman, 1963, p. 7). Celui-ci se voit ainsi apposer une identité au travers d'attributs sociaux qui le disqualifient. C'est donc la valeur qu'accorde

la société à ces attributs qui leur confère un caractère discréditant. La stigmatisation est une construction sociale et n'existe que dans l'interaction.

L'expérience du vieillissement - et particulièrement celle du grand âge - semble entrer dans cette catégorie au vu des représentations négatives qu'elle véhicule. L'allongement de la vie tendrait à la rendre inéluctable. Dès lors, malgré les artifices et la possibilité de garder subjectivement un pied dans la jeunesse (Iweins de Wavrans, 2012), la vieillesse devient inévitablement un stigmate et conduit à une renégociation de l'identité. Une des particularités de cette stigmatisation est qu'elle survient tard dans la vie, alors que l'individu s'est socialisé en tant que « normal » (Goffman, 1963).

Toutefois, les individus disposent d'une marge d'autonomie. Même si celle-ci est limitée, ils cherchent à négocier leur identité et n'acceptent pas tel quel, le déterminisme des processus de disqualification. Goffman distingue deux situations. Soit, le stigmate est discrédité et est donc directement perceptible dans l'interaction. Soit il est discréditable et n'apparaît pas au premier abord. Dans les deux cas, il conditionnerait les rapports sociaux et serait une source de tension identitaire. Soit, le porteur d'un stigmate le cache et vit une existence menacée en présentant à l'autre un « moi » précaire, soit, son stigmate est perceptible et l'individu se voit catégorisé en fonction de ce dernier. À titre d'exemple, un déambulateur ou une canne sont des stigmates discrédités, alors que l'incontinence est plus facilement dissimulable et donc discréditable.

De multiples stratégies peuvent être utilisées pour résister au discrédit qu'un stigmate engendre. Elles pourraient conduire à restreindre les rapports sociaux avec les normaux<sup>9</sup> pour éviter d'être confronté en permanence au discrédit ou, à maintenir une distance sociale avec les lieux où la personne s'est construit une identité positive. Une autre stratégie consisterait à éviter les autres personnes stigmatisées pour ne pas être confrontées en miroir à sa situation (Billaud & Brossard, 2014). Enfin, quitte à vivre dans un monde diminué (Goffman, 1963), l'individu pourrait refuser la dépendance au risque de s'en trouver plus fragilisé encore.

Il est également envisageable de redorer son identité en minimisant l'importance du discrédit. Par exemple, l'individu pourrait se comparer à pire que lui, chercher à se convaincre que sa situation est normale au vu de son âge ou de la vie actuelle ou encore, trouver de bonnes raisons de ne plus prendre part à une activité. Cet acte de rationalisation consiste à réinterpréter l'image négative pour la rendre acceptable (Paugam, 1991). Le stigmate pourrait alors devenir une protection et/ou permettre de

---

9 Qui ne partage pas son stigmate

justifier une difficulté (Goffman, 1963). Dans ce cadre, accepter le stigmaté serait un acte rationnel, le fruit d'une balance entre la difficulté d'endosser un nouveau statut stigmatisé et l'importance de maintenir ce qui est essentiel pour la reconnaissance.

C'est un des processus décrit par le concept de déprise qui est spécifique au vieillissement et qui permet de le négocier en préservant son identité.

### 2.4.3 La déprise

La déprise est définie par Caradec comme :

*« [...] le processus de réaménagement de l'existence qui se produit au fur et à mesure que les personnes qui vieillissent doivent faire face à des difficultés accrues. Ce réaménagement est marqué par l'abandon de certaines activités et de certaines relations, mais il ne s'y résume pas. En effet, les activités et les relations délaissées sont susceptibles d'être remplacées par d'autres, qui exigent moins d'efforts » (Caradec, 2015, p. 103)*

Ce processus s'appliquerait à trois dimensions : le rapport pratique (se détacher des choses matérielles), l'intérêt pour le monde (par lequel le sentiment d'appartenance à la société déclinerait) et la cristallisation identitaire, quand l'individu déciderait d'arrêter de progresser (Caradec, 2004, in Billaud & Brossard, 2014). Toutefois, si le concept de déprise est un bon analyseur des approches dynamiques du vieillissement (Caradec, 2018), il n'est pas sans biais, comme nous le verrons ci-après.

Il y aurait 5 déclencheurs du processus de déprise (Caradec, 2007 in Caradec, 2018) :

- Les problèmes de santé
- La raréfaction des opportunités d'engagement
- La fatigue
- Les interactions avec autrui
- La conscience accrue de sa finitude

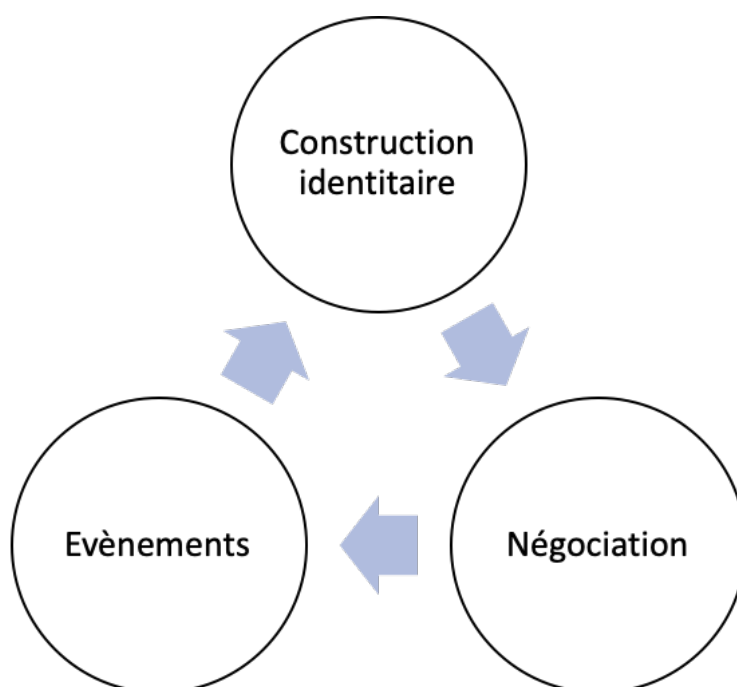
Cette formulation insiste également sur les origines physiologiques du concept et occulte la déprise qui « trouve aussi son origine dans l'environnement social des personnes qui vieillissent » (Caradec, 2018, p. 142). Il s'agirait par exemple de l'inquiétude des familles qui estiment certaines activités

trop risquées et de là restreignent leur proche ou encore, d'équipements urbains inadaptés qui limitent les possibilités de déplacements et d'engagement dans la vie sociale (Ibid.).

Par ailleurs, Caradec soulève un autre malentendu véhiculé par le concept de déprise qui est dû à sa dénomination et plus particulièrement à son préfixe *dé-* qui renvoie au déclin et au désengagement (Caradec, 2018). De plus, il ne traduirait pas la possible réversibilité du processus lorsque survient un regain d'énergie. Or, il s'agit d'un processus dynamique qui met à jour les stratégies employées pour maintenir des engagements importants et donc préserver l'identité. C'est ainsi que Caradec lui a progressivement préféré le concept de prise sur le monde comme enjeux de l'épreuve du vieillissement (Ibid.).

Les personnes âgées, au vu de leur capital ressource qui s'amenuise, se désinvestiraient donc de certains liens sociaux et de certaines activités pour se concentrer sur d'autres, afin de limiter une dépense d'énergie trop excessive. Cela dit, ce processus ne se réduirait pas à des abandons et consisterait plutôt en un ensemble de réaménagements (Caradec, 2015). Les personnes diminueraient le nombre de leurs activités, mais augmenteraient l'importance qu'elles leur accordent (Ancet, 2018). La déprise est donc bien un travail de recomposition qui conduit à réajuster la valeur symbolique accordée aux activités et aux éléments essentiels de l'identité (Ancet, 2018).

Pour conclure ce cadre théorique, nous présentons schématiquement, les interactions dynamiques entre la construction identitaire, les événements de la vie et les modalités de négociations :



## **2.5 Problématisation**

Nous avons déjà soulevé un nombre important d'interrogations auxquelles nous avons tenté de répondre pendant notre recherche. Il nous reste à les synthétiser :

Quelles stratégies sont mises en place par les personnes vieillissantes pour préserver leur identité si elles sont privées des activités qui leur ont permis de la construire ? Comment les processus de déprise, de rationalisation et de réinvestissement symbolique s'expriment-ils dans la vie quotidienne ?

La négociation identitaire prend-elle fin avec l'avancée en âge ? Les personnes œuvrent-elles jusqu'à leur dernier instant, à la construction de leur identité ? L'expérience du vieillissement se négocie-t-elle tout du long, non pas dans un renouveau identitaire spectaculaire, mais sous une forme limitée à certains aspects de l'existence ?

Comment les personnes racontent-elles l'expérience du vieillissement ? Dans quelle mesure s'identifient-elles à cette dernière ? S'en distancient-elles ? Comment, lors de l'expérience du vieillissement, négocient-elles les processus de stigmatisation ? S'acculturent-elles aux normes et aux représentations de la vieillesse et de la dépendance ?

Y a-t-il un moment où les ressources ne suffisent plus pour la négociation de l'expérience du vieillissement ? Et dès lors, comment se négocie l'identité ?

Comment, au cours de leur vie, les personnes ont-elles négocié les moments de transitions/les bifurcations ? Cette négociation dit-elle quelque chose de celle de l'expérience du vieillissement ? Influe-t-elle sur les représentations des épreuves à venir ? Ou au contraire, l'expérience du vieillissement engendre-t-elle des transformations identitaires et donc, des modalités spécifiques de négociation ?

### 3 Méthodologie

#### 3.1 Méthode de recherche

Notre objectif est d'étudier les processus identitaires qui surviennent lors de l'expérience du vieillissement. C'est au travers du sens que les personnes donnent à leur expérience que nous souhaitons dégager « *les éléments positifs ou négatifs, dynamiques ou passifs de leur identité* » (Paugam, 1991, p. 28).

Nous avons réalisé notre recherche auprès de personnes vivant au quotidien l'expérience du vieillissement et se trouvant en situation de fragilité. Bien qu'ayant utilisé l'âge de 65 ans comme seuil d'entrée de l'échantillon, le processus de recherche nous a conduits à mieux délimiter notre terrain. D'une part, les situations de fragilité surviennent plus généralement dans le grand âge, c'est-à-dire à compter de 80 ans (Caradec, 2014). Par ailleurs, en rencontrant des témoins plus jeunes (64 ans, 69 ans), nous avons constaté qu'ils ne se sentaient qu'indirectement concernés par les questions du vieillissement. Pour Armand (69 ans), la vieillesse fragile lui est étrangère et il vit celle-ci par procuration au travers de la maladie d'Alzheimer de son épouse. Alain (64 ans), quant à lui, a contracté la maladie de Charcot il y a dix ans et se trouve donc en grand état de fragilité et de dépendance, mais ne se dit pas vieux.

Nous avons fait le choix de mener une recherche inductive et qualitative sur base d'entretiens compréhensifs. Dès lors, après avoir arrêté une question de recherche et réalisé une première phase d'exploration des théories identitaires et de la sociologie du vieillissement, nous avons établi une grille d'entretien. Celle-ci ne consiste pas en un questionnaire, mais en un guide reprenant les thèmes que nous souhaitons aborder :

- **Le parcours de vie** : Faire émerger les éléments de la construction identitaire et les informations sociodémographiques
- **L'itinéraire dans la dépendance** : Comment les personnes se représentent-elles la dépendance ? Si aides il y a, qui les a mises en place ? Quels sont les événements qui ont provoqué leur mise en place ? Comment les personnes vivent-elles la dépendance au quotidien ?
- **L'ici et maintenant** : Comment se passe la vie quotidienne ? Comment se déroule leur vie sociale ? Quelles sont leurs activités ? Comment voient-elles l'avenir ? Et en filigrane dans cette question, l'approche de la mort...

La première question d'entretien était spécifique à la vie quotidienne : comment s'est passée votre journée d'hier ?

Au cours de la recherche, notre grille a peu évolué, bien que certains éléments soient venus s'ajouter pour mieux faire émerger les questions identitaires. Inspirés par les travaux de Lalive d'Epinay (2009), nous avons ajouté la question : quels conseils donneriez-vous aux jeunes pour aborder la vieillesse ?

Selon les méthodes de l'entretien compréhensif, la grille n'a pas été utilisée de manière systématique, mais plutôt comme un guide souple (Kauffman, 2006). En entretien, nous nous laissions guider par le récit et favorisions les relances, confirmations, feedbacks... en utilisant les méthodes de la non-directivité (Gilon & Ville, 2014). Pendant que les personnes tissaient le fil de leur récit, prenant le temps, respectant les ellipses, les silences et les digressions, nous abordions les thèmes choisis.

## **1.1 Saturation et composition de l'échantillon**

Selon nous, l'expérience du vieillissement induit des processus identitaires spécifiques pour toute personne. Nous avons donc constitué un échantillon hétérogène tant au niveau du genre que de la « classe » sociale. Notons toutefois que nous n'avons pas rencontré de témoins en situation de grande précarité économique car nous n'avons pas eu accès à ce terrain. Nous avons également choisi de ne pas rencontrer de personnes issues de l'immigration, car nous ne souhaitons pas étendre notre recherche aux questions de l'interculturalité, ce qui dans ce cas, aurait été inévitable.

Notre échantillon se compose de 23 personnes issues de la « classe moyenne »<sup>10</sup>, avec des niveaux de revenu assez hétérogènes. Nous avons rencontré 16 femmes (70 %) pour 7 hommes (30 %) ce qui correspond environ aux proportions statistiques de la population<sup>11</sup> pour les octogénaires et les nonagénaires. Les entretiens se sont déroulés aux domiciles des témoins.

La liste ci-dessous présente synthétiquement les données sociodémographiques de nos témoins (Chap. 4 : les témoins rencontrés) ainsi que les durées d'entretien. Une description plus détaillée de l'échantillon sera présentée ci-après :

---

10 C'est-à-dire pas de grande pauvreté, ni de très hauts revenus

11 En ligne : [https://statbel.fgov.be/sites/default/files/files/documents/FR\\_kerncijfers\\_2018\\_web1a.pdf](https://statbel.fgov.be/sites/default/files/files/documents/FR_kerncijfers_2018_web1a.pdf)

| <b>Prénom<br/>(anonymisé)</b> | <b>âge</b> | <b>Province</b> | <b>Commune</b>              | <b>Profession</b>                 | <b>État civil</b> | <b>Durée<br/>d'entretien</b> |
|-------------------------------|------------|-----------------|-----------------------------|-----------------------------------|-------------------|------------------------------|
| Benoît                        | 88         | Mons            | Silly                       | Enseignement<br>supérieur         | Marié             | 02:03:00                     |
| Annette                       | 86         | Liège           | Liège                       | Femme au foyer                    | Veuve             | 02:45:00                     |
| Jérémy                        | 84         | Namur           | Andenne                     | Architecte                        | Marié             | 05:35:00                     |
| Anna                          | 76         | Brabant W       | Waterloo                    | Enseignante                       | Veuve             | 00:44:12                     |
| Viviane                       | 82         | Brabant W       | Grez-<br>Doiceaux           | Femme au foyer                    | Veuve             | 00:44:13                     |
| Marie-Claire                  | 96         | Brabant W       | Jodoigne                    | ?                                 | ?                 | 00:57:00                     |
| Marianne                      | 85         | Liège           | Liège                       | Infirmière                        | Veuve             | 02:11:00                     |
| Armand                        | 69         | Liège           | Alleur                      | Ingénieur                         | Marié             | 01:45:00                     |
| Roger                         | 89         | Liège           | Liège                       | Cadre fonction<br>publique        | Veuf              | 01:03:00                     |
| Josette                       | 76         | Liège           | Huy                         | Infirmière                        | Divorcée          | 01:20:00                     |
| Janis                         | 81         | Liège           | Huy                         | Enseignante                       | Divorcée          | 02:04:00                     |
| Grégoire                      | 84         | Liège           | Fléron                      | Doyen/professeur<br>universitaire | Veuf              | 00:44:00                     |
| Corinne                       | 81         | Liège           | Seraing                     | Fonctionnaire                     | Veuve             | 02:20:00                     |
| Marie                         | 81         | Liège           | Ans                         | Sans profession<br>(handicap)     | Séparée           | 01:03:00                     |
| Sidonie                       | 89         | Liège           | Saint-Nicolas               | Femme au foyer                    | Veuve             | 00:38:00                     |
| Georgia                       | 87         | Liège           | Waremme                     | Commerçante                       | Veuve             | 02:14:00                     |
| Matilda                       | 82         | Liège           | Remicourt                   | Femme au<br>foyer/agriculteur     | Mariée            | 01:01:00                     |
| Elisabeth                     | 89         | Liège           | Waremme                     | Institutrice maternelle           | Divorcée          | 02:08:00                     |
| Claude                        | 78         | Brabant W       | Waterloo                    | Sans profession                   | Veuve             | 01:13:00                     |
| Jules                         | 91         | Liège           | Chénée                      | Mécanicien fraiseur               | Veuf              | 00:36:00                     |
| Alain                         | 64         | Liège           | Modave                      | Postier                           | Divorcé           | 01:44:00                     |
| Mademoiselle                  | 95         | Liège           | Geer                        | Bonne du Curé                     | Célibataire       | 02:05:00                     |
| Pauline                       | 87         | Liège           | Saint-<br>Georges-<br>Meuse | Femme au foyer                    | Veuve             | 03:30:00                     |
| Durée totale                  |            | 40:27           |                             |                                   |                   |                              |
| Durée moyenne                 |            | 1:45            |                             |                                   |                   |                              |
| âge moyen                     |            | 83              |                             |                                   |                   |                              |

Pour chaque entretien, nous avons fait signer un document de consentement éclairé dont un modèle est joint en annexe.

Au terme de l'analyse, il nous semble avoir atteint une forme de saturation en ce qui concerne les fragilités, les ressources mobilisées ainsi que la manière de les mobiliser et donc en termes de modalités de négociation. À terme de notre recherche, il nous semblait que les témoignages que nous

recevions n'apportaient plus d'éléments supplémentaires, pour le cadre d'analyse que nous avons fixé. Nous disposerions d'un ensemble cohérent permettant de répondre aux questions émergeant de notre phase de problématisation.

### **3.2 Méthode d'accès au terrain**

Notre première difficulté a été de rencontrer les personnes concernées. Nous avons choisi notre terrain par intérêt personnel, mais sans y être intégré en tant qu'acteur.

Nous avons dès lors contacté - avec très peu de succès - de nombreux services d'aide à domicile ainsi que des maisons médicales. Ces refus, quand ils étaient motivés, tenaient parfois au manque de temps, mais le plus souvent, au secret médical et à la déontologie. Certains ont accepté de nous aider, mais sans résultat concret. Après de nombreuses démarches, nous avons finalement reçu une réponse positive de chez Eneo, un service de coordination de groupes de « 3x20 » dépendant de la mutualité chrétienne. Nous avons obtenu un entretien avec leur assistant social et un carnet d'adresses d'acteurs travaillant à domicile, ainsi que de groupes de personnes âgées.

Nous avons donc reçu du soutien des acteurs de terrain et nous avons participé à des après-midis au sein de groupe d'ainés de chez Eneo et d'autres organisations. Malgré notre investissement dans les groupes, convaincre les personnes de nous recevoir à domicile n'a pas été si simple. Nous avons ressenti beaucoup de méfiance car faire entrer un inconnu chez soi n'est pas commun et cela semble d'autant plus inquiétant lorsqu'on devient âgé. Beaucoup nous ont expliqué leur crainte d'être abusé. Ensuite, il y avait la difficulté de faire comprendre la démarche : « Pourquoi venir chez moi et ne pas faire ça ici et maintenant ? je suis disposé à vous répondre ». Finalement, en filigrane, nous décelions une certaine crainte de devoir répondre à des questions sur la vieillesse. Nous avons très vite senti la vulnérabilité de ce terrain et les freins qui se dressaient... Il semble que les fragilités liées à la vieillesse sont un tabou pour les personnes qui les vivent au quotidien. Toutefois, ces rencontres au sein de groupes ont porté leur fruit et nous ont permis d'étayer l'échantillon.

Nous avons également reçu quelques contacts de demandes réalisées dans notre entourage. Et enfin, nous avons reçu une aide précieuse de Brigitte Pierard et de son service l'ADMR, qui nous ont permis de compléter l'échantillon.

### 3.3 Méthode d'analyse des récits

*« [...] les hommes ne sont pas de simples agents porteurs de structures, mais des producteurs actifs du social, donc des dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeurs des individus : elle [la compréhension] commence donc par l'intropathie. Le travail sociologique toutefois ne se limite pas à cette phase : il consiste au contraire pour le chercheur à être capable d'interpréter et d'expliquer à partir des données recueillies » (Kauffman, 2006, p.23)*

Pour l'analyse de récit, nous avons travaillé en plusieurs temps, selon la méthode de Kauffman (2006) :

- Une première analyse à chaud, dès la sortie de l'entretien, récoltant une part des ressentis et, d'autre part, les premiers éléments d'analyse qui semblaient émerger
- Ensuite, une analyse systématique et froide, à distance des émotions de l'entretien, par une ou plusieurs écoutes des entretiens

Les entretiens n'ont pas été retranscrits entièrement, mais analysés à l'aide d'une grille d'analyse reprenant les thèmes abordés et selon les principes de l'analyse herméneutique. Cette dernière est :

*« [...] une méthode d'interprétation (collective) de texte — particulièrement de récits socio-biographiques— qui vise à faire émerger le sens latent contenu dans le discours d'un individu et, par-là, à remonter à ses représentations » (Franssen, nd., p. 79)<sup>12</sup>*

Elle part du postulat que le discours contient un sens explicite, mais aussi un niveau d'interprétation plus latent. Pour le saisir, on applique une série de questions :

Qu'est-ce qui est dit ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qui est dit dans le fond ? Pourquoi cela est-il dit ? Quelle est l'intention du discours et de la personne qui le produit ?

Nous faisons émerger de la sorte le sens intentionnel et non-intentionnel ainsi que les normes et valeurs mobilisées et de là, les questions identitaires (Ibid.). Par la recherche des concordances et

---

12 Abraham Franssen : Module VII : Et les usagers ? (Stagiaires, clients, bénéficiaires, public cible)

discordances, nous avons tenté de déceler l'identité narrative des témoins, sans la relativiser ou la remettre en question, mais en voulant saisir leur cadre de référence interne (Gilon & Ville, 2014) :

- les événements importants de leur vie,
- leur représentation de la vieillesse, de la société, du passé, du présent et de l'avenir,
- leur vie sociale,
- leur (rituel) quotidien...

Cependant, notre analyse dépasse le discours et tient compte d'autres éléments tels que le ton de la voix, les silences, les expressions faciales, la position corporelle, les non-dits, les larmes, etc. De même, elle relève les petites phrases qui en disent long, e.g. : « *Fermez vos oreilles* », « *Ne le répétez à personne* », « *C'est ma petite vie* », « *Ceci est un peu confidentiel* » ... La relation est également prise en compte car le récit n'est pas une suite logique, mais plutôt le fruit de contraintes structurelles, des déterminations sociales. Il ne peut donc être pris autrement que dans la relation qui se noue dans le présent (Bidart, 2006). Dès lors, lorsque nous présenterons des récits sous forme de carte identitaire, il ne s'agit pas d'une « *retranscription brute, mais une [d'] synthèse, dont on dira, avec raison, qu'elle est déjà une interprétation* » (Lalive d'Épinay, 2009, p. 37).

La construction du cadre théorique final s'est faite par un mouvement pendulaire entre théorie et observation (Elias, 1993 *in* Kauffman, 2006), entre des articles très proches pour mieux connaître le terrain et des apports plus lointains afin de s'en décentrer (Kauffman, 2006).

Enfin, nous avons isolé les thèmes globaux qui étaient abordés collégialement par nos témoins. Nous avons également décelé des modalités spécifiques de négociation identitaire que nous avons regroupées au sein de typologie et que nous présentons ci-après, au sein de l'analyse.

## 4 Présentation des témoins<sup>13</sup> rencontrés

Nous présentons ici un aperçu de chacun des témoins rencontrés. Plutôt qu'un simple tableau, nous avons choisi de réaliser de brefs descriptifs sous forme littéraire, qui nous semblait mieux rendre compte des situations sociodémographiques. Nous avons hésité à mettre ces derniers au sein de l'annexe, mais ils nous semblent contenir des informations précieuses pouvant faciliter la compréhension de certains extraits d'entretien. Ainsi, leur lecture n'est pas nécessairement requise, mais leur présence doit permettre au lecteur d'y revenir s'il désire trouver une information quant aux témoins.

### ***Viviane – 82 ans***

Viviane était épouse d'agriculteur et femme au foyer. Veuve depuis 20 ans, elle a subi une thrombose il y dix ans et se trouve en fauteuil roulant. Elle est en situation de grande dépendance et vit désormais dans un appartement deux pièces au sein d'une résidence-services, depuis qu'elle a revendu la ferme familiale. Son appartement est bien rangé et propre, mais elle dit détester son agencement... Pourtant, elle n'y a pas touché depuis son arrivée il y a 5 ans. Elle a deux enfants et trois petits-enfants. Son fils, célibataire et sans enfant, est particulièrement présent. Il a vécu 10 ans avec elle et continue à s'occuper d'elle quotidiennement, ou presque.

### ***Grégoire – 84 ans***

Grégoire vit dans une villa bourgeoise de plain-pied et a une vue imprenable sur la vallée de Herve. Son intérieur est épuré et très bien entretenu. Dans son grand jardin, la piscine n'est plus [selon ses dires] qu'un étang où regarder les canards et les hérons. Il est un ancien doyen et professeur ayant fait toute sa carrière à l'université. Il a grandi dans le village, l'a quitté pour la ville et est revenu y vivre en 1967. Il est veuf depuis 4 ans et a perdu son fils unique il y a 21 ans. Il est très entouré par sa famille (frères, cousins, neveux et nièces) et bénéficie d'un agenda bien rempli au niveau des aides à domicile : aide-ménagère, aide-familiale, logopède, kiné, garde-malade, infirmière. Il ne sort presque plus et ne sait plus se déplacer sans son déambulateur.

### ***Georgia – 87 ans***

---

13 Chacun des témoins a été anonymisé par un prénom d'emprunt

Georgia vit dans une grande maison bourgeoise en plein cœur d'un vaste jardin. Son allée est tellement longue que, désormais, elle prend la voiture pour aller chercher son courrier. Elle a trois filles et entretient avec deux d'entre elles des rapports conflictuels et distants. La cadette est présente et vient en visite hebdomadaire. Elle voit très peu ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. Elle est veuve depuis 10 ans et c'est pour elle tant une liberté qu'une « *longue plongée dans la solitude* ». Elle a tenu presque toute sa vie une boutique de vêtements de marque qui, semble-t-il, « *a fort bien marché* ». Georgia a un planning d'activité hebdomadaire plus que chargé : scrapbooking, sculpture, pâtisserie, groupe de parole, montages floraux... Elle vit à cent à l'heure et n'a jamais le temps. À mon arrivée, un mot sur la porte le confirme : « *je serai en retard de cinq minutes* ». Elle dit être dépendante de ses activités et surtout de sa voiture. Elle ne reçoit d'aide extérieure que pour le ménage de sa grande maison (6 chambres). Elle utilise une canne ou un déambulateur, mais sait encore se déplacer sans aide sur de petites distances.

### ***Élisabeth – 89 ans***

Élisabeth vit dans un bel appartement au premier étage d'un immeuble de centre-ville. Elle voit régulièrement ses 2 enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants qui viennent chez elle chaque mercredi après-midi. Cependant, elle confie qu'être seule chez soi est une grande tristesse. Elle vit toutefois avec son chien de 17 ans : « *Nous sommes deux vieilles personnes* [rire] ». Son fils aîné de 63 ans est en phase terminale d'un cancer et c'est pour elle une grande souffrance. Elle a passé sa scolarité à l'internat des sœurs de la providence, a été institutrice maternelle et consacre désormais sa vie aux œuvres de charité. Elle est bénévole chez Oxfam, à l'Entraide (une épicerie sociale) et tricote, pour l'association « Les Petits Carrés », des couvertures en patchwork à l'attention des SDF. De plus, elle participe aux activités hebdomadaires d'Eneo. Elle bénéficie d'une aide-ménagère six heures par semaine et se déplace en taxi social depuis qu'elle perd progressivement la vue. Élisabeth est une catholique pratiquante qui a pourtant souffert de l'ostracisme de sa communauté religieuse, à la suite de son divorce après 6 ans de mariage, en 1958. Elle n'a plus eu, par la suite, de vie amoureuse.

### ***Marianne - 85 ans***

Marianne est originaire de Courtrai et est née dans une famille d'artistes... Toutefois, elle dit en riant ne savoir rien faire. Elle a été infirmière à l'hôpital pendant trente ans. Marianne se montre ouverte d'esprit et partage son goût pour l'aventure et les voyages. Son récit est passionné et prend la forme d'une épopée incroyable. Elle vit en ville, dans une maison unifamiliale avec son petit-fils. La maison est vétuste, mal entretenue et décorée d'objets souvenirs en tout genre. Sa chambre se trouve au

troisième étage, mais elle dort actuellement au salon en raison de son état de santé. Elle est veuve depuis 35 ans, s'est essayée à un second mariage qui a duré cinq ou six ans, mais qu'elle a « *tout raté* », selon ses dires.

### ***Marie – 81 ans***

Marie vit seule dans un petit appartement, en périphérie liégeoise, depuis sa séparation avec son mari, il y a 18 ans. Elle n'a pas d'enfant, mais s'est occupée d'une jeune fille pendant plusieurs années. Un rapport filial s'est donc créé entre elles. Elle n'a pas vraiment travaillé au cours de sa vie. Elle a eu d'importants problèmes de santé, dont un grave cancer qui a engendré la perte d'une jambe il y a 48 ans. À ce jour, elle ne bénéficie d'aucune aide si ce n'est le recours ponctuel à un taxi social.

### ***Matilda – 82 ans***

Matilda est l'épouse d'un agriculteur. Elle a partagé sa vie entre le travail à la ferme et celui de femme au foyer. Elle a six enfants dont certains sont présents quotidiennement pour le ménage, les courses, les repas, etc. Le décès de sa mère quand elle avait 8 ans, a conditionné sa vie et l'a mise très tôt au travail en tant qu'ainée dans la ferme familiale où travaillaient son père et son oncle. Désormais, elle se dit fatiguée, mais aussi paresseuse car physiquement elle ne peut plus s'occuper de la maison. L'entretien se passe dans la pièce centrale de la maison, en présence de sa fille et de son mari qui derrière elle, sous oxygène dans son fauteuil, toise l'interview du coin de l'œil.

### ***Corinne – 81 ans***

Corinne vit dans une maison modeste, propre, dont l'espace et la décoration sont assez chargés. Son intérieur apparaît comme un sanctuaire de souvenirs, de photos et d'objets en tout genre qui la relient à son passé et entretiennent le souvenir d'une « [...] *très belle vie* » dont elle n'a « [...] *retenu que le meilleur* » malgré « [...] *toutes les embûches qui reviennent petit à petit [...]* » quand elle raconte son histoire. Elle est une ancienne fonctionnaire. Elle est veuve depuis 21 ans, mère de deux enfants (une fille et un garçon) et grand-mère de 5 petits-enfants. Elle reçoit des visites régulières, bénéficie de l'aide de sa famille pour les courses et d'une personne tous les quinze jours pour le ménage. Toutefois, c'est elle qui se charge de la maison au quotidien. Elle marche avec un déambulateur lorsqu'elle sort de la maison.

### ***Sidonie – 89 ans***

Sidonie est femme au foyer, épouse d'un facteur. Elle estime avoir eu de la chance de ne pas avoir dû travailler. Comme elle dit, c'est peut-être grâce à cela qu'elle est allée aussi loin en bonne santé. C'est peut-être ce qui l'a préservée. Elle habite depuis 50 ans, dans une maison belle-étage simple, mais très bien entretenue. Elle vit dans un quartier tranquille en périphérie liégeoise. Veuve depuis 22 ans, elle est mère d'une fille qui fait ses courses et mange avec elle chaque vendredi. Hormis cela, elle est complètement autonome. Elle a également une petite-fille et deux arrière-petits-enfants, mais les voit moins souvent. Elle sort régulièrement seule, en bus, pour les petites courses ou pour voir ses amies en ville lorsque le temps le permet. Elle s'occupe chaque semaine d'un groupe Eneo.

### ***Mademoiselle (c'est ainsi qu'elle se fait appeler) – 95 ans***

Mademoiselle vit dans un presbytère et était la bonne du curé du village. Jusqu'il y a quelques mois, elle s'occupait encore de la préparation des offices et de l'entretien de ce qu'elle nomme « *son église* ». Depuis un problème de santé, il y a trois ou quatre mois, elle est clouée au fauteuil et ne sait presque plus marcher. Elle garde néanmoins l'espoir de remarcher et de fêter ses 96 ans, au mois d'août. Malgré sa vie désormais monotone et sans activité, elle paraît heureuse, a le regard vif et espiègle et garde une énergie vitale à toute épreuve. Elle n'a pas d'enfant, mais est très entourée par les membres de la communauté paroissiale qui lui rendent visite, demandent ses conseils et viennent la chercher lors des événements. Elle bénéficie également de l'aide de son voisinage pour les courses. Elle reçoit quotidiennement une infirmière pour la toilette du matin et des aide-ménagère ou aide-familiale pour le ménage et les repas ainsi qu'une garde-malade.

### ***Alain – 64 ans***

Alain vit à la campagne, en plein cœur du Condroz. Il est atteint depuis dix ans de la maladie de Charcot, est en phase terminale et se trouve à présent dans un fauteuil totalement automatisé. À ce jour, il n'y a plus « [...] *que la tête qui fonctionne, mais c'est ça le plus important* ». Avec celle-ci, il commande son fauteuil, sa télévision, sa radio, son ordinateur, etc. Il est donc totalement dépendant des services infirmiers et sociaux qui le lèvent le matin, viennent pour le repas de midi et le couchent chaque soir. Alain était postier et a dû prendre sa retraite en raison de sa maladie. Il est divorcé et a deux filles qui lui rendent visite régulièrement. L'une d'elles a vécu avec lui au début de sa maladie, mais il lui a demandé de partir, car il ne voulait pas qu'elle assume la charge de s'occuper de lui.

### ***Claude – 78 ans***

Claude touche une pension minimexée et vit seule depuis 3 ans dans un « flat » (comme elle le nomme) dont elle est propriétaire, au sein d'un quartier aisé créé de toutes pièces et se voulant un nouveau concept intergénérationnel, écologique et durable. Elle avait un compagnon, mais il est décédé la veille de son déménagement. Elle a trois garçons et 6 petits-enfants. Elle se dit entourée par sa famille même si les visites sont ponctuelles. Elle aime s'aménager des moments de solitudes et entretient le lien avec ses proches, par le téléphone. Elle est « *de la génération où on ne donnait pas... où on ne faisait pas faire d'études aux filles* » et se dit donc « *femme sans métier* ». Elle a néanmoins travaillé bénévolement à plusieurs endroits, dont une école où elle s'occupait des enfants, mais aussi de certaines « *tâches ingrates* ».

### ***Benoît – 88 ans***

Benoît vit avec sa femme au rez-de-chaussée de la maison familiale qu'ils occupent depuis leur mariage. Parents de 3 enfants, tous deux ont fait carrière dans l'enseignement, lui en tant que professeur de français et d'histoire dans l'enseignement supérieur technique et artistique, et elle : « *je n'étais pas un grand professeur, j'étais institutrice et voilà* ». Benoît voulait être jardinier lorsqu'il était enfant, il en a fait sa passion. Cette activité aujourd'hui est fortement réduite et n'est plus que factuelle en raison de ses fragilités physiques grandissantes. Les récents soucis de santé de sa femme (problème cardiaque et début d'Alzheimer) le mobilisent quotidiennement. Son récit est un bout d'histoire passionnante d'une époque qui a bien changé.

### ***Annette – 86 ans***

Annette vit en ville, seule, dans sa maison bel-étage. Annette raconte avoir géré seule ses 3 enfants, sa maison et « *c'est tout* ». À 20 ans, Annette a perdu ses deux parents la même année. Elle a dû stopper ses études. Elle aurait voulu les poursuivre et avoir une carrière intéressante. Tenancière d'un tabac-cigare pendant 3 ans, elle s'est mariée et son mari lui a dit « *maintenant, tu arrêtes de travailler et on va faire des enfants* ». « *C'était comme ça à l'époque* ». À peine dix ans plus tard, elle dit se retrouver « *sur le carreau* ». Son mari est décédé lorsqu'elle avait 35 ans. Cette année 2019 est également bien éprouvante. Elle a perdu sa fille (décédée d'un cancer) et 15 jours plus tard, s'est cassée le col du fémur à la suite d'une chute. « *C'est maintenant que le vide se fait sentir* » dit-elle en parlant de l'absence de son mari. Depuis la question de la maison de repos la préoccupe.

### *Armand – 69 ans*

Armand s'occupe de son épouse atteinte de la maladie d'Alzheimer depuis 8 ans. Leur maison est située dans un petit clos proche de la ville. L'intérieur est vide et impersonnel, sans objets, ni souvenirs ou photos. Tous deux ayant le même âge, ils ont dû remettre en question leur fin de carrière à cause de la maladie. Lui était ingénieur et son épouse médecin. Leur socialisation respective est principalement liée à leur univers de travail, qu'ils ne partageaient pas avec leur sphère privée. Leur retraite anticipée les a amenés à réinventer leur existence. Leur temps à deux étant compté, ils n'en perdent pas une seule minute. Ils se sont inscrits dans diverses activités adaptées à leur situation afin de se réinvestir socialement.

### *Marie-Claire – 96 ans*

Marie-Claire occupe une partie de ferme château aménagée et adaptée à ses besoins. L'intérieur est décoré avec goût et raffinement. Apparemment, Marie-Claire semble avoir vécu dans la soie et d'après le peu d'informations claires que nous avons, elle a beaucoup voyagé. Elle était artiste. Marie-Claire semble atteinte de démence sénile. Entre le monde « d'en haut » et celui « d'en bas » dont elle n'a cessé de parler, nous n'avons pas su nous rencontrer.

### *Anna – 76 ans*

Anna a travaillé toute sa carrière (40 ans) avec passion en tant qu'enseignante dans le secondaire supérieur. Elle se dit « fille de bonne famille, BCBG, où on n'aime pas que les femmes travaillent ». Son mari, ouvert d'esprit, n'avait pas de difficulté à accepter sa situation professionnelle. Son veuvage il y a 15 ans fut très inattendu. Soutenue par ses deux enfants, Anna semble entourée socialement. Elle est encore active dans une école, mais nous dit qu'elle arrêtera en juillet prochain. Elle participe régulièrement à des marches organisées entre amis. Elle vit dans un appartement de plain-pied, sur un site intergénérationnel. Elle s'estime privilégiée de pouvoir voir venir sa vieillesse dans un tel environnement. Elle souffre de problèmes de vue, roule encore en voiture, mais pas en hiver.

### *Josette – 76 ans*

Josette vit au rez-de-chaussée dans un petit appartement proche du centre, décoré de manière assez sommaire. Son lit placé dans la pièce principale sert de divans. Elle est atteinte de fibromyalgie. À la clôture de son bail à Waremmé, il y a 3 ans, elle est revenue dans sa ville natale, espérant renouer du

lien social. Cependant, elle sort peu en raison de problèmes de hanche. De plus, souffrant d'asthme et de problèmes cardiaques, elle évite de se balader dans des lieux trop pollués. Josette se sent menacée par l'extérieur. Elle entretient son réseau d'ami presque exclusivement par téléphone. Une forme de désenchantement se lit dans le récit de Josette. Elle appelle l'aide-ménagère à la demande, pour faire les tâches qui l'embêtent le plus telles que l'administratif ou les courses.

### ***Jérémy – 84 ans***

Jérémy vit avec sa femme dans une ancienne ferme-moulin très bien restaurée, située dans un creux de vallée arboré. Il a mené une carrière d'architecte. À l'époque, il a restauré et remis en fonction la roue et tout le système du moulin à eau de son habitation. Il continue à bâtir des aménagements pour ses trois chevaux dont il prend soin. Son épouse est atteinte depuis peu de la maladie d'Alzheimer. Présent pour sa femme, il délègue cependant les tâches aux professionnels de la santé et aux aides à domicile pour se consacrer à ses occupations. Nous n'avons hélas pas pu mobiliser comme nous le souhaitions cet entretien d'une grande richesse et qui a duré tout un après-midi. En effet, suite à un problème technique, l'enregistrement n'a pas été sauvegardé.

Mais encore, nos 4 idéaux-types dont les cartes identitaires seront détaillées au sein de l'analyse :

***Roger*** : Le lutteur

***Pauline*** : La raisonnable

***Janis*** : La funambule

***Jules*** : Le naufragé



## 5 Analyse

### 5.1 Préambule

Nous avons souhaité donner autant de place que possible aux récits pour illustrer notre analyse. Cependant, l'utilisation d'extraits ne permet pas toujours de rendre la portée globale d'un récit qui s'inscrit dans l'histoire des témoins et dans celle de l'entretien. Dès lors, bien que nous ayons tenté de respecter au mieux leur cadre de référence interne, notre analyse porte inévitablement en elle un travail d'interprétation.

### 5.2 L'expérience du vieillissement

#### 5.2.1 Le réinvestissement symbolique

Le processus de déprise est complexe et implique des choix parfois douloureux. Confrontés à leurs limites et à celles de leur environnement, nos témoins réajustent en permanence leur rapport au monde pour maintenir une prise sur ce dernier et préserver leur identité. Il ne s'agirait pas nécessairement de préserver l'activité en tant que telle, mais d'accorder une valeur symbolique à ce qui permet de compenser sa perte.

Par exemple, pour Matilda, recevoir sa famille à la maison était une activité essentielle que son état de santé ne permet plus. Toutefois, elle parvient à dépasser cette perte par la simple présence de ses petits-enfants :

*« [...] si ce n'est pas pour le faire, pour faire quelque chose de convenable, vaut mieux ne pas le faire. [...] Je peux être à une fête donc avec [chez] mes enfants, tout le monde, ho je suis heureuse hein, contente comme ça. Je ne dis pas grand-chose moi, quand c'est comme ça, je ne parle pas beaucoup, mais je regarde et je vois ce qui se passe et... Je sais pas, ça me rend heureuse, oui »*

Au vu du format de ce mémoire, nous avons préféré nous limiter à ce seul exemple pour illustrer ce processus de réinvestissement symbolique, fondamental à la préservation de l'identité. Nous le retrouverons cependant en filigrane tout au long de l'analyse et nous verrons qu'il peut prendre des formes différentes d'après le témoin.

### 5.2.2 L'expérience de la vie quotidienne

La vie quotidienne s'avère un excellent analyseur de l'expérience du vieillissement. En effet, elle est un terreau fertile où vient se cristalliser la négociation entre ressources et fragilités. Dans l'extrait qui suit, Pauline nous tisse le récit de la préparation d'un repas en s'aidant d'une canne :

*« Ah, j'ai assez de travail. Le temps... les kilomètres que je dois faire pour aller chercher une chose. Si vous l'avez oubliée... rechercher une autre. Je ne sais porter qu'une seule chose à la fois. [...] **Le temps** [elle souligne] que je mets ! Alors maintenant on a acheté un gadot, alors je mets là-dessus. Mais quand je fais tout mon diner moi-même, combien de fois je viens ici, je retourne, je viens ici, je vais reporter 3 patates et c'est fatigant [...] Monsieur, je cuisinais très bien et quand je dois aller quelque part, je dois donc toujours avoir ma canne, je ne saurais pas marcher sans canne, c'est un risque de tomber. Alors vous voyez, allez chercher des pommes de terre, vous les déposez. Et puis vous lâchez votre canne, pour les éplucher. Et puis, vous repartez, oui, mais ici, des kilomètres que j'ai faits, des ki-lo-mètres. [...] Je cuisinais très bien j'aimais beaucoup. Mais, vous irez voir la cuisine et vous pouvez d'ailleurs y aller maintenant, vous allez comprendre. Il y a tout un, il y a tout le côté droit de la cuisine, ce sont les appareils, le four, le frigo, le lave-vaisselle, etc. De l'autre côté, j'ai tout descendu parce que je ne sais plus non plus lever les bras et alors j'ai tout descendu sur l'autre tablette en face qui servait à mettre la cafetière, etc. Mais entre les deux, **il y a plus qu'un pas** [elle souligne]. Alors je suis obligée d'aller de la cafetière avec ma canne... donc ma canne, il y a toujours une main occupée pour m'appuyer sur la canne et essayer de prendre autre chose qu'il faut reporter de l'autre côté. **C'est affreux !** »*

On le voit, la vie quotidienne peut devenir une épreuve quand on se déplace avec une canne et que la force physique s'amenuise. Pauline raconte telle une aventure, la manière dont elle fait son café, dont elle met la table, dont elle fait à manger et au vu du temps que ceci lui prend, cela devient son unique activité. Toutefois, cette tâche occupe ses journées et la perspective de faire livrer ses repas la conduit inévitablement à s'interroger quant à la manière dont elle pourrait combler ce temps, ce vide. Cependant, elle nous donne un aperçu très clair du processus de déprise en nous livrant sa solution :

*« Alors, je me réjouis de lire. J'ai toujours beaucoup lu. [...] Mais je ne lisais pas. Je ne lisais pas... Avec tout le travail que... rien que pour me faire à manger, mais ça me durait une heure rien que pour le mettre un peu à cuire »*

Ainsi, même si la vie quotidienne peut devenir une épreuve, elle est également un terrain privilégié de réinvestissement. Souvent, nos témoins racontent un quotidien d'habitudes et de rituels qui pourrait exprimer un sentiment de monotonie et d'ennui, mais dans lequel ils trouvent un moyen de rompre la solitude, d'entretenir leur forme physique ou encore de maintenir des espaces d'engagement en toute sécurité.

En effet, la déprise est parfois le fruit d'une tension entre l'envie de faire et le risque que cela comporte. Ne pas faire revient parfois à perdre une activité essentielle à l'identité. Mais, « faire » revient à augmenter la probabilité qu'un accident survienne, engendre une fragilité plus grande encore et restreigne les possibilités d'engagement.

### 5.2.3 L'expérience de la dépendance

La dépendance serait une représentation négative de la vieillesse. Nombre de témoignages pourraient rendre compte de ce postulat car, pour la plupart des personnes rencontrées, dépendre revient à « être une charge pour les autres », à « déranger », à « ne plus être soi-même ». C'est « le pire », c'est être « un poids pour ses enfants », etc. La liste des expressions employées pourrait être très longue. Selon Anna, la dépendance c'est simplement la porte d'entrée dans la vieillesse :

*« Tant que je fais ce que veux, quand je veux, je n'ai pas l'impression de vieillir, même si je suis incapable de faire trois choses à la fois, ce que je faisais avant, même s'il y a des choses qui me prennent beaucoup plus de temps qu'avant, ça ne me gêne pas, tant que j'ai mon indépendance. Pour moi vieillir, se sera le jour où je devrais demander à quelqu'un : « Écoute, j'ai envie d'aller au cinéma, est-ce que tu peux pas venir me chercher ? Est-ce que tu ne veux pas me ramener ? ». Pour moi, ce sera ça le vieillissement ... et je crois que c'est la même chose pour tout le monde. »*

On se trouve effectivement dans le répertoire des représentations (« la même chose pour tout le monde ») et l'imaginaire mobilisé ne paraît pas positif. La dépendance sonnerait donc comme une représentation négative et serait une fragilité potentielle. Mais parfois, elle évoque un imaginaire positif ou, du moins, elle permettrait d'éviter un avenir plus sombre encore :

*« Ah mais ça [les aides à domicile] c'est différent. Ah oui, j'irais vers ce choix-là. Ah oui absolument. Ah mais je reste chez moi alors. [...] c'est nécessaire d'avoir une aide*

*familiale ou d'aller faire mes courses avec moi. Là, j'accepte [de dépendre], oui, oui ...  
mais pas la maison de repos... ah non »*

Pourtant, Marie se trouve grandement fragilisée par son état de santé. Hormis les déplacements en taxi social, elle n'a aucun soutien quotidien. Elle accorde beaucoup d'importance à son indépendance et en retire beaucoup de fierté. Elle se montre ainsi quelque peu ambiguë :

*« [...] du fait que j'avais besoin d'être accompagnée [...] je me dis heu : « Je suis bien tombée bas, je ne sais pas me débrouiller toute seule ». Mais en fait, si j'y réfléchis bien, non. Si j'ai fait ça, c'est parce que je n'étais pas capable, parce que j'avais peur de tomber, j'avais peur de faire un malaise. J'aurais encore été plus mal, alors, selon moi »*

Quand la dépendance devient effective, elle peut être une fragilité au quotidien et engendrer un sentiment de perte de contrôle sur sa vie. Cela s'exprime souvent sous forme de mécontentement : les repas qui ne sont pas bons et surtout différents de ceux qu'on faisait soi-même, les infirmières qui arrivent trop tardivement pour les soins du matin, le changement perpétuel d'intervenants ou encore, dans l'extrait qui suit, le ménage qui est mal fait ou trop lentement :

*« La fille, elle nettoie très très bien, mais très lent. On n'est pas habitué comme ça chez nous. Ça, c'est dommage. [...] Parce qu'elle est très lente donc avec ça, elle n'avance pas... n'avance pas comme les autres faisaient enfin et comme nous on faisait »*

Pour Matilda, le ménage était une activité essentielle à son identité, sa manière d'investir le quotidien et d'être reconnue au sein de sa famille. On perçoit la dimension symbolique de son mécontentement. Il porte peut-être sur la lenteur de son aide-ménagère, mais surtout sur sa fragilité qui la fait se sentir paresseuse et inutile. Ce serait donc une part d'elle-même et de son autonomie qu'elle a perdue. Quand elle poursuit son récit, elle montre toutefois comment, symboliquement, elle parvient à mieux accepter la dépendance : *« Mais je l'aime bien. Elle est honnête, elle est brave, ça fait beaucoup hein, quand on a ça chez soi »*.

Toutefois, la dépendance est loin d'être toujours vécue comme une expérience négative. Elle est parfois un soutien essentiel à l'identité, voire pour certains, une ressource principale. Le domaine de la vie sociale est peut-être, à ce titre, le plus évident car, la dépendance permet de se réinvestir dans une relation sociale ou même affective, comme l'exprime Grégoire :

*« [recevoir de l'aide] c'est plutôt agréable, en général ces personnes-là sont charmantes. Si ce n'est la multiplicité des personnes. Elles changent tous les jours [...] Mais elles reviennent alors au bout d'un certain temps, je m'habitue. D'une certaine manière, je m'attache même... à elles »*

Plus tard dans l'entretien, après un appel téléphonique, il explique qu'il va recevoir une logopède en vue d'une rééducation. Il confie alors qu'il n'en a pas réellement besoin, mais qu'il maintient le rendez-vous. Une personne en plus dans son agenda de soins déjà bien rempli, c'est un moment de solitude en moins.

Chez Alain, le soutien de la dépendance à la vie sociale est encore plus évident. Totalement paralysé, il est entièrement dépendant de l'autre pour survivre, mais trouve dans cette relation de dépendance une part de sa raison de vivre :

*« Oh ben écoutez, déjà avec heu... toutes les aides que j'ai ici, oh ben comme je l'ai dit tantôt, l'important c'est de garder une vie sociale. [...] Les garde-malades quand elles viennent ici, elles me disent encore bien : « Ce ne devrait pas aller comme ça, mais quand on vient chez toi, même si on n'est pas bien en arrivant, quand on repart, ça va ». Voilà, je... C'est difficile à expliquer, mais ils me disent : « Mais bon, tu dégages tellement de choses positives que bon ». Je dis écoute, c'est inconsciemment parce que... bon voilà, j'essaie de rester comme je suis »*

Dans la deuxième partie de l'extrait, on trouve une autre manière d'investir positivement la dépendance. En se présentant au sein de la relation comme une personne forte, positive, Alain ne lutte-t-il pas pour sa reconnaissance et pour préserver une identité rudement mise à l'épreuve par son état de fragilité ? Ce n'est pas le seul exemple que nous avons constaté : de nombreux témoins expriment ainsi le plaisir qu'ont les intervenants à venir chez eux, la manière dont ils les font rire, les petits services qu'ils leur rendent et les moments où ils leur remontent le moral. Ainsi, ils sont certes dépendants, mais cette relation ne serait pas à sens unique et, malgré la perte d'une part d'autonomie, ils retrouveraient une occasion de s'engager symboliquement, dans une interaction sociale positive. Il ne serait donc plus question de dépendance, mais bien d'interdépendance. Et cette nuance est loin d'être un détail.

On retrouve également une certaine ambivalence dans la dépendance à l'aide matérielle. Les cannes, les déambulateurs, les fauteuils roulants ou les boutons d'appel... peuvent être identifiés comme des

attributs ou des stigmates de la vieillesse, comme des « *pis-aller* »<sup>14</sup> ou encore comme une blessure pour l'orgueil et la fierté. Cependant, ils sont également une ressource essentielle qui permet de maintenir une activité, de se sentir en sécurité et donc de préserver l'identité. Et pour les accepter, les témoins se montrent rationnels. Un déambulateur est pratique pour porter ses bouteilles d'eau, la canne provoque des élans de sympathie, etc.

#### 5.2.3.1 La maison de repos : un état de dépendance ultime ?

Nous en avons peu parlé jusque maintenant, mais le sujet des maisons de repos a tellement été abordé lors de notre enquête qu'il nous paraît incontournable. Les représentations et l'imaginaire associés étaient majoritairement négatifs dans les récits recueillis. Cette perspective est décrite comme la fin de l'indépendance ou de l'autonomie comme un non-choix lorsqu'il n'y a plus de solution ou même comme le dernier pas vers la mort :

*« Je me suis dit, mon Dieu, mon Dieu, s'il faut vivre dans ce milieu-ci... Je mangeai dans ma chambre d'ailleurs, moi j'aimais mieux, c'est triste ! Mais c'est encore bien qu'on a c'est maison là, c'est bien, il en faut. Mais, c'est triste »*

Dans cet extrait, Georgia (87 ans) raconte son séjour en revalidation et fait le rapprochement avec son imaginaire de la maison de repos. Pourtant, elle nous dit avoir réservé sa chambre à côté de chez elle<sup>15</sup>, pour le jour où elle ne pourra plus conduire. Malgré ses représentations négatives, elle a d'ores et déjà trouvé une manière d'investir positivement cette potentielle bifurcation : « *Comme ça je pourrai voir chez moi !* »

Bien qu'une recherche approfondie serait nécessaire pour l'affirmer, nous clôturerons cette parenthèse sur les maisons de repos en émettant l'hypothèse qu'elles font partie des représentations sociales négatives du vieillissement à même d'évoquer un état de dépendance totale et irréversible.

#### 5.2.4 Le sentiment d'étrangeté au monde

Le sentiment d'étrangeté avec le monde est le fruit de causes diverses. De nombreux témoignages en rendent compte. Par exemple, dans l'extrait suivant, Élisabeth (89 ans) illustre clairement la disparition de ses contemporains :

---

14 Exprimée de la sorte par Grégoire en parlant de son déambulateur

15 De son jardin, on voit la maison de repos

*« Et je dois dire aussi que, mais ça je crois que vous pouvez le noter, quand on vieillit, on a ses amies... qui partent. Alors on en a de moins en moins. Nous étions huit qu'on se réunissait tous les dimanches, chez l'une ou chez l'autre et maintenant nous ne sommes plus que deux et l'autre elle a dans les nonante ans. Elle ne se déplace plus donc voilà. J'ai une amie qui me disait cela, je disais « oui m'enfin hein ». Mais, maintenant j'en fais l'expérience... on vit vieux maintenant. Oui d'ailleurs quelquefois trop vieux... pour rester avec les autres, les autres s'en vont et vous vous restez »*

Ces quelques lignes donneraient aussi un aperçu du passage entre les représentations du vieillissement et l'expérience vécue de celui-ci. Quand les contemporains disparaissent, le sentiment de solitude n'est jamais loin. Cette solitude nous paraît une fragilité très présente lors du vieillissement même si elle n'est pas que négative comme le montre Georgia quand elle parle de son veuvage, entre liberté et solitude :

*« Mon Dieu que je me plais bien maintenant. Enfin, mon mari me manque hein, mais je fais ce que je veux ... maintenant je m'organise un petit peu et je n'ai plus de comptes à rendre à personnes. Mais je dis, il manque parce que, quand je rentre le soir, de mes activités ou quoi, vous n'avez personnes à qui raconter vos affaires »*

Cela dit, la solitude n'est pas toujours le fait d'un état d'isolement. Il ne s'agit pas nécessairement d'être seul(e), mais bien de voir disparaître un environnement social auquel s'identifier, avec lequel partager une histoire ou le souvenir d'une époque passée. Et c'est là que vient se cristalliser le sentiment d'étrangeté.

Le domaine des représentations est une autre sphère où s'exprime ce sentiment d'étrangeté. Parfois, le monde d'avant est décrit comme rude ou injuste ou encore comme la plus belle des époques qui ne reviendra jamais. Mais, le plus souvent, il est décrit comme un temps différent que les plus jeunes ne pourraient pas comprendre, supporter, retrouver... De même, l'époque présente paraît différente, incompréhensible ou hostile. Pour illustrer cette représentation du monde, nous avons choisi le conseil de Matilda pour les jeunes qui exprime tant la nostalgie d'une époque que sa rudesse et où ressort, en filigrane, la solitude de vivre dans un monde dans lequel on se sent étranger :

*« Ne pas se marier si tôt. Moi je me suis mariée à dix-huit ans, mais c'est trop jeune. Dans ce temps-là oui, mais maintenant non, ce n'est plus possible. Et alors, tous ces jeunes-là, à quoi qui pensent, ah sortir, ah ça, c'est pas comme ça que ça va dans la vie.*

*Qui vont travailler ben, qui gagnent bien leur travail comme on dit. Et c'est pas beaucoup le cas hein. Y sont difficiles les jeunes. Ils vont travailler, mais ils ne savent pas qui ou quoi parfois. [...] On n'était pas si malins que les gens de maintenant, mais on était mieux, plus corrects, et tout ça. Oh oui, oui, oui. On s'entendait mieux aussi hein, on avait des voisins, des amis et tout ça, mais maintenant plus. Quand on voit nous autres ici, ben déjà, il y a une... un couple, une maison avec un couple. [...] On se parle, c'est bonjour et c'est tout »*

Ce portrait de la « belle » époque n'empêche pas une certaine lucidité par rapport aux aspects moins positifs, comme le montre cette anecdote rapportée un peu plus tôt par Matilda :

*« [...] dans les Flandres, enfin à la maison dans le temps on n'avait pas le temps, pour aller faire si ou ça. C'était travailler toujours. Je n'en veux pas à mon papa hein, c'était mon papa donc, mais c'était quand même des travaux durs hein, pour une fille de dix, douze ans. L'école, de temps en temps, une fois, on n'avait pas le temps hein. »*

Le sentiment d'étrangeté avec le monde, c'est également la diminution des possibilités d'engagement dans la vie sociale que Georgia illustre en donnant un aperçu de ses fragilités et de celles des personnes qui l'entourent :

*« Moi, mes amies elles sont âgées. J'en ai une de quatre-vingt-neuf ans, j'en ai une de nonante-trois ans et il n'y en a plus aucune qui savent se déplacer, donc heu, c'est moi qui vais les chercher et alors elles viennent ici, ou je vais chez elle. Mais ici, c'est rare quand j'ai quelqu'un, même pas les voisins hein. Ils ont bien dit, quand mon mari est décédé : « Quand vous avez besoin de quelque chose dites le hein ». Mais, je ne les vois jamais, et ça, ça me déçoit beaucoup, beaucoup »*

En définitive, ce sentiment d'étrangeté oscillerait entre nostalgie et déception, et semblerait être un obstacle à la pleine intégration des âgés dans la vie sociale. Serait-il la source d'un phénomène d'exclusion ? Une exclusion due non pas à un rejet, mais plutôt à l'écart entre deux espaces-temps de socialisation, à la confrontation de normes et de valeurs en constante évolution. Notons toutefois que ce sentiment ne se retrouve pas chez tous les témoins rencontrés et que certains d'entre eux se trouvent bien ancrés dans le temps présent. En seconde partie d'analyse, nous explorons plus avant les différentes manières de se représenter le monde et les éléments qui influeraient sur celles-ci.

### 5.2.5 Les représentations peuvent-elles contribuer à la préservation de l'identité ?

Le lien entre le vieillissement et la fragilité physiologique serait-il indissociable ? Il est en effet frappant de constater à quel point la fragilité physiologique est normalisée. On retrouve ainsi une association explicite de la vieillesse et de la souffrance. On observe dans le même temps que la fragilisation est souvent abordée de manière impersonnelle, en utilisant le : « on », plutôt que la première personne :

*« Maintenant à quatre-vingts ans, on ne guérit plus comme quand on en a trente » - Marie*

*« Voilà ça, c'est quatre-vingt-sept ans, on perd la mémoire » - Pauline*

*« [...], mais ça c'est pas grave hein, mais les orteils monsieur, ça, ça fait mal hein [...] à mon âge on a un peu d'arthrose et tout ce qui faut pas » - Marianne*

*« Vu mon âge, je n'entends plus » - Roger*

*« J'espère que le chirurgien, malgré mon âge, acceptera de le faire » - Grégoire*

*« Bin c'est le chirurgien qui disait de ne pas le faire. Le chirurgien lui, il est plus réaliste, il dit : « vu votre âge faire encore une chimio... » » - Benoît*

*« [...] l'âge est là aussi hein monsieur, faut bien penser qu'on n'a plus vingt ans, ça il faut savoir se l'admettre, oui l'âge avance » - Élisabeth*

*« Les facultés sont quand même relativement réduites, vous n'avez plus heu, le réflexe aussi rapide que vous aviez quand vous étiez jeunes. C'est vraiment une perte, heu...mmm...c'est ...heu...c'est quand même heu...on est fragilisé en quelque sorte hein. [...] Je commence à attraper heu, un engourdissement, heu, de l'arthrose au genou et à 88 ans me faire opérer heu, c'est quand même un peu difficile hein. [...] » - Benoît*

*« À notre âge, on a un peu de tachycardie d'un côté, on a un peu mal par là. C'est un peu normal, mais voilà. Et on est plus fragile et on accepte moins bien. Enfin moi, j'accepte moins bien les fragilités. Mais je crois que c'est un peu les personnes de notre âge, parce que, il y a cette réalité en disant : « oui je suis à la fin de ma vie ». Bon ben,*

*c'est pas toujours facile à accepter et on est fragilisé parce qu'on a moins d'énergie » - Claude*

Le constat serait donc sans appel et on a vu les conséquences de cette association systématique entre vieillesse et souffrance. Toutefois, la probabilité que surviennent des problèmes de santé augmente avec l'avancée en âge de même que le rejet du corps médical vis-à-vis de certains problèmes de santé des aînés est un fait social (de nombreux témoignages le confirment). Le vieillissement conduit à être confronté à ces réalités parfois douloureuses. Dès lors, cette normalisation pourrait être un acte de rationalisation visant à préserver l'identité des effets inexorables du temps et à négocier les fragilités ainsi que les conséquences sociales qui en découlent : imaginer qu'on n'est pas seul à les subir permettrait de relativiser la solitude qu'engendre le sentiment d'étrangeté avec le monde.

Au-delà de la normalisation de la souffrance, on retrouve également dans les récits des représentations relativement négatives de la vieillesse et de ses conséquences :

*« On n'a plus vraiment l'occasion de s'amuser quand on est vieux. Ça me manque, faire un peu la bringue. Voilà, faire la bringue. [...] À mon âge, je ne vais quand même pas aller danser quelque part » - Janis*

*« À mon âge, on ne trouve plus quelqu'un comme quand on a vingt ans » - Marie*

*« Je voudrais bien aller me promener et tout ça. Toute seule je ne saurais pas. Et quelqu'un par le bras... Qui ? Ils n'aiment pas beaucoup, je crois, de se promener avec une vieille dame » - Matilda*

*« Quand vous arrivez à un tel âge, vous n'êtes plus rien » – Roger*

*« Il y a rien à faire pour eux [ses petits-enfants] ici. [...] les rapports sont plus les mêmes hein... on est bien plus proche quand ils sont petits » - Viviane*

Comment peut-on dès lors interpréter ces représentations ? Elles pourraient être issues de la socialisation des personnes et avoir traversé avec eux les étapes de l'expérience du vieillissement. Ainsi, s'étant socialisés avec un imaginaire négatif de la vieillesse, les individus l'auraient intériorisé et le mobiliseraient vis-à-vis de leur situation. Ou, au contraire, exprimeraient-elles la diminution des possibilités d'engagement ? Elles seraient dès lors mobilisées dans un but de rationalisation. En

imputant à la vieillesse et au monde extérieur, leur propre difficulté à maintenir des engagements dans la vie sociale, les individus se préserveraient de leur propre fragilité.

Nous nous garderons de donner une réponse tranchée à ces points. Nous constatons néanmoins que le vieillissement se caractérise par un ensemble de fragilités et que les représentations sociales négatives de la vieillesse en font partie intégrante. Notons également qu'elles contribuent à opérationnaliser les processus de stigmatisation des personnes vieillissantes. Cependant, nous n'excluons pas non plus le fait que la mobilisation de ces représentations puisse être une forme de négociation permettant de préserver le soi en donnant une dimension extérieure et sociale à la fragilité.

### 5.2.6 La fin de vie

Réaliser une recherche auprès de personnes faisant l'expérience du vieillissement conduit inévitablement à questionner la fin de vie. L'âge avançant, la question de l'avenir et de la mort semblent indissociables :

*« Oui, j'y pense. Je crois qu'il faudrait vraiment, à notre âge, être un petit peu insouciant que... Je pense que c'est quelque chose qui nous, que toutes les personnes d'un certain âge y pensent. Mais il y en a certaines qui en ont vraiment très peur et qui le cachent. Bon, moi j'en ai peur aussi, mais j'ai vécu la mort de mon compagnon et ça, c'était très important pour moi. Parce que j'avais peur de la mort, mais j'ai bien vécu ce chemin-là. Et je pense que ça, ça m'a aidé à être plus au clair avec moi aussi [...]. Mais je pense qu'à notre âge on y pense, peut-être qu'il y en a qui ne veulent pas y penser, mais non je pense que ça nous saute à la figure, régulièrement [...] il y a rien à faire elle est là et il faut qu'on vive avec » - Claude*

La mort recouvre une dimension sociale et est à la fois un sujet éminemment personnel. La perspective de la finitude est une fragilité ou, plutôt, elle fragilise le lien de vie et chacun lui accorde une valeur différente. Lorsqu'elle est abordée, elle peut symboliser un vide ou, à l'inverse, une libération et donc, cristalliser la peur ou l'espoir. Parfois, elle est un sujet qu'on évite ... et ce silence en dit tout aussi long.

À l'image des autres fragilités, elle nous semble mobiliser des modalités de négociation spécifiques à chacun des idéaux-types que nous présentons ci-après. Ce point sera abordé au sein de la seconde

partie d'analyse. Pour conclure ce chapitre, nous souhaitons partager quelques extraits qui rendent compte de la diversité des sentiments qu'elle fait naître chez nos répondants :

*« J'aimerais autant avoir de belles funérailles. Moi j'aimerais bien, beaucoup de chants et beaucoup de fleurs, les gens disent : « Ni fleurs, ni couronnes ». Moi je veux des fleurs et des chants » - Anna*

*« J'aimerais bien que mon enterrement soit amusant, mais je ne peux pas à cause de mes enfants » - Janis*

*« Oui j'y pense quand même, mais je ne sais pas ! je vais peut-être dire une utopie comme ça qu'on dit, heu, pour le moment... on me dirait : « Tu meurs dans une heure », je veux bien. Mais l'heure arriverait, je ne sais pas comment je réagirais hein ! » - Élisabeth*

*« C'est moi la plus handicapée et c'est moi qui reste la dernière ...C'est drôle la vie » - Mademoiselle*

*« Ah oui je suis prête partir savez-vous, ça m'est égal hein ». Comment fait-on pour s'y préparer ? « Je ne sais pas, ça vient tout doucement » - Mademoiselle*

### **5.3 La négociation de l'expérience du vieillissement**

La négociation de l'expérience du vieillissement consisterait en la recherche d'un équilibre entre ressources et fragilités en vue de préserver l'identité. Cette seconde section de l'analyse fait état de différentes modalités de négociation identitaire de l'expérience du vieillissement. Nous pensons avoir décelé certaines constantes dans les significations accordées à cette expérience et dans la manière d'engager des ressources face aux fragilités rencontrées.

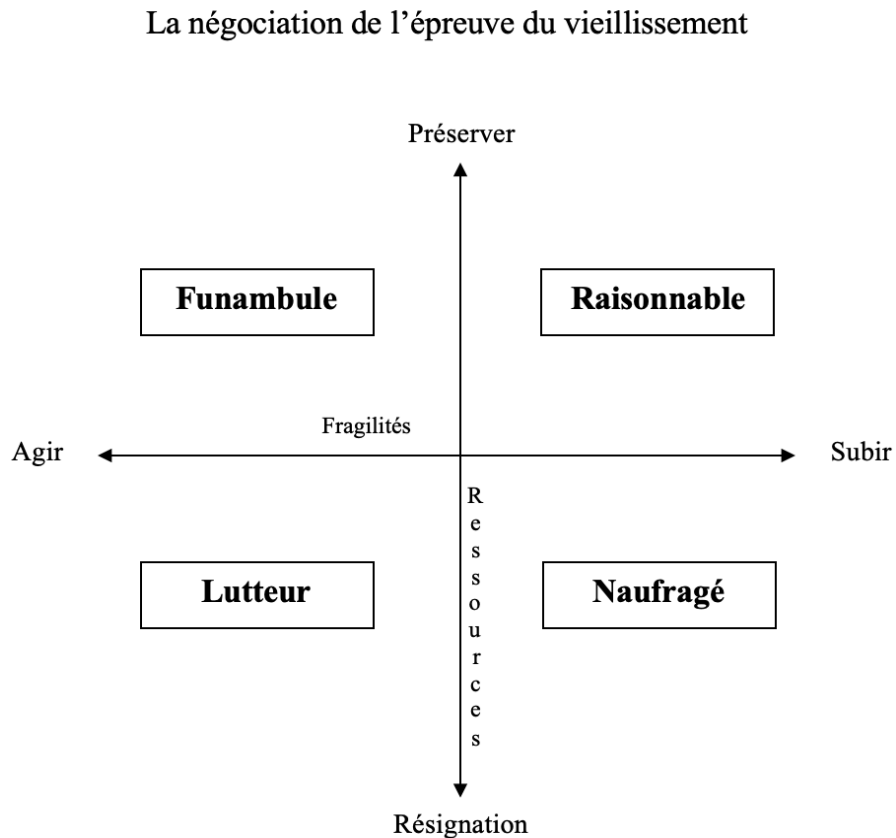
Pour en rendre compte, nous avons créé une typologie que nous présentons sous forme d'idéaux-types. Il ne s'agit pas de présenter des catégories fermées dans lesquelles classer les personnes, mais plutôt d'appréhender le sens donné à l'expérience vécue, au travers de la narration et de traits volontairement simplifiés (Paugam, 2014). Nous avons donc cherché à déceler la signification donnée par les témoins à leur situation. Ce classement se fait selon deux axes.

L'axe horizontal symbolise une tension entre deux manières d'appréhender les fragilités engendrées par l'expérience du vieillissement. L'une d'entre elles représente une tendance à « subir », à l'opposé de laquelle se trouve une disposition à « agir ». Précisons que cette tension entre « agir » et « subir » n'est pas une question d'action ou d'inaction. En effet, chacun des témoins rencontrés agit dans sa vie quotidienne en fonction de ses ressources et de ses fragilités. Dans cette définition, nous partons du postulat que « subir » est une forme d'action qui revient à supporter l'agir de l'autre (Ricœur, 1990). Il s'agit ici de la signification donnée par les personnes, au sein de leur récit, quant à leur expérience vécue.

Quant à l'axe vertical, il représente la manière dont sont mobilisées les ressources au sein de l'expérience du vieillissement. D'un côté se trouve une tendance à se résigner vis-à-vis de celle-ci et de l'autre, celle à les préserver. Nous cherchons ici à déceler la signification accordée par les personnes à leurs ressources, quand elles les mobilisent pour préserver leur identité.

Les quatre idéaux-types que nous avons fait apparaître en croisant ces deux axes sont le lutteur, le raisonnable, le funambule et le naufragé.

### 5.3.1 Représentation graphique de la typologie



Ces quatre types sont abordés en profondeur au chapitre suivant. Cela dit, leurs principaux traits saillants sont :

#### 1. Le lutteur

Le lutteur est certain de ses ressources et ne les ménage pas. Au contraire, il les engage sans compter pour repousser les fragilités et spécule qu'elles résisteront à l'épreuve du temps (et du vieillissement). Il se présente comme acteur de ses choix. Il ne change de plan que face à une raison supérieure à toute autre et pour trouver un nouveau combat [symbolique]. Ainsi, face aux transitions de l'épreuve du vieillissement, il se résigne lorsqu'il n'a plus le choix. Ses décisions sont irréversibles et il ne regarde que très peu en arrière. Il fait preuve d'aveuglement et se représente le monde dans l'adversité, comme un combat entre lui et les autres. Sa ressource est la combativité. Son identité est préservée s'il peut se battre jusqu'au bout et s'il estime que son combat n'a pas été inutile.

#### 2. Le raisonnable

Le raisonnable se montre économe de ses ressources et fait preuve de prudence. Face à la fragilité et aux événements difficiles, il accepte, se résigne et accueille l'avenir tel qu'il vient. Il a tendance à se reposer sur l'autre, dit qu'il n'a pas eu le choix et accepte les décisions qu'on lui impose ou s'en remet au destin. Il investit symboliquement les éléments à sa portée pour préserver son identité. Il se représente le monde de manière simplifiée et duale. Ses ressources sont sa capacité à donner du sens aux choses simples et son goût pour les habitudes. Son identité est préservée si rien ne change et s'il ne sait pas de quoi demain sera fait.

### **3. Le funambule**

Le funambule est conscient de ses ressources et de ses fragilités. Il les gère, pour maintenir entre elles, une certaine homéostasie. Il anticipe les événements à venir et, quand il est surpris par le destin, il oscille entre « agir » et « subir », « se résigner » ou « préserver » pour retrouver un certain équilibre. Il mesure le risque et fait des choix pondérés. Il fait preuve de lucidité et se représente le monde dans sa complexité. Ses ressources principales sont la réflexion, la modération et ses capacités d'adaptation. Son identité est préservée s'il garde sa capacité de choix et s'il a anticipé les événements.

### **4. Le naufragé**

Le naufragé est dans un état de grande fragilité et ne dispose plus des ressources pour investir, même symboliquement, des dynamiques essentielles à son identité. Devant l'impossibilité de préserver ou de rétablir un état d'équilibre, la mort deviendrait son unique horizon (Caradec, 2014). Le naufragé se trouverait dépassé par ses fragilités ou par l'amenuisement de ses ressources et, de là, ne semble plus s'inscrire dans une posture de négociation. Il subit et se montre résigné.

Nous présentons au sein de l'analyse les postures de négociation des quatre idéaux-type ainsi que les représentations qu'ils mobilisent. Il nous semble nécessaire de préciser que les idéaux-types ne sont pas des personnes, mais des modalités de négociation décelées dans la narration.

Chacun présente une manière de justifier l'engagement de ressources face aux fragilités. Bien que certaines tendances se dégagent, on retrouve des moments de combat, de raison, de pondération ou de naufrage au sein de tous les récits. Néanmoins, nous avons constaté que chaque récit contient des significations plus spécifiques. Dès lors, si aucun témoin ne correspond totalement à la description des idéaux-types, chacun a tendance à se trouver plus en résonance avec l'un ou l'autre. On retrouve

donc cette forme de classification au sein du développement qui va suivre. En fin de chaque descriptif, nous présentons une *carte identitaire* d'un témoin se trouvant presque caricaturalement en concordance avec les saillances d'un idéal-type. Cette carte reprend :

- Des éléments de contexte (caractéristiques sociodémographiques et itinéraire de dépendance)
- Un développement de leur identité narrative
- La manière de négocier au quotidien l'expérience du vieillissement

Précisons que nous avons établi notre typologie et choisi ces témoins *idéal-typiques*, sur base de nos premières analyses, avant de réécouter les entretiens pour une étude plus approfondie et distanciée. À l'écoute de ceux-ci, il est apparu que les récits choisis et leur manière de mobiliser les traits saillants des idéaux-types confirmaient bien notre intuition hypothético-inductive.

Toutefois, dans le cadre du présent mémoire, nous souhaitons garder une posture hypothétique quant au fondement de notre typologie. Elle consisterait en une étape intermédiaire d'analyse et non en un résultat final (Demazière, 2013). Elle n'a donc pour valeur que celle de l'exercice auquel nous nous sommes prêtés avec autant de rigueur que possible.

### 5.3.2 Le lutteur

*« Même sans espoir, la lutte est encore un espoir »*

**Romain Rolland** – *« L'âme enchantée »*

Face à l'adversité, aux problèmes, aux événements de leur vie ou à leurs fragilités, les lutteurs se lancent à corps perdu dans l'« agir ». Ils luttent. Toutefois, cette lutte repose sur une ou plusieurs ressources qu'ils engagent sans mesure dans le combat. Cela se matérialise quand Georgia, ancienne indépendante de 87 ans, nous raconte son programme hebdomadaire. Pour chacune de ses activités, elle ne se contente pas de participer, mais prend un rôle d'organisatrice. Ces activités paraissent essentielles à son identité :

*« [...] il faut avoir des activités et toujours vouloir faire quelque chose, même si ça pèse, c'est la seule façon de rester jeune. S'occuper, s'occuper et ça, c'est vraiment mon principe, ne pas baisser les bras... Il faut être positif, y'a rien à faire, autrement on n'avance pas. Bon y'a plus tellement d'avance à faire à notre âge. Mais ...»*

Pourtant, vivant en zone périurbaine et présentant d'importantes difficultés de marche, son rythme de vie dépend entièrement de sa voiture. Plutôt de diminuer ses activités et d'utiliser sa ressource principale avec parcimonie, elle multiplie les occasions de conduire et donc le risque que survienne un accident. Ainsi, elle hypothèque ses forces et n'hésite pas à prendre des risques.

Un récit de lutte est ponctué de moments de combat entre l'individu et les autres. Lutter, ce serait se représenter des mondes en opposition : celui d'avant et de maintenant, celui des jeunes et des vieux, celui des institutions et des gens, celui de ceux qui restent passifs et de ceux qui luttent. Ainsi, Marianne raconte son combat pour faire respecter les dernières volontés de sa belle-mère :

*« C'est moi qui va prendre le curé et que la famille est fâchée, y sont fâchés. Mais je dis, c'est son désir, son dernier désir pour mourir, il faut pas lui refuser... »*

Cependant, lutter, c'est également porter un regard tranché et estimer qu'il n'y aurait qu'une seule bonne façon de faire. C'est ainsi qu'Élisabeth (89 ans) nous raconte la manière dont elle défait le travail des autres pour le refaire correctement :

*« Hier[...], je suis resté chez moi et j'ai détricoté des carrés de laine. Les personnes qui ont tricoté elles ont... au lieu de faire des carrés, elles ont fait des trapèzes. Alors j'ai passé toute ma journée, depuis le matin jusqu'au soir, j'ai détricoté à peu près 90 carrés »*

Pourtant, sa vue est très faible et en baisse constante. Cela ne l'empêche pas de s'engager sans modération dans cette activité. Son engagement dans la charité, sa tendance au perfectionnisme et son besoin d'être active semblent être essentiels à son identité.

Le récit du lutteur est aussi ponctué de ruptures ou de bifurcations qui résultent de son combat quand ses valeurs ont été bafouées ou que le monde autour a tenté de l'enfermer. Ainsi, Marianne nous raconte comment elle s'est enfuie de chez ses parents quand ces derniers ont voulu diriger sa vie. De même, Élisabeth raconte sa décision de divorcer, en 1958, malgré une totale dévotion à la religion catholique et à son dogme. Elle perdra son travail au sein de l'école catholique, sera rejetée par sa communauté et déshéritée par sa famille. Mais lutter, c'est ne pas fuir face l'adversité.

Pour se reconstruire, Élisabeth a déménagé et s'est investie pleinement dans une nouvelle communauté religieuse. C'est une autre des caractéristiques de la lutte. Quand un combat est perdu, le lutteur cherche un nouveau où engager ses ressources. Élisabeth, malgré le rejet et l'injustice dont elle a été victime, est restée fidèle jusqu'au bout à l'église catholique et à ses règles. En effet, c'est au sein de l'église et de la religion qu'elle a construit son identité. C'est pourquoi, alors qu'elle a divorcé à vingt-sept ans, elle ne s'est jamais remise en couple : sa religion ne l'aurait jamais permis. Toutefois, elle reconnaît par la suite que sa communauté n'a pas été gentille avec elle et questionne son choix. Cependant, lutter, ce serait faire des choix, aller de l'avant et ne pas se retourner.

Dans la négociation de l'expérience du vieillissement, cette aptitude pour l'« agir », le risque et le combat se matérialise de diverses façons. Tout d'abord, les lutteurs n'anticipent pas la fragilité et au contraire la repoussent autant que possible. Pour eux, elle serait un stigmate qu'il faut dissimuler. Par exemple, Élisabeth a presque perdu la vue, mais qui continue à faire seule ses courses :

*« [...] Soit Delhaize ou soit Match, ils m'ont déjà dit « Dites madame, y dit, quand vous venez, vous devez vous...vous arrêter à la caisse et vous demandez quelqu'un qui va faire les courses avec vous ». Mais ça, j'ai pas encore besoin ».*

Pourtant, elle confesse avec humour confondre les noix et les choux de Bruxelles et avoir à peine la sensibilité nécessaire pour reconnaître une pièce d'un ou deux euros. Plus loin, elle raconte comme il est dur pour elle d'accepter le stigmate de la vieillesse et de la fragilité :

*« [...] J'ai un fils qui a une maison au Portugal, il me dit : « Au mois de mai, maman tu viens avec nous au Portugal et j'ai pris une voiturette pour toi ! ». Pfiuu, je ne me vois pas aller dans la voiturette hein... Devant tout le monde ! Là, je suis allé en voiturette à Lourdes et alors les grosses voiturettes là ! Pour ne pas déranger les autres, on était en pèlerinage, on était avec monsieur le doyen et tout ça. C'était un pèlerinage de Liège et, et alors pour ne pas déranger les autres et pour faire aussi des ... plusieurs activités, j'avais demandé une voiturette et on m'a apporté ce gros carrosse-là ! Et quand je l'ai vu arriver. [...] je suis montée parce que je venais à Lourdes pour demander une grâce, alors je dis : « il faut [Élisabeth], mets ton orgueil en ... derrière ta tête [petit rire] », mais c'est dur ! »*

Ainsi, pour accepter sa fragilité et surtout, l'admettre face aux autres, il faut une raison supérieure à toute autre. Il faut ne plus avoir le choix. C'est à cette seule condition que le lutteur se montre plus rationnel et accepte pour un temps, de cesser le combat.

Une autre situation illustre très bien l'attitude de lutte face à l'ampleur d'une fragilité. Tout au long de son entretien, Jérémy (84 ans) veut montrer l'homme fort qu'il est resté. Il monte sur son toit, fait encore du cross avec sa voiture dans les champs ou projette de construire lui-même, de nouveaux box pour ses chevaux. Mais, au moment d'aborder le thème de la mort, il évite la question et change de sujet à plusieurs reprises. Cela semble un thème sensible et représenterait pour Jérémy, une fragilité. Toutefois, il profite d'un moment de distraction de l'interviewer pour écrire discrètement un petit « oui » sur les notes de ce dernier, à côté de la question : « Pense-t-il à la mort ? ». C'est à la relecture des notes que sera découvert ce cadeau, cet aveu discret d'un lutteur qui ne peut pas perdre la face.

Occultant la fragilité, le récit de lutte évoque l'avenir en spéculant sur les ressources en présence et en évitant de reconnaître qu'elles pourraient s'amenuiser. Ainsi, le combat n'est jamais terminé et chaque moment de faiblesse est raconté comme passager. Marianne aspirait à voyager après sa retraite : « J'avais tout un programme ». Mais sa fille est tombée malade et ça ne s'est pas passé comme elle l'avait prévu. Elle s'est occupée de son petit-fils et a mis de côté ses envies de voyage. Désormais, à quatre-vingt-cinq ans, son petit-fils est grand et elle est clouée dans un fauteuil depuis sept mois. Toutefois, elle continue à rêver :

*« Moi, rester coincé dans mon fauteuil, jamais ! [...] Tu travailles toute ta vie et quand tu pouvais profiter des voyages, d'aller partout. Heu, comme mon rêve était de faire un grand voyage en bateau, c'est raté [...] Mais ! une chose que je me sens pas rater, je voudrais aller aux Inde encore. [...] À quatre pattes s'il le faut ».*

Accepter que ce combat soit perdu reviendrait certainement à s'avouer vaincue, à perdre une ressource essentielle à son identité.

Plus tard, quand on l'interroge pour savoir si elle pense à la mort, elle montre une fois de plus à quel point il est dur dans la lutte, d'admettre une fragilité :

*« NON ! [Sèchement], ... Non ... Non, j'ai rien préparé parce que, je dois dire... heu ...la famille... heu... comme maladie hein...heu...je n'en connais pas. Ouai, un peu de rhumatismes que ça croque et que ça fait un peu heu... tu vois heu, mais comme maladie, je n'en connais pas. Sauf un cousin qui a eu un grand accident, mais je n'en connais pas. Y meurent tous d'une façon... sans souffrances, sans trucs, sans rien ».*

L'approche de sa finitude serait-elle une fragilité trop grande à affronter ? De ce fait, Marianne spéculerait sur son hérédité pour éviter la souffrance. Le lutteur anticipe peu les situations à venir et s'il le fait, c'est en comptant sur les forces dont il dispose et sur sa combativité. Il voudrait dès lors garder les commandes et décider même quand ça lui est impossible.

### **5.3.3 Carte identitaire d'un lutteur : Roger « Faut jamais lâcher le combat »**

#### **5.3.3.1 Éléments sociodémographiques**

Roger a 89 ans. Il était chef de service en établissement pénitentiaire. Il est veuf depuis 18 ou 19 ans et vit depuis lors dans un appartement au centre-ville. Toutefois, il a vécu la plupart de sa vie dans les Ardennes. Roger dit ne pas avoir d'enfants. Pourtant, il parle d'un petit-fils qui vit à Bruxelles et qu'il voit peu et surtout, de sa petite-fille qui lui rend visite régulièrement et vient faire le ménage toutes les semaines. Cette dernière est présente au sein de l'appartement au cours de l'entretien (c'était une condition pour qu'il accepte). Pour des raisons pratiques, l'entretien n'a duré qu'une heure et le sujet de ses enfants ne sera pas abordé.

### 5.3.3.2 Quels sont les éléments biographiques qui émergent dans le récit comme moment de transition ?

Au travers du décès de son épouse, Roger nous conte sa manière de faire face aux événements. Reprenons dès lors les étapes de ce processus de bifurcation. Ils vivaient au sein d'une maison reculée, au cœur des Ardennes. Il s'occupait de l'extérieur et sa femme du « *dedans* ». Au décès de celle-ci, la situation est devenue ingérable :

*« Écoutez j'avais une maison que j'avais construite là, à Saint-Hubert. Et il y avait 26 ares de terrain, donc, j'avais un beau terrain, c'était bien. Et puis mon épouse est décédée et je me suis retrouvé seul. Mais vous voyez là, là... moi je m'occupais beaucoup de l'extérieur, comme je vous ai dit... Et à l'intérieur, ça devenait une porcherie [rire] ».*

Les tâches domestiques lui étaient inconnues. Mais, à demi-mot, on perçoit également que la solitude devenait invivable. Dans son récit, le ménage et la solitude font figures de causes supérieures face auxquelles, il ne pouvait lutter. Il poursuit en expliquant la manière dont il avait anticipé l'avenir :

*« Le terrain, fallait faucher... J'avais prévu, j'avais un tracteur, j'allais au bois, j'avais fendu, j'avais tout, chariot... Tout, j'avais acheté un fortin et je pensais aménager pour quand j'aurais été vieux, pour mettre mon bois que je faisais. Aller me mettre là, passer une heure ou deux, passer mon temps... hmmmmm hmmmmm... Château d'Espagne.... Ça s'est écroulé ! »*

Ainsi, Roger avait projeté ses vieux jours en tenant compte de ses forces et de ses capacités d'alors, pensant poursuivre ses activités comme il l'avait toujours fait. Mais, il n'avait pas prévu que ses ressources physiques déclinaient :

*« Tout était prévu ! J'étais prépensionné hein. J'ai mon tracteur, je vais faire du bois dessus. Et, je vais m'occuper. [...] Ben, je n'ai pas changé, ça s'est écroulé. Il n'y avait plus rien qui existait puisque je n'aurais pas su le faire [...] Ben, ben, ben, je n'aurais pas su... J'avais une tronçonneuse, je coupais du bois avant, malheureux ! Je faisais beaucoup. Et un jour, je vais faire une remorque de bois tiens, que j'avais amenée ici à Liège. Une demi-journée pour faire une petite remorque. Je dis : « Ce n'est plus possible » ».*

On se demande cependant s'il n'avait pas sous-estimé le rôle central de sa femme dans la tenue de son fortin. Son projet de vieillesse ne reposait pas sur la solidité de ce dernier et aussi (surtout ?) sur le labeur de son épouse qui tenait le « quartier général ». Elle était donc une ressource essentielle.

En concluant le récit de sa bifurcation, Roger nous révèle à quel point ses choix sont irréversibles et comment, selon lui, on ne revient jamais en arrière :

**Interviewer :** « Vous êtes retourné dans les Ardennes après la vente de votre maison ? »

**Roger :** « *Ah non, j'ai coupé ! Vous savez, j'ai travaillé dans les prisons. A 65 ans de mes jours, on m'a foutu dehors, vous savez, puisque j'étais pensionné. Je ne suis jamais retourné dans aucune prison.* [Il le souligne] **Jamais ! Jamais** ».

Un autre événement du récit de Roger mérite qu'on s'y arrête, en raison des conséquences qui l'ont suivi. Il ne s'agit pas ici d'une bifurcation, mais plutôt d'une transition plus commune du vieillissement. À quatre-vingts ans, la perte progressive de la vue et, surtout, un accrochage l'ont contraint à abandonner la conduite. Alors que depuis sa retraite et son arrivée en ville, Roger consacrait tout son temps aux brocantes et à la recherche de CD, il s'est subitement trouvé incapable de poursuivre son unique activité. Par la suite, il a continué à se rendre sur la brocante non plus pour chiner et vendre, mais pour discuter avec ses anciens collègues. Progressivement, ses douleurs aux jambes ont eu raison de cet acte de déprise. Désormais, ses CD sont mis de côté dans son appartement. Roger n'y fait plus attention, mais espère toutefois qu'ils serviront à quelqu'un d'autre après sa mort.

#### 5.3.3.3 Identité narrative

Roger se dit être un Ardennais et avoir eu la vie dure :

« *Quand j'étais jeune, nous étions à table avec une lampe à pétrole. Donc, vous voyez ce que j'ai passé. Et pour tout, il n'y avait pas ce qu'on a maintenant. Là, pour les toilettes et tout, dans toutes les maisons, c'était à la porte. [...] J'ai été, si vous voulez, élevé à la dure et je crois que c'est un avantage que j'ai de vivre seul* ».

Ensuite, il parle de son métier dont il retire une grande reconnaissance. D'ailleurs, quand on lui demande s'il a des liens avec les autres habitants de l'immeuble, voici la réponse qu'il donne, avant de montrer les récompenses honorifiques de ses années de services :

*« On m'appelle le Shérif, tout le monde me connaît. Quand il y a quelque chose, on vient sonner hein. Je connais tout ! Tout le bazar. Il n'y a pas un coin que je ne connais ni une vanne à eau. On vient me trouver. **J'étais chef de service hein** [Il souligne]. Je vais vous montrer tiens. [Il va chercher ses documents] J'ai dirigé Saint-Léonard et Saint-Hubert. [...] J'ai été le dernier de Saint-Léonard ».*

Ainsi, il se présente comme dirigeant de la prison, mais aussi comme un personnage indispensable au sein de son immeuble. Pourtant, il souffre de ses jambes qui compliquent ses déplacements et il a presque totalement perdu la vue. Toutefois, malgré son état de fragilité physique, la perte de son fortin et la fin des brocantes, le récit de Roger n'est pas celui d'un naufragé. Il semble que malgré l'amenuisement de ses facultés, il dispose des ressources suffisantes pour lutter, encore. D'ailleurs, il utilise souvent un vocable emprunté à la lutte :

*« Faut jamais lâcher le combat, faut toujours lutter [...] Un boxeur, y gagne, un jour y trouvera son maître et y sera knock-out par un autre hein. [...] Il y a toujours un plus fort, on trouve toujours son maître. C'est pour ça qu'il faut toujours lutter ».*

Roger se raconte comme un homme de caractère et donne une représentation bien tranchée du monde qui l'entoure. Il y a ceux qui ont du caractère et les autres :

**Roger :** *« j'ai du caractère. Pour vivre comme je vis, il en faut du caractère. Si vous n'avez pas de caractère, vous n'êtes rien, vous êtes une moss<sup>16</sup> hein »*

**Interviewer :** *« Qu'est-ce qui font, ceux qui n'ont pas de caractère ? »*

**Roger :** *« C'est des nuls hein, ça vit comme prrrr... ça vit quoi »*

**Interviewer :** *« Et par rapport aux personnes âgées ? »*

**Roger :** *« Et ben, les personnes âgées ? Eh ben, on les met dans les homes<sup>17</sup> hein. On les met dans le mouroir ».*

Enfin, quand il compare le passé au présent, c'est pour rappeler qu'à l'époque, on s'occupait des vieilles personnes, qu'on décédait à la maison et que surtout, il n'y avait pas de home :

*« Maintenant, c'est impossible. Quand vous arrivez à un tel âge, vous n'êtes plus rien ».*

---

16 Moss : moule en wallon

17 Maison de repos

Le home, il y revient sans cesse, tout au long de l'entretien. Le comparant tantôt à la prison, tantôt à un mouvoir, il en livre une image très négative dont nous ne donnerons qu'un très bref échantillon (mais la liste aurait pu être très longue) : « *un home, vous êtes à plusieurs, mais vous êtes seul* ».

Cela représenterait à ses yeux, la fin de la lutte pour sa reconnaissance, une atteinte fatale à son identité. Nous nous sommes, cependant, questionnés sur son récit insistant et catégorique à l'encontre des homes. N'était-il pas en partie destiné à sa petite-fille, comme une demande ou une dernière volonté ?

#### 5.3.3.4 Itinéraire de dépendance

Roger a bénéficié pendant un temps d'une aide-ménagère en titres-services. Toutefois, il était insatisfait car elle ne savait pas prendre les poussières. C'est donc désormais sa petite-fille qui s'occupe du ménage et il nous semble que la dépendance à cette dernière soit d'ordre pratique, mais également affectif, car elle constitue sa seule visite régulière. Toutefois, cette solitude semble le prix à payer pour garder son autonomie<sup>18</sup> :

*« Ici, je suis encore maitre... je peux dire : « Je suis chez moi ». Autrement, quand vous partez, vous n'avez plus rien à dire ».*

#### 1.1.1.1 L'expérience du vieillissement au quotidien

Malgré sa grande fragilité, Roger se débrouille seul au quotidien et a une vie assez ritualisée. Ses fragilités, il les relie directement à son âge et montre sa capacité à les relativiser :

*« Je fais ma toilette, et puis je m'organise. Je prépare mes médicaments et pour manger j'achète les histoires... les plats réchauffés aux micro-ondes puisque je ne cuisine plus, vu ma vue et je n'entends pas, vu mon âge. Heu vous savez, je vais avoir quatre-vingt-neuf ans. Et donc, vous savez... J'écoute beaucoup de la musique puisque j'ai plus de TV puisque je ne vois pas. C'est ma seule distraction. Je fais encore mes courses, je vais au Colruyt. Malgré tout, et que j'ai mal mes jambes, mais c'est comme le docteur me dit : « Vaut mieux marcher que de rester ankylosé ici hein ». **Je préfère rester ici...** [Trois minutes d'entretien, Roger parle déjà de son refus de la maison de repos] *Je vais m'étendre ou je me mets dans le divan ou je me mets dans mon lit. Et voilà. Je m'organise**

---

18 C'est-à-dire, comme la capacité de se gouverner par ses propres lois

*à une telle heure, toujours fixe, je dine à une telle heure, je soupe à une telle heure et voilà »*

Et, quand on lui demande s'il se montre prudent lors des sorties, voici le récit qu'il en donne :

*« Oui je fais attention, mais vu ma vue. L'autre jour, je vais au Colruyt et je passais là-bas... à la rue... je, je, le policier me dit de passer ... À peine deux mètres, il y a une voiture qui m'a rasé... Le policier était avec moi donc, je passe, il me dit de passer. Un policier ...et, et ... il a été moins une que je sois ... Donc même seul ou avec un policier, c'est la même chose hein monsieur. Voyez-vous, c'est vrai quand même. **L'adversaire**, faut voir à lui son idée de passer ou ne pas passer ».*

Chaque moment est un combat et la prise de risque paraît pour lui inévitable. Pour clôturer l'entretien, il raconte la manière dont il se projette dans l'avenir :

**Interviewer :** « Qu'est-ce qui vous ferait plaisir maintenant ? »

**Roger :** *« Maintenant, c'est de voir mes petits-enfants... Je voudrais bien qu'ils soient bien et qu'il y ait quelqu'un que, avant de partir, que j'ai travaillé, ce que j'ai quand même amassé, qu'il y a quelqu'un pour le reprendre. C'est mon désir. Je voudrais bien que ... Avant de partir, que mettons [ses petits-enfants] hein n'ayant pas d'enfants, j'aimerais, je souhaite, c'est qu'il y ait quelqu'un hein. Je veux dire, j'ai quand même travaillé et ça a servi à quelque chose. [...] Je ne demande qu'une chose : « Comme j'ai eu le courage de rester seul, c'est que je puisse partir sans trop de difficulté. [...] Que d'aller mourir dans un home hein nenni<sup>19</sup> ».*

Ici, tout semble dit des ressources essentielles à son identité et des fragilités qu'il ne se voit pas affronter : le home, la souffrance et surtout, que son combat n'ait servi à rien.



#### 5.3.4 Le raisonnable

*« J'appelle raisonnable celui qui accorde sa raison particulière avec la raison universelle, de manière à n'être jamais trop surpris de ce qui arrive et à s'y accommoder tant bien que mal »*

**Anatole France** – *« Le petit Pierre »*

Les raisonnables ont une aversion pour le risque. Ils savent leur situation fragile, mais disposent d'un capital ressource qu'ils entendent bien préserver le plus longtemps possible. Pour cela, ils préfèrent accepter une fragilité que de se mettre en danger. Prenons l'exemple de Sidonie (89 ans). Même si elle évite de le dire explicitement, elle nous parle de sa solitude :

*« Je suis bien entourée, c'est ça que je m'amuse bien ici et tout hein, parce que je ne suis pas souvent seule. Hein le... Y viennent le vendredi, ils viennent dîner le vendredi »*

Et c'est à peu près tout. Plus tard, elle y revient, mais toujours à demi-mot : *« Vous savez, quand on est seule ! Enfin, seule, j'ai quand même de la visite »*. Pour pallier cela, elle va boire un café en ville avec ses amies. Toutefois, elle ne le fait que si le temps le permet. Ainsi, alors que la solitude lui pèse, elle préfère se priver d'une part de sa vie sociale plutôt que de prendre le risque d'une chute. Elle attend avec prudence et impatience le retour des beaux jours. Et elle en fait de même avec le groupe de pensionnés dont elle est l'organisatrice, qu'elle attend impatiemment chaque semaine pour rompre la solitude, mais qu'elle annule dès la moindre trace de gel.

Les raisonnables expriment également une forme de passivité dans leurs choix et une tendance à subir. C'est ainsi que Mademoiselle (96 ans) raconte sa sortie d'hospitalisation alors qu'elle souffre, qu'elle sait à peine marcher et qu'elle vit seule :

*« J'ai été soignée, puis après trois semaines, il y a une petite doctoresse, une toute jeune là, qui vient me dire : « Vous allez retourner après-midi savez-vous madame ». [...] Oh je dis : « Madame, je ne peux pas encore rester un petit peu ici, regarde un peu, je ne suis pas bien pour rester debout et j'ai... ». Elle dit « Non, non, il faut absolument retourner, il y a trois semaines que vous êtes ici, faut retourner ». Là ! là c'est la dernière ça. [...] Mais j'ai dit : « Oui ça va, c'est bon alors je vais retourner » »*

De même, quand elle conte l'aménagement de sa maison :

*« On avait mis mon lit là et puis une de mes nièces qui me dit : « Tante ..., mais tu ne vois plus rien, tu n'as pas de TV là, tu serais bien mieux si tu étais dans le bureau... » et c'est ce qu'elles ont fait. »*

Et, directement, Mademoiselle rationalise son (non) choix : *« Je suis beaucoup mieux ici »*

Ainsi, la responsabilité de choix des raisonnables incomberait plutôt aux autres. On le retrouve très clairement tout au long du récit de Corinne (81 ans) notamment au sein de ces brefs extraits : *« Mamie, c'est fini, tu ne fais plus à manger [...] »*, ou encore : *« Je n'ai pas peur pour moi, je n'ai pas peur, non, je ferme ma porte à clé sinon je me ferais engueuler par mes enfants »*. Il en est de même quand elle décide d'arrêter la voiture ou qu'elle intègre le club Pyramide<sup>20</sup> à la mort de son époux sur ordre de sa fille. Elle deviendra par ailleurs la présidente régionale du club et le restera jusqu'au déclin de celui-ci<sup>21</sup>. Il s'agirait donc bien d'une tendance à subir, mais non d'inaction.

Cette posture de passivité a également pour conséquence une grande capacité d'acceptation. C'est chez les raisonnables presque un leitmotiv : *« Il faut accepter ! »*. Quand ils portent le récit des événements qui ont marqué leur vie, de leurs souffrances et de leurs fragilités, ils concluent en exprimant une certaine résignation : *« C'est comme ça »*, *« On n'a pas le choix »*, *« Y a rien à y faire »*, etc. Face à l'adversité et aux difficultés, les raisonnables se résignent, ne provoquent pas le changement, attendent des jours meilleurs ou une solution qui viendra d'ailleurs :

**Interviewer :** *« Comment est-ce que vous faites pour rompre cette solitude ? »*

**Marie (81 ans) :** *« Hé ben, je, je la garde sur moi. Je me renferme plutôt, au lieu de prendre mon petit sac et de sortir. [...] En gros, la solitude me pèse. Mais, à ce moment-là, qu'est-ce qui faut faire ? Donnez-moi une solution et je la suis »*

Nous aborderons dès lors diverses solutions, mais aucune ne semble convenir à Marie : les groupes de pensionnés sont ennuyeux, les autres personnes font peur, le monde de maintenant a trop changé, les femmes au café du coin disent du mal de tout le monde, le danger est partout, le local du cours de gym est trop sombre et exigü...

---

20      Jeu télévisé

21      Lorsque le jeu télévision a été rayé de la grille des programmes, les clubs se sont doucement éteints

Le raisonnable se représenterait le monde de manière duale et quelque peu simplifiée. Par exemple, le monde social de Corinne semble divisé, presque catégorisé entre les absents et les présents ou les gentils et les méchants. Tout d'abord, quand elle évoque sa famille. Il y a par exemple son fils, présent, ouvert d'esprit, proche d'elle, et sa fille plus distante, trop occupée, plus difficile à saisir, souvent « rigide ». Il y a ensuite son premier petit-fils, qu'elle a élevé, qu'elle appelle son « *boyscout* », qui est si gentil et son second, qu'elle « *a moins eu* », qui « *vient moins* », qui « *sort plus* », ... Tous les personnages de son récit se voient ainsi évalués, classés entre les bons et les mauvais. Il y a d'un côté les « *extraordinaires* », les « *gentils* », les « *gens biens* » (dont on accepte même les tromperies), les bons médecins ... et de l'autre, la « *garce* », la « *pimbêche* », le « *monstre* », le docteur incompétent. Sans oublier naturellement son gentil papa, espiègle, drôle, affectueux, qui l'a élevé alors que sa maman maltraitante les a mis à la rue son père et elle, en gardant sa sœur. La séparation de sa famille semble être un moment de sa socialisation, une bifurcation où s'est construite une part importante de son rapport au monde.

On retrouve également cette dualité dans le récit de Marie. Il y a la belle vie d'avant où tout le monde s'aimait bien - et celle de maintenant qui est terrible :

*« J'ai eu une belle jeunesse. À votre âge, j'étais heureuse et tout le monde s'aimait bien, Tout le monde s'amusait, mais vous [les jeunes] vous ne sauriez plus vous amuser comme moi j'ai eu ma jeunesse »*

La simplicité est surtout une ressource pour les raisonnables. Elle semble leur permettre d'accepter plus facilement le champ des possibles qui s'amenuise. En donnant une grande valeur symbolique aux choses simples et aux habitudes, ils rationalisent leurs fragilités. Sidonie illustre cette tendance en racontant sa « *passion* » pour les mots croisés qui occupent toutes ses après-midis, son amour pour le bus comme moment de contemplation, son plaisir de faire les courses pour entretenir sa vie sociale. Des plaisirs simples et abordables qu'elle évoque comme la clé de son bien-vieillir et que, à quatre-vingt-neuf ans, elle souhaite voir durer encore longtemps.

Face à l'avenir, les raisonnables se montrent résignés, acceptant les choses telles qu'elles viennent. Cela s'illustre dans le récit de Marie :

*« C'est vrai qu'on ne sait pas où on finira ses jours, mais je préférerais les finir ici. [...] Mais la vie nous dira quoi, il n'y a pas d'autre solution. [...] Il y a personne qui sait comment on va finir ses jours ».*

Ainsi, le raisonnable a tendance à s'en remettre au destin, à l'espérance et accueille l'avenir tel qu'il vient :

*« Je ne souhaite qu'une chose c'est, si je dois partir, de partir très vite, pour ne pas causer de problèmes aux autres et pour ne pas en avoir moi-même aussi. [...] J'espère qu'elle [la mort] sera rapide et elle peut venir quand elle veut » - Corinne*

Souvent, les raisonnables ne savent pas, préfèrent d'ailleurs ne pas savoir et ne pas trop anticiper :

*« On verra bien, je ne me tracasse pas pour l'avenir [...] Faut pas trop y penser [...] Jusqu'où ça ira ma résistance. [...] Jusqu'à présent, je fais tout [...] Ben quand je ne saurai plus, je prendrai quelqu'un pour nettoyer. [...] On verra bien, si on me met dans une maison de repos » - Sidonie*

### **5.3.5 Carte identitaire d'un raisonnable : Pauline « *L'habitude est une seconde nature* »**

#### **5.3.5.1 Éléments sociodémographiques**

Pauline a quatre-vingt-sept ans. Veuve d'un réviseur d'entreprise, elle a assuré toute sa vie le rôle d'assistante. Elle habite le centre commerçant d'une commune campinoise dans un appartement modeste, mais confortable. Elle semble bénéficier d'une certaine aisance financière. Citadine, ayant habité Liège et Paris, elle s'est approchée de ses enfants à la retraite de son époux et a emménagé là, après le décès de ce dernier.

Fille de commerçante, elle aime raconter l'histoire de sa vie au magasin où elle a travaillé pendant 13 ans, de ses 14 à ses 27 ans, âge de son mariage. Son papa était ouvrier dans un charbonnage et sa maman tenait le magasin.

Elle a deux enfants : un fils médecin et une fille décédée il y a dix ans, des suites d'un cancer.

#### **5.3.5.2 Quels sont les éléments biographiques qui émergent dans le récit comme moment de transition ?**

Pauline n'a pas été scolarisée au-delà de ses 14 ans et c'est par cela qu'elle commence son récit, avant même le début de l'entretien, avant même qu'on soit assis autour de la table. Le refus de ses parents de la laisser faire des études alors que son frère et sa sœur auront la chance d'une scolarité et d'une

réussite professionnelle semble un évènement majeur dans sa construction identitaire. Cet élément la poursuivra toute sa vie, est présent tout au long de son récit et à ce jour, encore très opérant :

*« J'ai appris beaucoup de chose en faisant, en faisant ce qu'il m'a semblé être le mieux pour la famille dans la situation où on se trouvait, parce que mon frère était premier de classe, avec [ma sœur] aussi. [...] À quatorze ans « é voye<sup>22</sup> » ! C'est dommage, mais j'estime que j'écris encore malgré mes 87 ans, il y en a encore qui ne savent pas écrire donc je me dis ben voilà, acceptons tout ce que nous avons ».*

Pauline nous raconte également la diphtérie qu'elle a eue à 6 ans et, surtout, les conséquences neurologiques de cette dernière. En effet, à 83 ans, après un nombre répété de chutes, elle a été hospitalisée et les médecins ont identifié cette diphtérie comme cause de son état. Depuis lors, elle a d'importantes difficultés de marche, des douleurs au dos et a dû cesser de conduire :

*« Oh, **je conduisais toute ma vie** [avec emphase]. [...] Ils n'ont plus voulu. Mes enfants m'ont dit et le docteur aussi parce que, bon je conduisais encore très bien, mais seulement ils avaient peur que la faiblesse de ma jambe gauche. [...] Et alors [mon fils] me dit. [...] « [...] Non maman, ce ne serait pas raisonnable » [...] Mon médecin m'a dit la même chose : « je crois que ce serait plus raisonnable madame ... » Là, ce soir-là, j'ai un peu pleuré. La liberté c'est la ... Ben, ça y est, je suis en prison. Et puis j'ai beaucoup réfléchi et j'ai dit « C'est vrai, je suis en prison, mais ma prison, il ne faut pas qu'elle soit dorée, mais qu'elle soit heureuse ». Il y a rien à faire, il faut que je fasse l'effort ».*

Ainsi, alors qu'elle a eu la chance de survivre à cette maladie qui emportait à l'époque nombre d'enfants autour d'elle, cette dernière serait une des causes de ses fragilités d'aujourd'hui.

La mort de son époux est un élément central dans son récit, dans son vieillissement et dans sa vie en général. Cela dit, cette bifurcation n'est pas contée comme un moment de peine, mais comme une libération. Même si elle ne le dit pas explicitement, Pauline retrace le récit de ses longues années de maltraitance (au moins psychologique, mais nous émettons l'hypothèse qu'elle était aussi physique) :

---

22 Sur la voie. Expression Wallonne qui veut dire mis à la porte

*« J'ai eu une vie très très dure, tout au long, avec un mari qui n'était pas tout à fait ce qu'il fallait, qui s'était trompé de femme, ça il n'y pas de doute, mais je l'ai suivi. [...] Et puis alors, j'avais l'impression qu'il n'avait au fond, ceci est un peu confidentiel, pas beaucoup de respect de mon peu de savoir. Vous voyez, il m'était supérieur et je devais le sentir ... **et je le sentais** [on s'interroge déjà ici, au regard du ton qu'elle emploie si ce n'est pas au-delà du ressenti, mais dans sa chair]. Mais j'ai suivi. Mon devoir avant tout. Les deux enfants, protéger tout le monde, souffrir. [...] Moi, j'ai deux beaux petits gosses qui vont bien, ben voilà, un mari qui est un peu bom bom bom. Et bien bom bom bom, tout ça, fais tout ce que tu veux, mais voilà. [...] **Tout** n'est qu'acceptation. Et c'est vrai. Ça ne veut pas dire qu'on doit dire « oui », mais si vous ne dites pas « oui » et que vous vous battez contre un mur de pierre que vous ne savez pas démolir, autant accepter et garder un peu, un peu d'aisance en vous »*

On peut dès lors comprendre la libération du veuvage, après le départ il y a 21 ans de cet époux qui l'aurait malmenée, rabaissée et lui aurait fait subir un enfer dont elle témoignera à maintes reprises au cours des trois heures d'entretien.

À ces moments de vie, ces bifurcations viennent s'ajouter la tristesse du décès de sa fille et la conduisent à ce constat : *« Les joies, c'est peut-être ce que je vis maintenant »*

#### 5.3.5.3 Identité narrative

Dès le premier contact téléphonique, Pauline exprime une énergie et une spontanéité débordantes. Elle dit se réjouir de l'entretien et lorsqu'en retour, on lui dit s'en réjouir également, elle répond :

*« Oh vous savez, vous allez être déçu, je suis une vieille tarte de 87 ans. »*

Le décor était planté. Après la lecture à haute voix du document de consentement, voici d'ailleurs la première phrase qu'elle nous livre :

*« Je ne sais pas vivre sans rire et j'ai tant pleuré. »*

À elle seule, cette formule résume un entretien ponctué par ses éclats de rires tonitruants, son exubérance et par sa manière de tout raconter comme une grande aventure, mais aussi par ses confidences, ses douleurs et la dureté de sa vie.

Les souvenirs de son enfance se mêlent entre la nostalgie des pots de bonbons, la rudesse du travail au magasin et la sévérité d'une éducation qu'elle décrit sans violence, mais en ajoutant : « *Nous avons été dressés* ». Pauline fait le lien entre sa vie d'acceptation et sa socialisation primaire au sein de la famille :

*« Non, non, j'ai obéi à tout le monde. J'ai obéi à ma maman comme on obéissait en ce temps-là. Il ne s'agissait pas de dire à moitié oui. C'était oui ou non, c'est tout ! [...] ».*

Désormais, elle se décrit comme une femme libre, pourtant enfermée dans son appartement dont elle ne sait plus sortir sans accompagnement. Malgré cela :

*« Je crois qu'ici ce qui me fait le plus de bien, c'est d'enfin être chez moi et d'être moi-même ».*

Pauline est très croyante. Elle raconte son investissement au sein de l'église où d'une part, elle a donné des cours de catéchisme et tenu les comptes de la fabrique d'églises de sa paroisse. Au travers du récit de cette activité, il nous semble qu'elle cherche à montrer que dans ce domaine, on lui a fait confiance, on a cru en ses capacités, ainsi qu'en son savoir et qu'elle a pu être l'égale des hommes :

*« Je savais très bien compter. [...] J'étais avec quatre bonshommes, le Curé et trois hommes et c'était moi la trésorière. Ben, je dis pourquoi moi ? » « Non, non, non, on te connaît bien ». Parce que, quand il fallait acheter quelque chose pour la fabrique d'église, j'allais voir avec les hommes. [...] Voilà qu'il y avait deux obligations à remplacer : « Comment est-ce qu'on va faire [Pauline] ? » Ben écoutez, dormez en paix, je vais aller voir le banquier »*

De même, elle se présente au sein de son couple comme la tenancière des cordons de la bourse, car son mari n'avait aucune conscience de l'argent. Et chaque fois qu'elle aborde ce sujet, la cicatrice de la fin de sa scolarisation n'est jamais loin :

*« J'aimais beaucoup les maths, j'aimais beaucoup le calcul. C'est dommage que je n'aie pas pu étudier. Voilà, c'est que ce n'était pas ma route. Et j'ai été emprunté celle qui était sans doute devant moi, je ne sais pas. Il n'y a pas d'explication à tout ça ».*

Il est impossible de conclure ce bref descriptif de l'identité narrative de Pauline sans s'arrêter pour évoquer le rire. Face aux difficultés, aux douleurs et aux fragilités, pour préserver son identité, Pauline s'amuse de tout et dès qu'elle aborde un moment délicat, elle ponctue par le rire. Cela semble être sa manière de rationaliser. Une ressource qui paraît chez elle inépuisable et qui lui permet de faire face aux épreuves, dont celle du vieillissement.

#### 5.3.5.4 Itinéraire de dépendance

Pauline vit au premier étage, mais a un fauteuil élévateur, car elle ne sait plus monter ou descendre les marches. Cela ne semble pas lui poser de difficulté, bien au contraire. En fin d'entretien, elle insiste pour montrer sa [longue] descente en fauteuil à l'interviewer en lui demandant de l'attendre au pied de l'escalier.

Pauline bénéficie également des services d'une aide-ménagère et d'une aide familiale pour ses sorties. Pauline marche avec un déambulateur, mais ne sort plus jamais seule :

*« Je n'oserais pas, je n'oserais pas, parce que si le sol n'est pas bien plane, vous vous heurtez, vous vous heurtez avec ça. [...] Et au début, il y en a encore deux trois mois, je marchais tous les trottoirs. [...] Ben, ça se dégrade toujours un peu puisque vous ne faites plus grand-chose. Que voulez-vous, ça ne saurait pas autrement »*

Par ailleurs, elle ajoute plus tard, alors que l'enregistreur est coupé, que jamais elle ne prend le risque de traverser la route seule parce que cela est bien trop dangereux. Une infirmière lui apporte également un soutien au quotidien pour réaliser ses soins du corps. Elle en parle en termes positifs mais son récit trahit une certaine résignation :

*« Elles sont charmantes, elles sont très très très délicates, elles sont gentilles. En général très polies, et vraiment correctes. Mais, je les fais rire hein [et là sa voix change]. Il faut hein. Que voulez-vous ? Enfin, c'est la vie, faut l'acceptée et j'ai dit : « la vie, regardez bien [elle souligne] chez **tout le monde**, n'est qu'une suite d'acceptation » ... Si vous voulez vivre »*

Enfin, alors qu'elle narrait la préparation du repas comme un de ses grands plaisirs, mais aussi comme son unique activité quotidienne (Cf. précédemment : La vie quotidienne : ), elle va très bientôt faire appel à un service traiteur :

*« Justement hier, j'ai eu mes enfants et ils m'ont dit : « On va commencer à faire venir des diners » ».*

#### 5.3.5.5 L'expérience du vieillissement au quotidien

Pauline a ouvert son cœur, a livré ses secrets et a aussi communiqué son enthousiasme, malgré sa grande fragilité et l'évidente précarité de sa situation. Son témoignage donne un aperçu clair de ce que peut être l'expérience du vieillissement et permet de comprendre que cette dernière n'est pas uniquement faite de perte. Pour conclure sa carte identitaire, nous souhaitons illustrer par ses mots à quel point une vieillesse fragile peut être loin des représentations négatives qu'on s'en fait :

*« Et puis je chante ici, ah oui les chansons modernes j'adore et je danse. [...] Alors maintenant voyez, je suis privé [elle montre sa canne], mais de temps en temps, je fais encore un petit pas. Je prends encore bien la femme qui vient m'aider au ménage : « Allez Mme ... venez danser avec moi ». Et on valse au milieu des loques et des brosses. [Elle prend une grande inspiration] La vie, c'est la vie. Je n'ai jamais été aussi vivante ! Et je n'ai jamais eu un tel désir de vivre ».*

Son vieillissement n'est certes pas un long fleuve tranquille et est jalonné d'obstacles. Pourtant, malgré ses fragilités, Pauline livre le récit de sa routine quotidienne en lui donnant la valeur d'une aventure. Cette « *prison heureuse* » symboliserait, à ses yeux, une seconde jeunesse libérée qu'elle espère voir durer longtemps encore :

*« Je ne vais pas dire que j'en ai peur [de l'avenir]. Non. Je voudrais vivre le plus longtemps possible. Si je pouvais vivre jusqu'à cent ans, je serais heureuse. Ah oui, je voudrais vivre très longtemps »*



### 5.3.6 Le funambule

*« Depuis des mois, ils apprennent à être des funambules. Rester maître de soi et pourtant lâcher prise, c'est sur ce fil-là qu'ils vont devoir marcher »*

**Claudie Gallay** – « L'amour est une île »

Le funambule gère ses ressources et mesure les risques pour négocier l'épreuve du vieillissement. Ainsi, il se montre entreprenant, mais ne fonce pas tête baissée. Il organise sa vie et maintient les éléments essentiels à son identité en les adaptant à sa situation présente :

*« J'en ai encore un petit [potager] heu, disons factuel, parce que je commence quand même... J'ai 88 ans hein, donc ça commence à compter. Jusqu'à présent, jusqu'à deux, trois ans, j'étais encore relativement fort actif, mais maintenant, c'est quand même, bah...un ralentissement quoi. On allait encore en voyage, on ben heu, manger, etc. Mais maintenant... C'est fini. Je circule encore en voiture, je savais, il y a trois, quatre ans... J'allais encore à Bruxelles en voiture. Maintenant, le soir, je ne circule plus en voiture non plus, la journée ça va heu, mais aller à Bruxelles, c'est fini » - **Benoît***

La capacité d'adaptation est l'une des ressources que le funambule mobilise dans sa vie et dans son récit :

*« Je suis quelqu'un qu'on dit adaptable » (Claude) - « Je crois que j'ai vraiment une bonne faculté d'adaptation » (Anna)*

Cela semble lui permettre d'être ancré dans son époque et de s'adapter au présent. De ce fait, lorsque le funambule évoque le passé et le compare au présent, il se montre factuel et évite le registre des représentations. Il constate les différences, mais se garde d'émettre des jugements de valeur :

*« Si on enseignait encore, comme quand on enseignait à l'époque. Les temps ont bien changé hein. L'autorité était quand même différente. [...] je voyais un garçon et une fille qui s'entendait bien et la fille qui venait rajuster la cravate de son copain avant qu'il rentre, et je dis, je pensais à mon temps, je dis : « Quel changement hein » »*

De même, il se représente le monde dans toute sa complexité et s'il se surprend à tenir des propos trop tranchés, il pondère en concluant :

*« Oui, mais ça va » - « On n'a pas à se plaindre » - « Qui ne vit pas des choses difficiles »  
- « Mais en fin de compte, j'aime bien » - « M'enfin, ça s'arrange quand même » ...*

Cette capacité à rationaliser est d'autant mieux illustrée lorsqu'Armand aborde la maladie de son épouse :

*« Compte tenu de la maladie d'Alzheimer, ça varie entre 1 et 20 ans. Bon, quand on a 60 ans, on peut se dire, on a quand même 35 ans devant soit hein. Donc, je me suis dit : « Pas grave, la maladie est là. Au lieu d'avoir 30, 40 ans devant nous, on a plus que la moitié, donc il faut que l'on aille deux fois plus vite ». Donc j'ai mis tout en action, pour aller deux fois plus vite. »*

Le funambule fait preuve de lucidité quant à son vieillissement :

*« C'est quand même lourd hein, mais je crois que j'étais profondément stressé, alors que j'étais persuadée que je gérais tout. [...] Tout était prêt et sous contrôle, eh bien non, ce n'est pas vrai » - **Anna***

Conscient de ne pouvoir tout prévoir et de la nature incertaine de l'expérience du vieillissement, il cherche à anticiper les événements :

*« [...] J'ai déjà dit aux enfants : « Heu, si je perds la tête, vous me mettez dans un établissement qui correspond à mon état physique et vous venez juste voir si je ne suis pas mal traitée » » - **Anna***

Il gère son vieillissement – et sa vie – à la manière d'une entreprise et en bon manager, il pose des choix pondérés en tentant d'avoir un coup d'avance :

*« C'est vrai que c'est pas facile de vieillir et la perspective n'est quand même pas... On se rend bien compte que, ben, on s'en va quoi. [...] Sur le plan physique, bah, je suis encore relativement valide, je vais encore faire mes courses au Delhaize à pied. Je vais à la boucherie à pied, il y a encore moyen quand même de... Bah, le jour où ça n'ira plus, ben, on aura quelqu'un pour le faire » - **Benoît***

Il donne donc à la dépendance une dimension pragmatique et s'y adapte si elle lui est nécessaire pour soutenir son autonomie. En effet, le funambule accorde une importance majeure à sa faculté de choix. La conserver jusqu'au dernier instant semble symboliser la préservation de son identité.

Face aux transitions de l'épreuve du vieillissement, quand ses plans sont menacés, il oscille entre « agir », « subir » et « se résigner » afin de retrouver l'équilibre. Ainsi, il décide de ce qu'il laisse derrière lui, évalue les propositions qui s'offrent à lui, voit ce qu'il peut accepter et ce qui compte réellement à ses yeux. Et finalement, il pose des choix conscients et mesurés :

*« Le décès de mon mari a été un véritable bouleversement parce qu'on était un couple, avec évidemment ses hauts et ses bas, mais je n'avais jamais imaginé me retrouver veuve. [...] À ce moment-là, j'ai pris de grandes décisions. J'ai vendu la maison beaucoup plus vite que prévu... que je ne me voyais pas du tout assumer toute seule. [...] Et puis il y a maintenant trois ans de ça, ma fille m'a dit qu'il y avait un projet [une résidence intergénérationnelle] [...] qu'elle trouvait sympa et, qu'en plus de ça, ses beaux-parents avec lesquelles je m'entends très bien envisageaient d'acheter un appartement là. Moi, j'ai dit dis bof dans un premier temps, parce qu'à Woluwe st Lambert, je me sentais très bien. J'avais mes amies, enfin un peu de famille... Et puis, j'ai eu un problème de vue assez important et je me suis rendu compte que peut-être me rapprocher de ma fille, ça lui faciliterait peut-être la vie aussi, on ne sait jamais ! Enfin bon bref, je me suis laissé persuader par les beaux-parents de ma fille et j'ai abouti ici et je ne le regrette pas. Mais j'ai pris, depuis le décès de mon mari, je prends des décisions, comme je dis, rationnelles et qui jusqu'à présent, touchons du bois, me sont... finalement, me conviennent » - **Anna***

La réflexion et la capacité de choisir sont des ressources essentielles lui permettant de gérer sa vie et de préserver son identité. Bien sûr, les risques de démences ou d'Alzheimer sont souvent abordés par les personnes vieillissantes et pas uniquement au sein des récits de funambule. Cependant, chez ce dernier, cette fragilité paraît insurmontable :

*« Vieillir, bien vieillir en conservant, même si on est handicapé, etc. Mais, en conservant son esprit. Ça, c'est quand même l'essentiel, mais une fois que...on vieillit trop vieux aujourd'hui, on reste, on vit trop longtemps et de plus en plus, vous voyez bien [la démence], dans les homes, c'est pfff. » - **Benoît***

*« Je crois que je préfère être en petite charrette avec ma conscience et avoir quelqu'un qui me pousse pour aller au cinéma qu'être Alzheimer. » - Anna*

Cela dit, cette posture d'anticipation semble engendrer un besoin de contrôle qui se matérialise aussi dans la manière d'aborder l'entretien. Ce dernier paraît avoir été préparé, presque scénarisé et le funambule tend à donner des réponses aux questions qui n'ont pas encore été posées, en fonction de la manière dont il a projeté et anticipé ce rendez-vous. De même, il semble vouloir maîtriser l'entretien. C'est par exemple flagrant chez Claude qui ponctue ses réponses de la sorte :

*« Bon, qu'est-ce que tu veux encore savoir ? », « C'est quoi ta prochaine question ? »,  
« Qu'est-ce que tu veux que je te dise encore ? » ...*

À un moment donné, elle en vient à poser les questions elle-même : *« Tiens, tu ne m'as pas demandé pourquoi j'étais venue ici [en parlant de son appartement au sein du projet intergénérationnel] »*

Nous concluons la description du funambule avec le conseil de Claude pour les jeunes qui nous semble parfaitement synthétiser toute la complexité dans sa narration. Cet extrait montre sa négociation entre lucidité, recherche d'équilibre, adaptation et gestion, pour ne pas se contenter de subir l'épreuve du vieillissement et continuer à poser des choix :

*« Ne pas faire l'autruche parce que de toute façon, ça arrive un jour. Donc, je crois qu'il faut vivre pleinement ce qui est à vivre, au jour le jour et qu'alors on est prêt à ... accepter cette dégénérescence lente parce qu'on l'aura vécu et qu'on sentira que sa force... accepter que la force diminue. Ben on trouvera d'autre chose à faire et bon, moi je crois que c'est ça. Mettre alors autre chose en place qui est accessible et ne pas vouloir courir après ... Faut accepter la réalité et c'est comme ça. Mais il faut rester curieux. Il faut continuer à lire le journal, il faut continuer à regarder la télé ce qui se passe. Il faut continuer à pouvoir avoir un avis, il faut continuer à voir d'autres personnes. Ça, je donnerais comme... C'est vraiment ça. Se sentir vivante quoi. Sentir vivant. Ne pas laisser la vie vous mener n'importe où. Sentir qu'on est en vie et que c'est une chance et qu'on doit profiter... Qu'on ne doit pas faire n'importe quoi avec ce qui nous reste à vivre. Voilà »*

### **5.3.7 Carte identitaire d'une funambule – Janis « Là où on ne peut pas dire tant mieux, on dit tant pis »**

#### **5.3.7.1 Éléments sociodémographiques**

Janis a 81 ans. Elle a trois enfants et huit petits-enfants et se dit bien soutenue par sa famille. Elle était enseignante dans le secondaire et exprime disposer d'un capital financier confortable. Elle vit dans un appartement au centre-ville. Son intérieur est modeste, mais très bien entretenu. Elle y vit depuis 9 ans et raconte son installation comme un projet :

*« J'ai choisi en vieillissant de m'installer dans un appartement parce que la maison, ça devenait un peu trop dur. J'avais un grand jardin avec des terrasses, etc. C'était beaucoup trop difficile d'entretenir ça. Je ne pouvais pas non plus toujours appeler soit un de mes fils ou mon beau-fils pour faire mon jardin. Je n'avais pas envie et puis je voulais me rapprocher du centre de la ville. [...] Donc j'ai choisi de venir ici où j'ai toutes les facilités et où je pourrai vieillir en étant indépendante. Parce que c'était mon projet »*

#### **5.3.7.2 Quels sont les éléments biographiques qui émergent dans le récit comme moment de transition ?**

Janis a dû cesser son activité professionnelle prématurément suite à une maladie ophtalmologique qui lui a fait perdre la vision centrale. Après vingt ans d'enseignement, elle a dû mettre un terme à un métier qu'elle décrit comme passionnant et qui semblait essentiel à sa reconnaissance. Elle parle de cet événement comme une bifurcation majeure qui a fortement menacé son autonomie.

Elle est divorcée et semble n'avoir jamais pu tourner la page de son mariage. Après son divorce, elle s'est inscrite à diverses activités au sein de l'université du 3<sup>e</sup> âge à Namur.

En raison de chutes à répétition, elle a subi plusieurs fractures au niveau du dos, des poignets, etc. Depuis 2012, elle ne peut d'ailleurs plus faire d'activités physiques. Six ans plus tard, elle aborde cette situation comme transitoire :

*« Maintenant, je n'en fais plus pour le moment parce que j'ai fait une très très grosse chute en 2012 et depuis, j'ai arrêté la « fit-dance ». Et, pour le moment, je n'ai pas beaucoup d'activité [à l'extérieur de chez elle] ».*

Elle souhaiterait toutefois recommencer une activité adaptée à ses problèmes fonctionnels dès que cet épisode sera passé.

Jusqu'en 2018, elle continuait à partir en vacances et à se déplacer en train pour se rendre chez ses ami(e)s ou dans la famille. Mais en juillet dernier, après une crise cardiaque, elle a subi une opération à cœur ouvert et a désormais un pacemaker. Depuis, elle ne s'est presque plus éloignée de son domicile. D'une certaine façon, elle a perdu une part de contrôle de sa vie sociale qui dépend désormais des visites qu'elle reçoit.

#### 5.3.7.3 Identité narrative

Lorsqu'elle ouvre sa porte, elle semble vouloir montrer une marche vaillante malgré des difficultés de mobilité assez évidentes que l'entretien va confirmer. Dès le début, elle prend les devants :

*« Redites-moi votre spécialité donc, votre faculté... Les sciences économiques ? »*

Avant d'aller plus loin, elle veille au dispositif et s'assure que l'enregistreur est bien enclenché. Elle semble vouloir maîtriser la situation et y accorde une grande importance. D'ailleurs, malgré une journée compliquée – sa sœur était entrée à l'hôpital le matin même – elle s'est organisée et a donné priorité à l'interview. De même, en fin d'entretien, lorsque l'interviewer coupe l'enregistreur, elle demande que ce dernier soit relancé pour les quelques échanges qui suivront. Toujours sans qu'on lui pose de questions, elle enchaîne en expliquant son déménagement (Cf. Précédemment) et ponctue : *« Bon, qu'est-ce que vous voulez savoir ? »*. Elle fait pendant plusieurs minutes, les questions et les réponses et montre qu'elle s'est préparée.

De plus, elle montre qu'elle connaît les différentes facultés de l'université et se présente comme une personne cultivée, aimant la peinture, la poésie, la philosophie, la musique classique, etc. Tout au long de l'entretien, elle revient sur son amour des arts et des lettres. Elle dit également avoir été élevée dans un univers culturel et avoir eu une enfance fabuleuse malgré le décès de son papa à 4 ans : *« Une belle enfance, ça nourrit toute la vie »*

Janis se dit ouverte d'esprit et aime le contact avec les personnes plus jeunes :

*« Je ne sais pas, mes anciennes collègues parfois, il y en avait qui étaient un peu sectaires. [...] Tandis que ces jeunes-là avaient un esprit un peu plus nouveau ».*

De plus, elle affiche ses goûts modernes :

*« Ils [ses petits-enfants] sont parfois surpris et mes enfants aussi, par mes goûts. Même mes goûts musicaux et tout ça, parce que j'écoute de tout hein. Faut pas croire que j'écoute que du classique. [...] Pendant la semaine j'écoute du zine zine comme tout le monde ».*

Et, elle chante pour le montrer un petit passage de Big Flo & Oli.

Dans son récit, Janis mobilise des représentations assez négatives de la vieillesse :

*« Je ne veux pas les décevoir [ses petits-enfants], je ne veux pas qu'ils se disent : « olala quelle vieille mémé » »*

Ou encore, en parlant de son projet d'utiliser un jour internet :

*« Je n'ai pas encore dit mon dernier mot. Parce que je me dis que je ne suis quand même pas encore une vieille croulante ».*

On lui demande ensuite de préciser ce qu'elle entend par « vieille mémé » :

*« Une vieille mémé, c'est quelqu'un qui d'abord n'est plus autonome, à qui on doit faire des recommandations tout le temps parce qu'elle ne pense pas par elle-même hein. À qui on donne des petits conseils, même de la vie quotidienne et des machins pareils. Allons, allons, allons... Non, ça non »*

Ne serait-ce ici sa représentation d'une fragilité ultime qu'elle nous livre ? Celle-là même qui donne sens à sa narration et à son besoin de se présenter en tant qu'actrice de ses choix, prenant des décisions et donc, disposant de son autonomie<sup>23</sup>.

---

23 En tant que capacité à se gouverner par ses propres lois

Enfin, malgré son opération au cœur, sa cécité, ses fractures multiples, des douleurs aux jambes et donc, son équilibre très menacé, Janis estime avoir une excellente santé et ajoute : « *Je n'ai pas de maladies, c'est déjà ça* »

#### 5.3.7.4 Itinéraire de dépendance

L'indépendance est un élément essentiel pour Janis et en quelque sorte, son projet de vieillesse. Pourtant, depuis de nombreuses années, elle vit l'expérience de son handicap. Elle raconte son itinéraire moral de la dépendance et de la stigmatisation :

*« Tout autour de moi semblait s'écrouler parce que j'avais perdu cette vision centrale. Cette possibilité de... Ne plus savoir conduire non plus et tout à coup, j'ai été privée de ça et ne plus savoir donner cours. Ça a été quelque chose de terriblement blessant. Oui, ça m'a fait souffrir énormément. Mais, il m'a fallu du temps. J'ai fait tout un chemin...[...] Quand je me baladais dans la rue, j'aurais voulu être n'importe qui sauf moi. [...] On est d'abord en révolte. Et alors, quand on voit que la révolte est tout à fait inutile, on essaie de voir une petite plage un peu plus souriante à côté. Qu'est-ce qu'on peut encore faire ? Je ne sais plus faire ça, mais qu'est-ce que je peux encore faire. Et il y a toujours quelque chose qu'on peut encore faire »*

Désormais, elle semble utiliser les aides à sa disposition pour soutenir son autonomie. Elle détient un appareillage provenant de la Ligue Braille et d'aide à domicile. Elle a d'ores et déjà prévu des solutions pour l'avenir :

*« Quand je suis venue ici, j'ai fait appel à [la société d'aide à domicile] [...]. Et je prends l'aide [...] pour me faire mon gros nettoyage. [...] Donc, je me fais aider comme ça et j'ai bien l'intention plus tard aussi, si un jour je ne sais plus me faire à manger, je prendrai des repas à domicile »*

Elle semble donc naturellement faire la distinction entre dépendance et perte d'autonomie<sup>24</sup>. L'aide qu'elle reçoit est un soutien essentiel à son identité et elle ne paraît pas – ou plus - la vivre comme une expérience stigmatisante.

---

24 En tant que capacité à se gouverner par ses propres lois

### 5.3.7.5 L'expérience du vieillissement au quotidien

Le handicap visuel de Janis est survenu tôt dans sa vie et a mis à mal son identité. Afin de s'adapter à cette situation, elle a dû très tôt entrer dans un mécanisme de déprise afin de trouver des hobbies et des passions à sa portée pour combler ses énormes pertes :

*« À ce moment-là, je me sentais quand même un peu hors... un peu hors du monde quoi. Je me suis sentie pendant, combien d'années, je ne sais pas, mais marginale parce que je n'avais plus cette vue qui me permettait de tout faire quoi. Et petit à petit, j'ai franchi les ... j'ai franchi les obstacles. J'ai repris le train tout le temps pour aller chez les enfants partout. [...] Mais, il a fallu une adaptation, évidemment, une adaptation et un temps. Mais, j'ai été puissamment aidée parce que je suis passionnée de poésie et de musique classique »*

Plus tard, quand elle a décidé de revendre sa maison, elle a fait le choix de son indépendance plutôt que d'un rapprochement familial :

*« Ben oui, je vis toute seule depuis tant d'années. Et puis, faut pas mentir, je ne peux pas compter toujours sur les enfants tous les jours ici hein. D'abord, ils habitent loin comme je vous ai dit et je ne voulais pas non plus les contraindre à s'occuper de moi et tout ça. Déjà, ça m'embête parfois parce qu'avec le fait que je boite pour le moment avec le fait que j'ai mal aux jambes et tout ça, on me surprotège et ça, c'est insupportable »*

Cependant, ce choix, bien que pondéré, n'est pas sans comporter sa part de risque. Désormais, l'épreuve du vieillissement et son cortège de fragilités viennent de nouveau menacer le dispositif grâce auquel elle a préservé son identité et son besoin d'autonomie. Elle ne sait plus prendre le train et même les déplacements de proximité commencent à devenir difficiles. Bien que lucide sur sa situation - « *J'ai la vieillesse doublée d'un problème de vue* » -, elle se trouve désormais confrontée à l'incertitude des lendemains. Ainsi, son récit traduit sa recherche d'un nouvel équilibre :

**Janis :** *« Il faut essayer d'avoir un hobby ou quelque chose qui vous passionne. »*

**Interviewer :** *« Et si le hobby un moment donné on ne sait plus le... »*

**Janis :** *« Et bien, on trouve autre chose. »*

**Interviewer :** *« Est-ce que vous imaginez de vous retrouver dans une vieillesse moins autonome ? »*

**Janis :** *« On n'ose pas penser à ça. On n'ose pas y penser... Je dois dire que je ne pense pas tellement à ça. Parce que je pense que je suis déjà conforté par les choix que je fais. D'habiter ici et de tout l'entourage dont je bénéficie. Donc heu, qu'est-ce que ça pourrait être moins d'autonomie ? Ne plus savoir marcher... Peut-être. Bon ben, il faudrait aussi s'adapter, y a rien à faire. Qu'est-ce que vous voulez faire ? Pour le moment, je marche difficilement, je boite à cause de mes deux jambes. Ça va normalement se remettre avec le temps. Mais, je me sens déjà diminuée pour le moment. Ça m'embête, je râle un peu, mais à part ça... Que faire ? Que faire ? Il faut s'adapter et... Mais c'est parfois difficile d'accepter d'être moins, moins ceci, moins cela »*

Mais face à l'incertitude et aux fragilités, elle garde l'espoir d'être en transition et ne semble pouvoir se résigner à subir :

*« Je voudrais que ce soit encore une croissance. [...] Pour le moment, je suis en stand-by, en fait. Voilà. [...] Faut que j'accepte comme ça pour le moment. Faut que ça mûrisse. Et je me dis : « C'est pas vrai que je vais vieillir comme ça, sans plus rien faire et sans avoir un projet » ».*

Ainsi, elle cherche comment investir au mieux le temps qui lui reste :

*« Il me reste un tel bout de temps, il faut que j'en profite. Voilà. Il faut que je fasse les choses qui... même un petit peu parfois à contre-courant, mais que j'aurais voulu faire ».*

De toute façon, il lui resterait une ressource essentielle à ses yeux :

*« Ça, c'est la catastrophe qui pourrait arriver. [...] C'est que mon cerveau déraille quoi. Ça, y a rien à faire, c'est insupportable. Si un jour j'avais peut-être Alzheimer et que c'était vraiment prévu, il n'est pas dit que je ne choisirais pas une solution fatale. [...] Les maux physiques heu par rapport à ça, physiologiques, c'est rien par rapport à ça. Et puis ne plus avoir sa tête à soi, ça signifie aussi abandonner, moi, tout ce qui me fait vivre hein »*

Toutefois, lucide quant à l'avenir et à son lien de vie qui se fragilise, elle montre qu'elle a déjà tout prévu, même alors que le choix ne sera plus possible :

*« Le jour où je vais tirer mon chapeau et tout ça, je tirerais mon chapeau. J'aurais fait une bonne vie. Ma vie peut s'arrêter là. Elle peut s'arrêter là. J'ai pas envie de mourir hein, attention. Mais disons que... je prépare maintenant ma messe d'enterrement. Avec ce que je veux entendre. [...] Je refais ma liste régulièrement et je mets « dernière mouture » avec la date »*



### 5.3.8 Le naufragé

*« Ce n'est pas parce qu'un homme porte la marque du naufrage qu'au fond de son cœur il est un naufragé »*

**John Coetzee** – « Foe »

Le naufrage serait le fait d'un équilibre qui se rompt dans le processus dynamique de négociation, entre ressources et fragilités. Il signifierait la perte d'une ou de plusieurs ressources essentielles à l'identité ou la survenue d'une fragilité vécue comme insurmontable. Il annihilerait dès lors toutes perspectives d'avenir :

**Grégoire :** « [après un léger rire] *Me projeter dans l'avenir ? Oh non... J'attends la mort... Et je la souhaite presque hein. C'est un peu cru à dire et voilà. Ben ici, je reste aussi longtemps que possible ici. Ben, je suis mieux qu'en maison de repos hein. J'ai à peu près les mêmes services. Peut-être un peu plus de danger si je tombe évidemment, mais j'ai un truc d'appel au secours. Vous savez, un Vitatel. Et voilà, tant que je peux, je reste ici. »*

**Interviewer :** « Vous y avez réfléchi quand vous êtes tombé à la maison de repos ? »

**Grégoire :** « *Oh ben j'y pense de temps en temps. J'interroge les gens, mais je repousse l'échéance ».*

Après cet échange, Grégoire évoque sa femme, la maladie et la mort de cette dernière. Le choc de son veuvage semblerait insurmontable. Comme si malgré les ressources accumulées tout au long d'une vie, il ne lui restait que la fragilité et la mort qu'il souhaite pour éviter l'échéance inéluctable de la maison de repos. Le conjoint donnait sens aux activités quotidiennes et son départ représente un affaiblissement du soi et une perte du goût de l'existence (Caradec, 2014) :

*« J'étais fort bricoleur aussi, mais tout ça s'est fini. [...] Ça s'est arrêté progressivement après la mort de ma femme ».*

Son épouse semblait être la ressource sur laquelle reposaient sa construction identitaire et son quotidien, comme l'illustre cet autre témoignage :

*« Il avait toujours dit : « Quand un de nous deux partira, tu verras ce sera l'enfer pour celui qui reste ». Il avait bien raison hein. Enfin, je ne dis pas que c'est l'enfer, mais [...]. La vie n'est plus du tout la même [...] » - Georgia*

Un autre élément nous semble spécifique au récit du naufragé. Il s'agit de l'attente. Elle est évoquée ci-après implicitement comme l'attente d'une libération, quand la vie devient trop dure :

**Matilda :** *« Dommage qu'on n'a pas de santé, ça c'est dur. Et puis c'est dur avec mon mari. Eh ben, quand je le vois comme ça qui respire et tout ça, je suis toute seule ici... Je stresse [elle souligne], oh oui. [...] Mais c'est dur. On demande pour une fois être... hors [et Matilda fait un geste pour montrer le ciel]. [...] Oui, oui, oui, c'est très dur pour le moment [...] J'ai si dur. »*

Et parfois, la vie quotidienne se résume à l'attente des intervenants :

**Grégoire :** *« Je m'éveille assez tôt, j'attends l'infirmière ... J'attends l'aide-soignante, je somnole assez longtemps. »*

Ainsi, le naufrage pourrait s'apparenter au sentiment de vide et de rien :

**Interviewer :** *« Quelles étaient vos activités ? »*

**Viviane :** *« Beaucoup de jardin, je passais six heures par jour dans mon jardin »*

**Interviewer :** *« Vous aviez un grand jardin ? »*

**Viviane :** *« Très grand, j'adorais ça ... Puis j'aimais bien faire la cuisine aussi, ou le matin c'était la cuisine, à midi c'était le jardin »*

**Interviewer :** *« Et bien, c'était bien organisé ! »*

**Viviane :** *« J'avais une vie bien remplie. »*

**Interviewer :** *« C'était votre passion ? »*

**Viviane :** *« On peut dire ça comme ça ... »*

**Interviewer :** *« Et ici ? »*

**Viviane :** *« Non, j'ai rien ... Mais ça ne me manque pas. C'est bizarre, mais ça ne me manque pas »*

La difficulté majeure chez Viviane semble être la diminution de ses capacités physiques qui ne lui permettent pas de réinvestir de nouvelles activités. La lecture est trop fatigante, la dépendance physique est presque totale et les activités à sa portée ne semblent pas la réjouir :

**Interviewer :** Comment s'est passée votre journée d'hier ?

**Viviane :** « *Moi je reste à l'intérieur. C'est pas très marrant ... on a joué au scrabble [avec la dame de compagnie]. C'est le seul jeu de société que j'aime* ».

Ou encore

**Interviewer :** « Vous regardez des émissions sur les jardins à la télé ? »

**Viviane :** « *Je regardais toujours « les jardins... », mais comme j'ai plus de jardin, je ne regarde plus. Je n'ai plus beaucoup d'intérêt puisque je n'ai plus de jardin* ».

On pourrait ainsi évoquer un état de « déprise ultime » (Caradec, 2012 ; Meidani & Cavalli, 2018) quand pour remplacer une activité essentielle et appréciée, il n'y a rien. L'utilisation de l'imparfait pour décrire sa vie bien remplie, exprimerait le vide dans lequel elle se trouve désormais. Toutefois, elle ajoute qu'elle a toujours porté beaucoup d'intérêt à l'histoire sans s'y consacrer et que maintenant, grâce à la télévision, elle peut le faire. Dès lors, même si pendant l'entretien peu de choses paraissent l'animer - et malgré la souffrance physique et le vide - Viviane rationalise sa situation afin de préserver son identité :

*« Non, je ne sais pas me déplacer. Le neurologue m'a dit que je ne marcherais plus de toute façon... C'est comme ça, puis c'est tout ... Je n'ai pas à me plaindre, je suis très bien entourée... Je dis toujours : « j'ai de la chance dans ma malchance » ... Parce qu'il y en a qui sont seuls hein... Parce qu'ici on est bien. C'est comme un appartement. Quand je vois les chambres du home, ça, c'est triste hein, toutes petites, des petites cages à poules ... Ça, c'est un peu triste. [...] Quand je passe par là, ça me fout le cafard. [...] Ici c'est bien quand même. C'est lumineux, on a une belle vue. »*

On pourrait distinguer dans ses propos que la maison de repos représenterait à ses yeux, un état de fragilité ultime. Conjointement, on discerne sa volonté de maintenir une prise sur le monde et son processus de rationalisation. Ainsi, le naufrage ne serait pas un état total et il subsisterait toujours des éléments – même minimales – de réinvestissement symbolique, en vue de préserver une identité pourtant grandement mise à mal.

Toutefois, le cours extrait d'entretien qui va suivre nous semble illustrer le désarroi qu'on retrouve dans le récit du naufragé :

**Interviewer :** Que diriez aux jeunes par rapport au vieillissement ?

**Viviane :** « *C'est dur !* »

[Elle n'ajoute rien et attend la prochaine question]

### **5.3.9 Carte identitaire d'un naufragé : Jules « Disons que j'attends la fin... pas avec impatience hein »**

#### **5.3.9.1 Éléments sociodémographiques.**

Jules est propriétaire d'une maison modeste en périphérie liégeoise, dans la rue où il a grandi. Il n'a quitté celle-ci que deux ans au cours de sa vie. Il est « *un enfant du quartier* ». Son intérieur est très bien entretenu et décoré de nombreuses photos de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Il était fraiseur dans un atelier et a commencé à travailler à l'âge de 14 ans et demi. Au cours de sa carrière, il a changé une fois d'employeur. À 62 ans, il a pris sa retraite pour aider sa femme qui s'occupait des petits-enfants.

Même s'il paraît assez accablé, il répond avec un peu de fierté quand on lui demande son âge : « *91 ans passés ... et quelques mois* ».

#### **5.3.9.2 Quels sont les éléments biographiques qui émergent dans le récit comme moment de transition ?**

Sa situation de grande fragilité semble être survenue après d'importants problèmes de santé. Jules ne tenant plus sur ses jambes et tombant souvent s'est trouvé hospitalisé pendant trois mois. C'est à sa sortie de l'hôpital que sera mis en place une part du dispositif d'aide dont il bénéficie aujourd'hui.

Jules évoque également le décès de sa femme, il y a 7 ou 8 ans, qui coïncide avec la revente de sa voiture. Toutefois, ces deux événements sont évoqués tels quels en réponse à une question, mais non développés. Au cours de l'entretien, il n'y reviendra pas. D'ailleurs, il parle peu de sa femme, de sa vie et de son histoire.

Enfin, pour justifier sa solitude, il évoque avec une certaine tristesse la séparation entre lui et ses amis de jeunesse : « *Je n'avais pas beaucoup d'amis, j'en avais quand j'étais jeune hein... On s'est séparé, ça n'a pas continué* ». Pourtant, son grand âge expliquerait certainement à lui seul la perte de ses amis d'enfance et il est surprenant qu'il fasse le lien entre cette bifurcation lointaine et sa situation actuelle. D'autant qu'il n'est pas isolé et bénéficie d'un entourage présent. Ce lien logique lui appartient et illustre la manière dont la narration peut mettre de la cohérence entre des éléments qui paraissent très discordants.

#### 5.3.9.3 L'identité narrative.

Jules parle d'une voix affaiblie et répond de manière brève. De nombreux thèmes sont abordés pour tenter de percevoir les éléments à même de l'animer. Toutefois, son récit traduit une grande lassitude, malgré de rares moments légèrement plus enjoués. Les longs silences ne sont pas comblés et sont ponctués par la pendule, dans l'attente de la question suivante.

Quand la voix de Jules s'illumine pour parler de ses arrière-petits-enfants, c'est pour directement constater qu'il a peu l'occasion de les voir :

*« Quatre [arrière] petits-enfants [...] Oui, j'en ai quatre ... Le seul malheur, c'est que je ne les vois pas souvent [...] Quand une grande m'amène une des petites-filles ça va, mais ... »*

Il semble que les enfants soient un des éléments majeurs de la vie de Jules, un des seuls sujets qu'il aborde avec enjouement. Ces derniers seraient donc une des ressources de sa construction identitaire qui lui manque cruellement aujourd'hui.

Ce qu'il aimait aussi, c'était la vie sur le trottoir avec les voisins :

*« C'était un chouette quartier ... avant, mais maintenant plus. Avant, tous les voisins se connaissaient et bien souvent, avec les voisins d'en face les soirées on les passait sur le trottoir. Mais maintenant plus. Les personnes sont mortes et ont été remplacées par des jeunes... des plus jeunes »*

Il n'est pourtant pas seul. Les voisins l'aident quand il a un souci, mais ce n'est plus une vie sociale comme il l'a connue dans le passé. On voit ici se matérialiser le sentiment d'étrangeté avec le monde que décrit par Caradec (2014).

On retrouve enfin le marché et l'église où il se rendait chaque semaine. Le ton de sa voix traduit l'importance de ces événements à ses yeux : « *Oh dans le temps j'y allais toutes les semaines. Depuis que je suis marié, je vais sur le marché* ».

Bien que l'entretien nous donne peu d'éléments sur son identité, on perçoit implicitement ce qui comptait à ses yeux et les éléments dans lesquels il puisait sa reconnaissance et surtout, les ressources qui lui manquent désormais pour la soutenir.

#### 5.3.9.4 L'itinéraire de dépendance

La marche est devenue très difficile et Jules ne quitte plus la maison, hormis accompagné de sa fille pour se rendre chez le médecin. Cette impossibilité de sortir lui pèse énormément :

« *Je ne saurais pas y aller tout seul. [...] C'est ça qui est difficile* »

Il semble bien entouré. Il a trois filles. Une d'elles passe chaque jour et fait ses courses, une autre passe au moins une fois par semaine et la troisième est un peu plus absente. Une dame du voisinage fait également des courses pour lui sur le marché et vient le voir régulièrement.

Depuis sa sortie de l'hôpital, sa famille a mis en place le passage d'une infirmière et d'un kinésithérapeute. Avant, ses filles préparaient les repas, mais depuis un mois, une aide-ménagère vient chaque jour pour le faire et entretenir sa maison. Cette situation ne semble pas lui convenir :

**Jules :** « *Je suis satisfait, ça pourrait aller mieux, mais... [...] La préparation des repas. Ou bien elles cuisent trop fort ou bien c'est pas cuit assez parce que... Je n'ai jamais vu travailler comme ça* »

**Interviewer :** « Vous n'êtes pas satisfait ? »

**Jules :** « *Pas tout à fait [...] Ce n'est pas désastreux, mais ce n'est pas, c'est pas ... normal pour moi enfin [...]. Les derniers moments, c'est moi qui faisais à manger, mais alors j'ai eu un problème à l'estomac et j'ai été obligé de ... C'est mes filles qui faisaient des plats préparés, seulement j'ai voulu changer un petit peu, mais ...* »

Jules déplore également le manque de régularité des intervenantes à domicile et les désagréments que ça lui cause :

*« Malheureusement, c'est pas tous les jours la même. [...] Il y a des fois qu'elles reviennent une deuxième fois de la semaine, mais tant que maintenant ... ça change tout le temps. [...] Ça m'embête dans un sens qu'il faut chaque fois expliquer quand il y en a une qui vient, ce qui est un peu ... »*

Jules aborde les aides comme un soutien pratico-pratique. Il n'exprime ni attachement ni affect dans cette relation et parle de l'infirmière ou de la dame qui vient faire le repas, sans jamais donner de prénom. Peut-être est-ce dû à la multiplication des intervenants qui compliquerait un réinvestissement d'ordre plus symbolique au-delà des aspects techniques de la relation de dépendance. Toutefois, il est difficile de dire s'il dispose des ressources pour investir la relation.

Par ailleurs, sa maison a été entièrement aménagée pour qu'il vive au rez-de-chaussée :

*« Mes filles ont décidé de changer notre ancienne cuisine en chambre et depuis, je dors là »*

Les étages de la maison sont inhabités. Quand il explique que le kiné le fait remonter dans les étages, il s'illumine quelque peu, mais entretient peu d'espoir quant à une éventuelle amélioration de sa marche : *« Je ne crois pas. Je vois bien que ça ne va pas comme avant... »* et après presque vingt secondes de silence (ponctué par la pendule) :

*« ... Avec l'âge, on perd ses forces. Parce qu'avant je marchais encore normalement, mais maintenant, j'ai les jambes lourdes... C'est pas agréable ».*

Jules exprime ici avec lucidité, ses ressources qui décroissent et son état de fragilité qui grandit.

#### 5.3.9.5 L'expérience du vieillissement au quotidien

Dès la première question de l'entretien, on perçoit d'une part la difficulté de la vie quotidienne en raison de cet état de fragilité et d'autre part, un élément caractéristique du naufragé : la vie rythmée par l'attente :

**Interviewer :** « Est-ce que vous pouvez me raconter votre journée d'hier ? »

**Jules :** « Hier ? Oh, vous savez, je ne fais pas grand-chose de mes journées. Je me suis levé, j'ai fait un peu de toilette. Et quand j'ai fait ma toilette, je suis venu déjeuner ... difficilement aussi. Et une heure après, l'infirmière est venue pour me laver et me donner des soins. Et puis alors, j'ai attendu qu'une dame vienne pour me faire à diner. J'ai diné et puis après, j'ai eu le kiné. Et après midi, je me suis reposé dans le fauteuil. »

De même, quand il parle de ses activités, on perçoit le sentiment de vide que nous avons abordé précédemment :

*« Des activités, je n'en ai plus pour le moment. Avant je lisais encore bien, ou faire des mots fléchés, mais maintenant je ne vois plus. Avec ça, la vue baisse. Et je n'ai plus d'activité à part regarder la télé... [...] Toute la journée à regarder la télévision, ça ne va pas. Mais il faut bien faire, je ne sais plus rien faire. Je ne sais plus lire, rien du tout. Je sais à peine me servir de mes doigts. Il y a des moments quand je mange, je ne sais même plus tenir ma fourchette. Et ça, c'est de ma faute ».*

Jules estime en effet être responsable d'une part de son état actuel parce qu'il ne s'est pas toujours soigné à temps :

*« Un moment donné, j'ai commencé à avoir mal aux doigts et on était allé passer une visite à Saint-Joseph. Et la dame m'avait dit qu'il faudrait ... ouvrir le ... C'est le canal carpien qui est bouché. [...] Je n'aurais pas pu m'occuper de moi avec un bras en bandoulière. [...] Et j'en paie les conséquences ».*

À demi-mots, on perçoit son isolement malgré toute l'aide mise en place. De plus, alors que la lecture semblait être un de ses plaisirs et aurait pu l'aider à occuper le vide, Jules en est privé entre autres, par le jugement du corps médical à l'égard du grand âge :

*« Ma vue on ne sait rien faire, avec la cataracte. L'ophtalmologue a dit qu'à mon âge c'était trop tard pour le soigner : « Si c'était mon père, je ne le ferais pas » qu'elle me dit. Seulement ça dégringole tout le temps. [...] Faut se faire avec ».*

La fragilité de son corps et la diminution de ses ressources physiques semblent être l'élément principal de son naufrage. Et quand on lui demande les conseils qu'il donnerait aux jeunes pour aborder leur vieillesse, il répond : « *Se soigner ... Se soigner de ... Soigner son corps* » et semble donc confirmer sa conviction d'être responsable de son état.

Ainsi, le récit de Jules montre que certaines ressources sont indispensables pour soutenir l'identité et que quand elles viennent à manquer, le naufrage semble inévitable. Il dispose pourtant d'un capital social relativement étoffé recevant des visites familiales quotidiennes, des aides multiples et bénéficiant d'un voisinage attentif. Jules ne semble pas non plus souffrir de difficultés économiques : il est propriétaire et la question de l'argent n'est jamais évoquée. D'où vient dès lors ce naufrage ? Sa reconnaissance semblait fondée sur son investissement pour ses enfants, ce qui n'est désormais plus possible. L'amenuisement de son capital santé (peut-être dû en partie à la pénibilité de son travail) et l'impossibilité de se réinvestir symboliquement dans ce qui a soutenu sa construction identitaire, semblent également l'avoir conduit au vide et à l'attente de la mort, caractéristique de l'idéal-type du naufragé :

*« Oh, je ne me projette dans rien de bon. Disons que j'attends la fin... Pas avec impatience hein. On ne sait pas ce que l'avenir nous tendra. J'aimerais bien faire un jour une crise cardiaque ou un arrêt du cœur. [...] Partir sans souffrir ».*



### 5.3.10 Tableau récapitulatif des typologies

Le tableau ci-dessous synthétise les saillances de chaque idéal-type.

| L' épreuve du vieillissement | Négociation                 | Lutteur                           | Funambule                  | Raisonnable            | Naufragé          |
|------------------------------|-----------------------------|-----------------------------------|----------------------------|------------------------|-------------------|
|                              | Des ressources              | Il les engage                     | Il les gère                | Il les économise       | Il en manque      |
|                              | Des fragilités              | Il lutte                          |                            | Il accepte             | Il est submergé   |
|                              | De l'avenir                 | Il spéculé                        | Il anticipe                | Il l'accueille         | Il attend la mort |
|                              | Des transitions             | Il change de combat               | Il cherche l'équilibre     | Il subi                | Il endure         |
|                              | Du risque                   | Il en prend                       | Il le mesure               | Il l'évite             | ...               |
|                              | Représentation              | Lutteur                           | Funambule                  | Raisonnable            | Naufragé          |
|                              | Du naufrage                 | Que son combat n'ait servi à rien | Perdre sa faculté de choix | La clairvoyance        | ...               |
|                              | Préserver son identité      | Se battre jusqu'au bout           | Tout prévoir               | « Pourvu que ça dure » | ...               |
|                              | Réinvestissement symbolique | Le combat                         | Le choix                   | La simplicité          | ...               |
|                              | Du monde                    | Hostilité                         | Complexe                   | Duale                  | ...               |

### 5.3.11 Quelques éléments de discussion autour de notre typologie

Notre typologie voudrait illustrer la négociation de l'expérience du vieillissement, au travers de quatre modalités spécifiques. Pour les distinguer, nous avons établi quatre idéaux types répartis au sein d'un diagramme selon deux axes. L'axe horizontal représenterait la tension entre « agir » et « subir » face aux fragilités. L'axe vertical illustrerait la tension entre la préservation des ressources et la résignation vis-à-vis de l'amenuisement de ces dernières.

Nous avons vu que les fragilités recouvrent plusieurs dimensions. Elles peuvent être d'ordre physiologique (comme la fatigue, les troubles physiques, les problèmes de mobilité, la mémoire et les atteintes sensorielles) ou recouvrir d'autres dimensions plus sociales telles que la disparition des contemporains, le veuvage, l'éloignement de la famille, la fin de vie... qui conduisent au sentiment d'étrangeté avec le monde. De plus, les personnes peuvent se trouver fragilisées par le processus de stigmatisation de la vieillesse ou de la dépendance.

Nous avons également vu que pour faire face à ces fragilités, les personnes disposent de ressources qui recouvrent, elles aussi, plusieurs dimensions et tendent à s'amenuiser. Elles peuvent être économiques, sociales, physiques, mais également être des potentialités et avoir une dimension plus symbolique. Nous avons pour cela montré que Matilda, pourtant privée de la possibilité d'organiser des repas de famille, réinvestissait symboliquement le simple fait de regarder jouer ses petits-enfants. À ce moment, elle se dit heureuse et la grande valeur accordée à la présence de sa famille deviendrait une ressource essentielle pour faire face à sa grande fragilité.

Les idéaux-types du funambule et du lutteur se trouvent dans le diagramme du côté de l'« agir ». Ainsi, lorsqu'ils sont confrontés à un événement fragilisant, tous deux revendiquent leur capacité à faire des choix, à prendre des décisions et à être acteurs de celles-ci. C'est avant tout la manière dont ils engagent leurs ressources dans la négociation de la fragilité qui les différencie. Le funambule se trouve ainsi dans le diagramme du côté de la préservation des ressources, tandis que le lutteur se trouve du côté de la résignation.

Précisons qu'il ne s'agit pas pour le lutteur d'être résigné quant à l'amenuisement de ses ressources. Au contraire, il les engage sans compter et spéculer sur le fait qu'elles perdureront. Cette résignation s'effectue après la lutte : lorsqu'il est confronté à un événement fragilisant qui le dépasse et qu'il décide finalement de réévaluer sa situation pour investir symboliquement un nouveau combat (à sa portée), il ne regarde plus en arrière. Le lutteur se résigne à la perte de cette ressource et se réinvestit de nouveau en engageant sans mesure celles qui lui restent. En effet, le lutteur prend des risques et ne recule pas face à l'adversité. D'ailleurs, il livre dans sa narration une représentation de sa lutte contre un monde qu'il juge hostile.

Le funambule quant à lui est conscient de la fragilité de sa situation et de ses ressources. Ainsi, il les gère dans le but de maintenir un certain équilibre et de préserver son identité. Ce qui compte le plus à ses yeux, c'est de prendre des décisions et de ne pas perdre sa capacité de choix. Ainsi, il évalue les opportunités qui s'offrent à lui, s'adapte en fonction de celles-ci et tente de garder en permanence le contrôle de la situation. Pour éviter de subir les événements, il anticipe les fragilités à venir, tente de tout prévoir et envisage des solutions pour les scénarios qu'il a imaginé. Il évalue les risques et n'en prend que s'il sont nécessaires à la préservation de son identité. Sa quête d'équilibre le conduit à percevoir la complexité du monde et à comprendre l'ambivalence de ce dernier.

Les idéaux-types du raisonnable et du naufragé se trouvent quant à eux, dans le diagramme, du côté du « subir ». Ainsi, face aux événements fragilisants, ils se montrent passifs, disent « faire avec » et

ne pas avoir le choix. Ils se distinguent quant à la manière de négocier les ressources à leur disposition. Le naufragé se trouve dans le diagramme du côté de la résignation alors que le raisonnable se situe dans le cadran de la préservation.

C'est ainsi que le raisonnable dispose d'un capital « ressource » qu'il préserve et sur lequel il concentre toute son attention. Même si ces dernières s'amenuisent, il accorde à celles qui lui restent une grande valeur symbolique. Il investit symboliquement des choses simples du quotidien afin de préserver son identité. Il subit les événements, a tendance à s'en remettre aux autres et à dire qu'il n'avait pas le choix. Le raisonnable anticipe donc peu l'avenir, préférant ne pas savoir de quoi les lendemains seront faits. Il fait preuve d'une grande capacité d'acceptation face à ce qu'il considère comme le destin. Pour ne pas mettre en péril son « capital ressource », il évite de prendre des risques et se montre prudent en toute circonstance. Son goût pour la simplicité le conduit à une vision du monde quelque peu duale, divisée entre ce qui est bon et ce qui est mauvais.

Le naufragé se trouve lui submergé par les fragilités qu'il subit et ne dispose plus des ressources suffisantes pour les négocier. Il se montre résigné quant à sa situation et son identité est grandement menacée. Cet état de fragilité extrême ne lui permet plus de se projeter dans l'avenir et rend sa situation très risquée, presque insurmontable.

Nous souhaiterions toutefois aborder plus longuement le rôle de ce dernier, sa signification et sa place au sein de la typologie que nous avons remis en cause à de nombreuses reprises. En effet, au-delà d'être un état de déséquilibre, nous avons envisagé que le naufrage soit également une représentation que nous avons décelée dans les récits et projetant la perte d'une ressource essentielle ou la survenue d'une fragilité jugée insurmontable. C'est ce qu'illustre le témoignage de Georgia quand elle évoque la perte de sa voiture :

*« Tant que je sais encore conduire, eh ben, je resterai ici. Évidemment, le jour où je ne sais plus conduire, que je dois dépendre d'un ou de l'autre pour aller faire mes courses, ça, ça n'ira plus. Mais en attendant, je profite au maximum de ce que je peux profiter. [...] Ma grande peur ce serait d'avoir un accident, donc je roule, enfin je roule pas comme un limaçon, mais je fais fort, fort attention, surtout pour les passages cloutés. J'ai tellement peur d'un jour, de prendre quelqu'un, de pas le voir. Si on me retire mon permis de conduire, je ne l'aurai jamais plus »*

Ainsi, nous étions tentés de faire du naufrage, un phénomène noyau (Franssen, nd.)<sup>25</sup> qui donnerait sens aux modalités de négociation des trois autres idéaux-types. Toutefois, ce choix remettait en cause sa place en tant qu'idéal-type au sein du diagramme de notre typologie. En effet, le naufrage pourrait-il être un état en même temps qu'une représentation ? Au moment de conclure ce mémoire, nous décidons de le maintenir dans le diagramme en tant qu'idéal-type. En effet, ce choix nous paraît cohérent quant aux axes que nous avons définis. D'une part, le naufragé subit les fragilités et d'autre part, il se montre résigné quant à l'amenuisement de ses ressources.

Néanmoins, nous continuons de croire que la perspective du naufrage est une représentation qui donne sens à la négociation identitaire de la vieillesse. Il représenterait une forme de déclin ultime qu'il faudrait à tout prix éviter. Dès lors, il serait étroitement lié à la volonté de préserver l'identité lors de l'expérience du vieillissement. On retrouve dans la narration une signification de ce que serait ce naufrage. Pour le lutteur, ce serait que son combat ait été vain, tandis que pour le funambule ce serait la perte de sa faculté de choix. Pour le raisonnable, ce serait la clairvoyance vis-à-vis de l'avenir. Cette représentation donnerait sens au réinvestissement symbolique et la préservation de l'identité pourrait donc être le phénomène noyau que nous recherchons.

À ce stade de notre réflexion, nous pensons que le naufrage n'est pas une étape systématique du vieillissement. Il ne surviendrait pas pour chacun, de même qu'il pourrait revêtir des formes diverses. Il traduirait un grand désarroi face à l'ampleur des ressources à mobiliser pour affronter certaines fragilités. En revanche, nous pensons que chacun, lors de l'expérience du vieillissement, se trouve effectivement mobilisé par une représentation du naufrage.

Nous souhaiterions enfin questionner les aspects dynamiques de notre typologie. Nous avons vu que nos idéaux-types ne représentent pas des personnes, mais bien des postures de négociation. En effet, ils ne sont pas des états totaux, mais symbolisent de manière abstraite, presque caricaturale, des modalités de négociation qui n'existent pas de manière pure et parfaite. Au sein de chaque récit sont exprimés des moments de lutte, de raison, de pondération et de naufrage. Toutefois, nous avons vu que l'identité narrative représenterait une tendance et que les témoins exposeraient des significations plus spécifiques à un idéal-type. Ainsi, on retrouverait de manière plus saillante les caractéristiques de chaque idéal-type chez certaines personnes, ce que nous avons illustré lors de l'analyse. Une question reste néanmoins en suspens et nécessiterait un approfondissement : ces modalités de

---

25 Abraham Franssen : Module VII : Et les usagers ? (Stagiaires, clients, bénéficiaires, public cible)

négociation sont-elles figées ou dynamiques ? Et, si elles sont dynamiques, quels sont les éléments qui les mobiliseraient ?

### 5.3.12 Quelques éléments de discussion autour des déterminants

Nous nous sommes donc interrogés quant aux éléments qui pourraient influencer sur la manière de négocier l'expérience du vieillissement. Nous avons vu que les causes évoquées par certains comme une grande fragilité sont pour d'autres une ressource. Pauline l'illustre très bien quand elle aborde le décès de son époux :

*« Je suis libre ! [...] Je suis enfin chez moi ! Je n'obéis plus à maman ! je n'obéis plus à mon mari »*

De plus, les personnes chez lesquelles nous avons identifié un récit de naufragé ne disposent pas d'un capital « ressources » équivalent. Certaines sont seules et démunies, effectivement. Cependant, d'autres disposent d'un capital économique et culturel importants, ne se trouvent pas isolées et souffrent pourtant d'une grande solitude, sont lasses et en attente de la mort.

Bien sûr, l'accumulation d'un capital économique permet un certain confort lorsqu'il s'agit de financer un dispositif d'aide ou de réaliser des activités. D'ailleurs, de nombreux interviewés l'identifient comme un support essentiel de leur vieillissement. Toutefois, cela ne semble pas empêcher le sentiment de solitude, les craintes liées à la fin de vie, le sentiment d'étrangeté avec le monde, les souffrances physiques et toutes ces fragilités qui constituent l'épreuve du vieillissement et représentent une menace pour l'identité. Pour certains, le capital économique est une ressource essentielle pour d'autres, elle ne suffit pas.

La question du genre est également présente au sein de nos récits et est un autre élément qui pourrait être déterminant. Nous avons observé que certains hommes ne s'étaient jamais occupés du ménage ou du repas et se trouvaient donc directement plus dépendants suite au veuvage. De même, nous avons rencontré des femmes dont l'activité principale était de s'occuper de la maison. Dès lors, elles sont moins dépendantes et voient désormais leur quotidien rythmé par cette occupation. Nous avons encore rencontré des hommes et des femmes qui, confrontés à la maladie de leur époux(se), se trouvent dans la nécessité de prendre en main des responsabilités non assumées pas auparavant. Dans certains cas, cela devenait une opportunité d'engagement positive permettant de préserver leur identité et dans d'autres, une fragilité.

Enfin, nos récits portent le témoignage d'une époque et d'une réalité bien différente à celle que nous connaissons aujourd'hui. La question générationnelle ou des cohortes serait donc particulièrement opérante. En effet, cette dernière a une influence indubitable sur l'identité, car une personne née avant-guerre n'a pas eu la même socialisation qu'une autre, née en 1960.

Il y a donc dans le processus du vieillissement des effets déterminants émanant du genre, de la classe ou encore des générations. Toutefois, il nous semble que pour les analyser, il faudrait un dispositif de recherche spécifique à ces dernières. Pour une analyse approfondie des questions de classes, il faudrait questionner de manière systématique le revenu, le patrimoine, le niveau d'étude, les origines sociales, etc. Pour le questionnement relatif aux générations, il faudrait explorer les questions théoriques liées à l'histoire ou réaliser une étude de type longitudinale, mieux appropriée. De même que les questions de genre demanderaient un échantillon bien plus étayé pour faire émerger plus de nuances.

Notre recherche visait quant à elle une étude spécifique des questions identitaires. Notre échantillon nous aurait permis de voir qu'il est difficile d'établir des liens directs de cause à effet, entre ces déterminants et la négociation identitaire du vieillissement. Selon nous, la nature de l'expérience du vieillissement, entre l'amenuisement des ressources et la survenue de fragilités, atténuerait l'effet de ces déterminants, pour les questions touchant à l'identité. Ce serait une des caractéristiques du vieillissement que nous avons soulevé au sein du cadre théorique. En dépit des inégalités de la vie sociale, il y a une réalité face à laquelle nous sommes tous égaux : la plupart d'entre nous sont amenés à vieillir et donc à faire l'expérience du vieillissement. D'un point de vue identitaire, nous serions donc tous confrontés aux questions qu'elle soulève.

Selon nous, il existerait un lien entre la construction identitaire et la manière de négocier l'expérience du vieillissement. Nous avons identifié au sein du récit, des similitudes entre la narration des transitions du vieillissement et celles des événements qui ont marqué leur vie. Les données récoltées en entretien représentent une photographie de l'instant, permettent de comprendre la manière dont les personnes réinterprètent leur parcours de vie, mais ne peuvent traduire la façon dont elles ont effectivement négocié leur construction identitaire.

Ces questions quant aux déterminants et à la construction identitaire nous semblent ouvrir des perspectives de recherche que nous espérons avoir initiées par ce travail.

## 6 En guise de conclusion

Pour conclure, nous allons maintenant tenter de répondre aux interrogations soulevées lors du processus de problématisation. Nous apporterons ensuite des éléments de réponse à notre question de recherche. Rappelons en premier lieu ces questions :

- Que mettent en place les personnes vieillissantes pour préserver leur identité si elles sont privées des activités qui leur ont permis de la construire ? Comment les processus de déprise, de rationalisation et de réinvestissement symbolique s'expriment-ils dans la vie quotidienne ?
- La négociation identitaire prend-elle fin avec l'avancée en âge ? Les personnes œuvrent-elles jusqu'à leur dernier instant à la construction de leur identité ? Ou l'expérience du vieillissement se négocie-t-elle tout du long, non pas dans un renouveau identitaire spectaculaire, mais sous une forme limitée à certains aspects de l'existence ?
- Comment les personnes racontent-elles l'expérience du vieillissement ? Dans quelle mesure s'identifient-elles à cette dernière ? S'en distancient-elles ? Comment, lors de l'expérience du vieillissement, négocient-elles les processus de stigmatisation ? S'acculturent-elles aux normes et aux représentations de la vieillesse et de la dépendance ?
- Y a-t-il un moment où les ressources ne suffisent plus pour la négociation de l'expérience du vieillissement ? Et dès lors, comment se négocie l'identité ?
- Comment, au cours de leur vie, les personnes ont-elles négocié les moments de transitions/les bifurcations ? Cette négociation dit-elle quelque chose de celle de l'expérience du vieillissement ? Influe-t-elle sur les représentations des épreuves à venir ? Ou au contraire, l'expérience du vieillissement engendre-t-elle des transformations identitaires et donc, des modalités spécifiques de négociation ?

Et, notre question de recherche :

**Dans quelle mesure les personnes négocient-elles les transformations identitaires lorsqu'elle font l'expérience du vieillissement ?**

Nous avons illustré que l'épreuve du vieillissement conduit à une fragilisation des différents pans de la vie et qu'elle nécessite la mobilisation de ressources qui pourtant, tendent à diminuer. Bien qu'elle représente une menace pour l'identité, il existe des marges de négociation pour préserver cette dernière. On a pu voir que l'équilibre entre ressources et fragilités n'est pas figé, mais est un processus dynamique. La déprise, la rationalisation et le réinvestissement symbolique sont parties intégrantes de ce processus. Dès lors, nous avons exposé la manière dont ils se matérialisent dans la vie quotidienne et dont ils façonnent la recherche d'équilibre entre des ressources qui s'amenuisent et/ou des fragilités qui augmentent.

Nous avons également vu qu'une fragilité ne serait pas une faiblesse en soi, de même qu'une ressource n'est pas une force en soi. Nous avons illustré que certaines ressources, comme le capital économique ou social, favorisent un mieux vieillir, mais ne le garantissent pas. D'un individu à l'autre - ou selon la chronologie où il survient -, un même objet peut-être une fragilité ou une ressource. La préservation de l'identité ne serait donc pas nécessairement liée à l'évitement de telle fragilité ou à la détention de telle ressource. En revanche, l'expérience du vieillissement seraient déterminées par les interactions qui se nouent entre ressources et fragilités. Aussi, un évènement fragilisant peut permettre une bifurcation vers une situation plus favorable. C'est ainsi que, par exemple, la dépendance peut fragiliser tout en soutenant l'identité, en rompant la solitude ou en donnant une occasion de s'engager symboliquement dans une relation positive. Il ne serait dès lors pas si évident de tracer une frontière entre fragilités et ressources, car un même objet peut recouvrir les deux rôles simultanément.

Il semblerait néanmoins que certaines ressources soient essentielles à la préservation de l'identité et que la perte de celles-ci implique une grande fragilisation. Lors du vieillissement, cet équilibre peut devenir très fragile. Ainsi, nous avons illustré par l'idéal-type du naufragé que l'équilibre entre ressources et fragilités pouvait se rompre et que dans ces conditions, les marges de négociation identitaire devenaient infimes. Toutefois, nous avons vu que même dans les situations de grandes fragilités, il peut subsister des phénomènes de rationalisation, de réinvestissement symbolique et de déprise, aussi minimes soient-ils. La négociation identitaire paraît donc se poursuivre jusqu'aux derniers instants de la vie ou du moins, tant que le permettraient les facultés cognitives<sup>26</sup>.

Nous avons évoqué au sein du cadre théorique la complexité d'aboutir à une définition satisfaisante de l'identité. Nous avons toutefois relevé que la construction identitaire serait le résultat d'un processus dynamique d'interaction entre la socialisation, la reconnaissance, les représentations

---

26 N'ayant pas exploré les états de démence sénile, la maladie d'Alzheimer, etc. nous ne pouvons apporter de réponse quant à ce dernier élément, qui nécessiterait un dispositif de recherche spécifique

sociales, les bifurcations et la manière dont celles-ci sont négociées. De même, nous avons exposé que la narration serait un espace de construction identitaire où la personne peut se raconter et (re)construire son image de soi, dans la relation qui se noue au présent. Il semble dès lors que la construction identitaire se poursuive lors de l'expérience du vieillissement. Toutefois, cette dernière restreint les possibilités d'engagement, ainsi que d'interaction sociale, et de là, peut limiter les opportunités de construction identitaire. Cette construction se poursuivrait donc, mais dans une moindre mesure. Il nous semble néanmoins que cette question doit rester ouverte et nous nous en tenons donc au stade de l'hypothèse.

Nous avons également illustré le processus de stigmatisation qui s'est matérialisé au sein des récits. Toutefois, il n'est pas toujours apparu aussi explicitement que nous le pressentions initialement. En effet, il nous a souvent fallu une écoute et une analyse approfondie pour percevoir le discrédit des fragilités et les stratégies mises en place pour le négocier. Et parfois, le processus de stigmatisation a pris des formes complexes que nous n'attendions pas nécessairement.

Pour exemplifier cette complexité, nous pourrions évoquer les ambivalences entre le sentiment de solitude et les relations avec la famille. En effet, la solitude est souvent évoquée de manière implicite, à demi-mot. Nous émettons à ce titre plusieurs hypothèses quant au processus qui cela sous-tend. La plus évidente serait qu'éviter de dire explicitement la solitude reviendrait à masquer le stigmate d'une fragilité et à ne pas reconnaître sa dépendance affective aux autres. Cela pourrait également sous-tendre l'objectif de protéger un environnement familial présent, mais peut-être pas assez pour combler le vide du sentiment d'étrangeté avec le monde. De là, accuser sa famille consisterait à mettre en péril une ressource essentielle. De plus, reconnaître explicitement l'absence des enfants pourrait consister en un aveu d'échec où après leur avoir tant donné, on se retrouverait seul. Souvent, cette absence ou plutôt, ce manque étaient rationalisés de diverses façons. Les enfants ont un bon travail et donc autre chose à faire. C'est l'époque actuelle qui veut ça ou encore, qui voudrait passer du temps avec un vieux ou une vieille... Ce besoin de rationaliser montrerait la complexité d'exprimer explicitement la solitude et d'avouer, à l'autre ou à soi-même, la fragilité. Peut-être que cette fragilisation est trop menaçante pour la combattre de front. Ou peut-être également que dans un environnement social où la performance et l'autonomie ont une valeur essentielle, la fragilité et la solitude représenteraient un discrédit qu'il vaut mieux masquer.

Le stigmate peut donc prendre des formes diverses et se matérialiser dans de multiples objets. La difficulté à le percevoir et à le faire émerger démontrerait toute l'énergie mise en place pour le rationaliser, pour éviter qu'il apparaisse au grand jour et pour préserver l'identité. Cependant, cette

complexité pourrait également traduire les tensions identitaires qui se jouent lors du vieillissement. Car nous avons décelé chez nos témoins, un rapport assez dual quant à celui-ci. D'une part, nous avons vu que les représentations négatives de la vieillesse trouvent leur place au sein des récits ce qui confirmerait l'incorporation de ces dernières. Toutefois, nous avons envisagé que la mobilisation de ces représentations pourrait être le fait d'un processus de rationalisation, une manière de négocier le stigmate de la vieillesse. D'autre part, nous avons décelé l'emploi de l'impersonnel plutôt que du « je », ce qui pourrait montrer une certaine identification à la catégorie des personnes âgées, mais peut-être aussi un travail de distanciation quant aux fragilités. Dire : « À notre âge, on est fragile » serait alors une façon d'exprimer qu'on n'est pas seul dans ce cas. Parfois, cette distanciation s'est faite plus explicite : les témoins identifiaient les autres comme « vieux » ou « vieilles », mais disaient ne pas se reconnaître eux-mêmes dans cette catégorie, alors que leur état de fragilité était fort proche ou pire encore. Nous avons également vu un témoin dire que les membres de son groupe étaient jeunes, alors que ce dernier était composé de personnes d'un âge plutôt avancé (plus de 80 ans).

Dès lors, même quand on en fait l'expérience au quotidien, il ne semble pas évident de s'identifier au sein du vieillissement. Dans une situation de fragilité comparable, certains se disent vieux et d'autres jeunes. Et lorsque le passage entre ces deux identités distinctes est évoqué, il est conté au travers d'un événement spécifique, d'une bifurcation où l'identité aurait basculé d'un jour à l'autre. Parfois, c'est de manière prospective qu'il est évoqué - « Je serai vieux le jour où... » - et le témoin laisserait alors entrevoir une des ressources essentielles à son identité ou sa représentation du naufrage. Pourtant, il nous semble que la négociation identitaire de l'épreuve du vieillissement est un processus dynamique d'acculturation qui se produirait progressivement entre identification et distanciation. L'intégration telle quelle des normes et représentations de la vieillesse serait trop menaçante pour l'identité. De même que s'en distancer totalement conduirait à de fortes tensions identitaires, lorsque la réalité du vieillissement se fait plus évidente.

Lors du développement de nos différents idéaux-types, nous avons tenté de montrer les liens qui se nouent entre la construction identitaire et la négociation du vieillissement. Notre méthode d'entretien avait pour objectif de respecter le cadre de référence interne de la personne et de lui permettre de mettre le focus sur les éléments importants à ses yeux. Au travers des récits ainsi obtenus, nous avons pu identifier un ensemble de normes, de valeurs, mais aussi les événements qui ont compté et qui ont contribué à leur construction identitaire. Dans le travail de recomposition biographique des témoins, alors que ces derniers œuvraient à donner de la cohérence à leur récit, nous avons pu déceler un lien intrinsèque entre la manière de gérer leur parcours de vie et de justifier leur action, et celle de négocier au quotidien l'expérience du vieillissement. La négociation des événements de la vie serait partie

intégrante de la construction identitaire et déterminerait la négociation des transitions du vieillissement. Dès lors, contrairement à ce que postule notre question de recherche, le vieillissement n'engendrerait pas de transformations identitaires. En revanche, il y a bien des transformations qui se jouent quant au regard porté par la société sur les personnes vieillissantes. Comme nous l'avons exposé au sein du cadre théorique, cette part sociale de l'identité est le fait d'une certaine disqualification, d'un étiquetage qui fait de du vieillissement un processus stigmatisant. Ensuite, des transformations surviennent dans différents pans de la vie du fait de la fragilisation. Cependant, l'identité dans sa part la plus intime ne se transformerait pas. Au contraire, la négociation du vieillissement viserait à préserver l'identité dans un contexte de fragilisation, de diminution des ressources et de stigmatisation qui tendraient à la menacer.

## **6.1 Contribution personnelle**

Cette lutte pour la reconnaissance démontre ainsi toute l'énergie vitale dépensée par des personnes considérées à tort comme lentes, faibles, incapables, dépendantes ou parfois même inutiles. On leur parle fort, parfois comme à des enfants et « *on n'écoute même pas ce que leurs pauvres mains racontent* »<sup>27</sup>. Pourtant, quand on se pose à leurs côtés, qu'on prend le temps de les écouter et de ne pas les interrompre, on perçoit une image bien différente de celle que la société a construite.

Nous garderons le souvenir de ces pépites, de ces témoignages magnifiques d'une époque, de la mémoire de notre temps. Et celui d'une réelle générosité. Sans compter et sans nous connaître, ces personnes nous ont ouvert la porte de leur intimité, nous ont livré leurs secrets et nous ont fait part sans détour de leur souffrance et des fragilités qui font désormais partie de leur quotidien. Elles nous ont ainsi donné bien plus que nous pouvons leur rendre. Elles nous ont montré que même en grande fragilité, il y a toujours de l'espoir, il y a toujours du positif et qu'il y a toujours de bonnes raisons de garder son enthousiasme.

Lors de chaque entretien, au-delà de la nécessité de conserver une posture de chercheur, s'est nouée une relation humaine, sociale, un échange dans lesquelles nous voyons une dynamique de don et de contre-don. En sortant, c'est débordé d'émotions que nous nous en allions, quelques fois plein de tristesse, mais le plus souvent heureux et comblé par cette énergie vitale que nous avons vue se déployer sous nos yeux. En fin d'entretien, nous remercions nos témoins de leur disponibilité et de leur aide et souvent, nous étions à notre tour remerciés de les avoir tout simplement écoutés.

---

27      Librement adapté des paroles de Jacques Brel « Ces gens-là »

Dans l'exercice qui nous occupe, nous devons faire quelques recommandations à l'égard du monde professionnel et du monde politique fondées sur notre expérience – encore assez brève – du terrain.

Tout d'abord, il nous semble que l'écoute est un outil primordial de la relation d'aide et qu'il devrait être mieux valorisé et enseigné. S'installer auprès de quelqu'un et l'écouter paraît un geste facile et acquis. Cependant, lorsqu'il s'agit de se concentrer sur la personne et non sur l'objectif que l'on poursuit ou sur nos propres croyances, l'exercice se complique rapidement. Il s'agit d'une démarche construite, d'une posture qui s'apprend et qui ne devrait pas être négligée dans la formation des professionnels. Certes, l'écoute active est évoquée, mais elle est trop peu développée et surtout presque jamais exercée. Elle est pourtant la clé d'une relation d'aide favorable à l'usager qui permet de réévaluer en permanence les demandes, les besoins et les envies de l'instant. Parfois, ce n'est pas d'une douche dont la personne a besoin, mais bien d'un temps pour parler, pour montrer ses photos, ses diplômes et s'investir dans une relation positive lui permettant de préserver son identité.

Ensuite, ne faudrait-il pas remettre en question les politiques sociales à l'égard des âgés qui portent l'accent sur les aspects médicaux, mettant de côté certaines dimensions sociales ? Cela conduit à des dérives qui fragilisent les personnes vieillissantes et les travailleurs sociaux qui les accompagnent. Parmi ces dérives, nous pourrions évoquer le minutage des soins donnés par les infirmiers(ères) à domicile qui sont payé(e)s à l'acte, la médicalisation des maisons de repos qui contribue à transformer les résidents en objets de soins plutôt que d'œuvrer à leur rendre de l'autonomie et des possibilités de s'engager effectivement dans la vie sociale (cela pourrait d'ailleurs améliorer l'image des « homes » aux yeux du grand public et peut-être éviter que la majorité des personnes y entre en dernier recours, pour mourir (Anchisi, 2008)). Il faudrait qu'au même titre qu'un pansement ou une douche, le simple fait de s'asseoir en buvant un café soit un acte reconnu d'utilité publique. Cela existe déjà et d'après ce que nous ont expliqué nos témoins, c'est le travail que font les garde-malades... Mais alors, pourquoi les appeler « garde-malades » ? Rappelons-le, la vieillesse n'est pas une maladie. Nous avons vu dans le quotidien des personnes, les relations qui se nouent entre elles et les aidants professionnels. Nous ne remettons donc pas en cause l'investissement humain de ces derniers. Il existe également des initiatives d'accueil des aînées qui portent l'accent sur ces questions. Toutefois, nous avons également vu des soins réalisés dans la cordialité, mais sur un espace-temps de cinq (vraies) minutes, où l'échange humain consistait en un « bonjour », un passage de la carte d'identité dans un lecteur et un « au revoir ». Ce n'est pas le travail des professionnels de terrain que nous remettons en cause. Nous ne l'avons d'ailleurs pas assez exploré pour le connaître. Mais plutôt le système qui a conduit à de telles situations. Au regard du temps et du plaisir que les personnes ont

consacrés à nos entretiens, on se dit qu'il y a sûrement une réflexion à mener pour valoriser l'aspect social de la relation de soins et pour redonner une place au sein de celle-ci, à la parole des aînés.

Enfin, ne serait-il pas temps de traiter l'âgisme au même titre que le racisme ou le sexisme ? Trop rarement (ou jamais), voit-on des campagnes de sensibilisation conduisant à traiter les personnes âgées avec respect et en égales, comme cela s'est fait et se fait encore pour mettre fin au racisme et au sexisme. Peut-être croit-on qu'avec les aînés, cela coule de source. Pourtant, le terme même d'âgisme est peu connu du grand public et la discrimination envers les âgés existe belle et bien. Ainsi, ne devrait-elle être condamnée et peut-être même avec plus de force encore. Car, s'il y a effectivement un lien entre la construction identitaire et la négociation de la vieillesse, en discriminant les âgés, c'est notre future situation que nous disqualifions. Et, nous construisons les conditions de notre propre stigmatisation... En entretenant les représentations négatives de la vieillesse, nous entretenons une part de notre peur de vieillir. Certes, il est une part des fragilités de l'expérience du vieillissement qui paraissent indubitables comme celles qui touchent au corps ou à la fin de vie. En revanche, il est possible de travailler sur celles que notre imaginaire construit.

Les aînés sont le ciment des familles, portent la mémoire du temps, représentent la transmission du savoir et de la culture... Ainsi, plutôt que de les associer à un problème de société, il nous paraît fondamental d'insister sur les rôles sociaux positifs qu'ils remplissent et de construire une image de la vieillesse à la hauteur de sa valeur.



## 7 Bibliographie

### 7.1 Articles :

- Ancet, P. (2018/1). Identité narrative, déprise et vécu du vieillissement. *Gérontologie et société*, vol. 40, n° 155, pp. 45-57.
- Anchisi A. (2008/1). De parent à résidant : le passage en maison de retraite médicalisée. *Retraite et société*, n° 53, 167 à 182.
- Bidart, C. (2006/1). Crises, décisions et temporalités : Autour des bifurcations biographiques. *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 120, pp. 29-57.
- Billaud, S., Brossard B. (2014/2). L'« expérience » du vieillissement. Les écrits quotidiens d'un octogénaire au prisme de leurs cadres sociaux. *Genèses*, n° 95, pp. 71-94.
- Caradec, V. (2009/3). L'expérience sociale du vieillissement. *Idées économiques et sociales*, n° 157, pp. 38-45
- Caradec, V. (2018/1). Intérêt et limites du concept de déprise. *Retours sur un parcours de recherche. Gérontologie et société*, vol. 40, n° 155, pp. 139-147.
- Demazière, D. (2013/3). Typologie et description : à propos de l'intelligibilité des expériences vécues. *Sociologie*, vol. 4, pp. 333-347.
- Ennuyer, B. (2013/5). Les malentendus de l'« autonomie » et de la « dépendance » dans le champ de la vieillesse. *Le sociographe, Hors-série 6*, pp. 139-157.
- Frinault, T. (2005). La dépendance ou la consécration française d'une approche ségrégative du handicap. *Politix*, 72 (4), 11-31. DOI 10.3971/pox.072.0011
- Fromage, B. (2007/3). Approche du vieillissement à travers l'expérience subjective. *L'information psychiatrique*, n° 83, 229-233.

- Grossetti, M. (2003/01). Éléments de discussion pour une sociologie des bifurcations (contingences, évènement et niveaux d'action). Communication pour le colloque « Anticipation ». En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00476440>
- Guilley, E., Armi, F., Ghisletta, P., Lalive d'Epinay & Michel, J-P. (2003/11). Vers une définition opérationnelle de la fragilité. Médecine & hygiène, vol. 61, n° 2459, pp. 2256-2261.
- Lalive d'Épinay, C. (1995). Les représentations de la vieillesse dans les récits autobiographique de personnes âgées. Les classiques des sciences sociales. En ligne : [http://classiques.uqac.ca/contemporains/Lalive\\_dEpinay\\_christian/representations\\_vieillesse/representations\\_vieillesse\\_texte.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Lalive_dEpinay_christian/representations_vieillesse/representations_vieillesse_texte.html). Consulté le : 17 avril 2019.
- Lalive d'Epinay, C., Cavalli S. (2007/2). Changement et tournants dans ma seconde moitié de la vie. Gérontologie et société, vol. 30, n°121, pp. 45-60.
- Lalive d'Epinay, C. (2009/3). Mémoire autobiographique et construction identitaire dans le grand âge. Gérontologie et société, vol. 32, n° 130, 31-56.
- Lalive d'Epinay, C., Cavalli S. (2009/3). Mémoire de l'histoire et appartenance générationnelle des personnes âgées. Gérontologie et société, vol. 32, n° 130, pp. 127-144.
- Licata L. (2007). La théorie de l'identité sociale et la théorie de l'auto-catégorisation : le soi, le groupe et le changement social. Revue électronique de Psychologie Sociale, n°1, pp. 19-33.
- Macia E., Chapuis-Lucciani N. (2008/2). La vieillesse et ses masques. Quelle place pour le corps âgé dans le maintien de la subjectivité ?. Corps, n°5, pp. 101-106. En ligne : <http://rePs.psychologie-sociale.org>.
- Macia E., Lucciani-Chapuis N. & Boëtsch G. (2007). Stéréotypes liés à l'âge, estime de soi et santé perçue. Sciences sociales et santé. Volume 25, n°3. pp. 79-106.
- Meidani, A., Cavalli, S. (2018). Vivre le vieillir : autour du concept de déprise. Gérontologie et société, vol. 40, n° 155, pp. 9-23.

Membrado, M. (2003/4). Les formes du voisinage à la vieillesse. *Empan*, n°52, p. 100-106.  
En ligne : DOI 10.3917/empa.052.0100.

Moliner, P., Ivan-Rey M. & Vidal J. (2008). Trois approches psychosociales du vieillissement. Identité, catégorisations et représentations sociales. *Psychol NeuroPsychiatr Vieil*, Vol. 6, n° 4, 245-257.

Nelson, T. D. (2016). Promoting healthy aging by confronting ageism. *American Psychologist*, 71, 276-282.

Ribes, G. (2006/3). Résilience et vieillissement. *Reliance*, n° 21, pp. 12-18.

Trincas, J. (1998). Les fondements imaginaires de la vieillesse dans la pensée occidentale. *L'Homme*, n° 147, 167-189.

## **7.2 Thèse :**

Iweins de Wavrans, C. (2012). *Pour sortir de l'âgisme au travail : Analyse du rôle du contexte social et organisationnel*. (Doctoral dissertation). Université Catholique Louvain, Louvain-la-Neuve.

## **7.3 Syllabus :**

Franssen, A. (n.d.). *Sociologie du travail social*. Unpublished document. Syllabus, Université Catholique Louvain, Louvain-la-Neuve.

Franssen, A. (n.d.). *Module VII : Et les usagers ? (Stagiaires, clients, bénéficiaires, public cible)*. Unpublished document. Université Catholique Louvain, Louvain-la-Neuve.

## **7.4 Livres :**

Caradec, V. (2012). *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement* (3è éd.). Malakoff (France) : Armand Collin, Collections 128 tout le savoir.

Dubar, C. (2010). *La socialisation* (4è éd.). Paris : Armand Collin, Collection U.

- Ehrenberg, A. (1995). *L'individu incertain*. Paris : Calmann-Lévy « Essai société ».
- Ennuyer, B. (2004). *Les malentendus de la dépendance : de l'incapacité au lien social* (2è éd.). Paris : Dunod.
- Gilon, C. & Ville, P. (2014). *Les arcanes du métier de socianalyste*. Sainte-Gemme (France) : Éditions Sainte Gemme.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La représentation de soi*. (A. Accardo, Trans.). Paris : Les éditions de Minuit, Collections Le sens commun. (Original work published 1973).
- Goffman, E. (1975). *Stigmate : Les usages sociaux des handicaps*. (A. Khim, Trad.). Paris : Les éditions de Minuit, Collections Le sens commun. (Original work published 1963).
- Guillaume, J-F. (2005). *Parcours de vie : Regards croisés sur la construction des biographies contemporaines*. Liège : Les éditions de l'Université de Liège.
- Honneth, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance* (P. Rusch, Trans.). Paris : Les Éditions du Cerf. (Original work published 1992)
- Hummel, C., Mallon, I., & Caradec, V. (2014). *Vieillesse et vieillissements : regards sociologiques* (1ère édition). Rennes : Presse Universitaire, Collections Le sens social.
- Kauffman, J-C. (2006). *L'entretien compréhensif* (3è éd.). Paris : Armand Collin « Collection 128 ».
- Kauffman, J-C. (2004). *L'invention de soi, Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Collin, Pluriel.
- Langlois, S., Martin, Y. (1995). *L'horizon de la culture : Hommage à Fernand Dumond* (Chap. 20, pp. 333-344). Québec : Les Presses de l'Université Laval/Institut québécois de recherche sur la culture. En ligne : <https://www.bibl.ulaval.ca/doelec/pul/dumont/dumont.html>
- Mannoni, P. (2016). *Les représentations sociales* (7è éd.). Paris : PUF, « Que sais-je ? »

Meire, P. & Neiryneck, I. (Éds.). (1997). *Le paradoxe de la vieillesse : l'autonomie dans la dépendance*. Paris, Bruxelles : De Boeck & Larcier, département De Boeck Université.

Memmi, A. (1979). *La dépendance*. Paris : Gallimard.

Paugam, S. (1991). *La disqualification sociale*. Paris : PUF, « Quadrige ».

Ricœur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Éditions du Seuil.

## **7.5 En ligne :**

Statbel. (2018). Chiffres clés. Aperçu statistique de la Belgique, 2018. En ligne : [https://statbel.fgov.be/sites/default/files/files/documents/FR\\_kerncijfers\\_2018\\_web1a.pdf](https://statbel.fgov.be/sites/default/files/files/documents/FR_kerncijfers_2018_web1a.pdf)



## 8 Annexes :

- Document de consentement
- Grille d'entretien

Liège, le 23 janvier 2019

**Document de consentement**

Université catholique de Louvain – Faculté ouverte en politique économique et sociale -  
Rue de la Lanterne Magique, 32 – B-1348 Louvain-la-Neuve

**Promotrices UCL :** Professeure Donatienne Desmette – Professeure Nathalie Burnay

**Objet :** Participation à l'étude « Quand j'ai eu besoin d'aide dans ma vie quotidienne »

**Mesdames, Messieurs,**

Nous sollicitons votre collaboration dans le cadre d'une recherche sur le vieillissement et plus spécifiquement, quand ce dernier nécessite la mise en place d'une aide dans la vie quotidienne. Nous souhaitons rencontrer des personnes retraitées, qui ont recours à - ou commencent à envisager la nécessité d'une aide matérielle ou humaine, pour des tâches quotidiennes qu'elles accomplissaient seules auparavant.

Cette rencontre consiste en un entretien convivial de +/- une heure, pour lequel nous nous déplaçons.

Nous souhaitons comprendre comment les aides se mettent en place et leurs conséquences dans la vie quotidienne. Nous garantissons l'anonymat et le respect de la vie privée, des témoignages que nous recevrons. Pour ce faire, nous joignons au présent un document à remplir, pour nous transmettre vos coordonnées et nous permettre de vous recontacter. Si vous désirez un supplément d'information, vous trouverez ci-dessous nos coordonnées

Vous remerciant d'avance de votre collaboration.

Très cordialement.

Philippe Bozard et Alexis d'Huart

**Objet :** Formulaire de consentement libre et éclairé

**Concerne :** la participation à l'étude « Quand j'ai eu besoin d'aide dans ma vie quotidienne »

Je déclare :

- Avoir reçu, lu et compris la présentation écrite de cette étude ;
- Savoir que les données recueillies seront strictement confidentielles et qu'il sera impossible de m'identifier ;
- Savoir que je peux à tout moment mettre un terme à ma participation à cette étude sans devoir motiver ma décision ni subir aucun préjudice que ce soit ;
- Savoir que je peux contacter les étudiants pour toute question ou insatisfaction relatives à ma participation à cette étude.

**? J'ai bien compris les points détaillés ci-dessus et je décide librement de participer à cette étude**

Je soussigné(e) ....., accepte être recontacté pour participer à l'étude « Quand j'ai eu besoin d'aide dans ma vie quotidienne ».

Téléphone : .....

**Date et signature :**

## Guide d'entretien

### Première question :

« Comment s'est passée votre journée d'hier ? »

### Thème :

#### 1. Parcours de vie et construction identitaire :

Situer la personne au niveau sociodémographique.

Explorer le processus de socialisation : valeurs, normes, construction identitaire.

Quel conseil donneriez-vous aux plus jeunes pour aborder la vieillesse ?

#### 2. Itinéraire moral dans la dépendance :

Ici, on cherche à découvrir comment elle a négocié sa diminution d'autonomie :

Comment est-ce survenu ? > Évènement soudain/processus qui s'est étalé dans le temps.

Qu'est-ce qui a été mis en place ? Par qui ?

Qu'est-ce qui a changé pour la personne ?

Comment la personne l'a-t-elle vécu ?

#### 3. L'ici et maintenant :

Déceler l'influence des processus de négociation identitaire dans le présent.

La vie quotidienne ?

La vie sociale ?

Quelles sont ses activités ?

Comment voit-elle l'avenir ?

